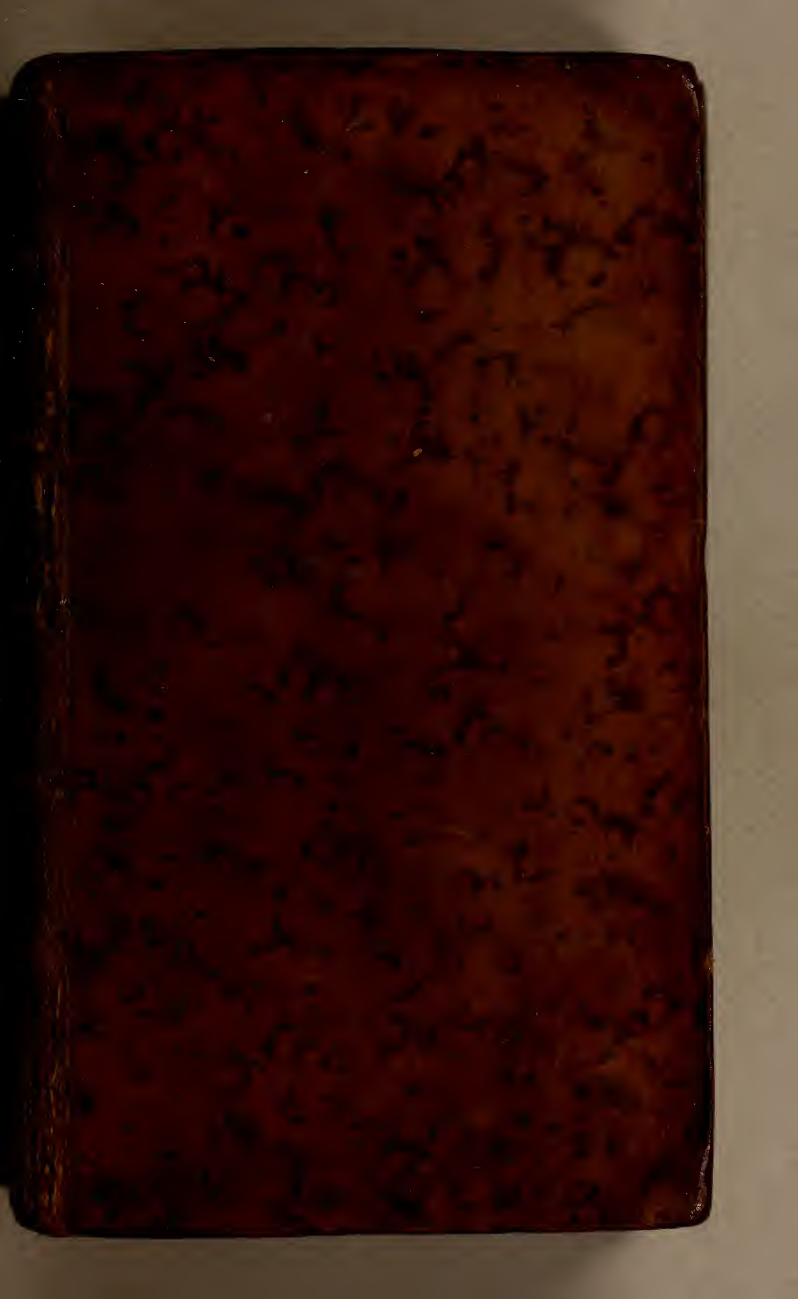
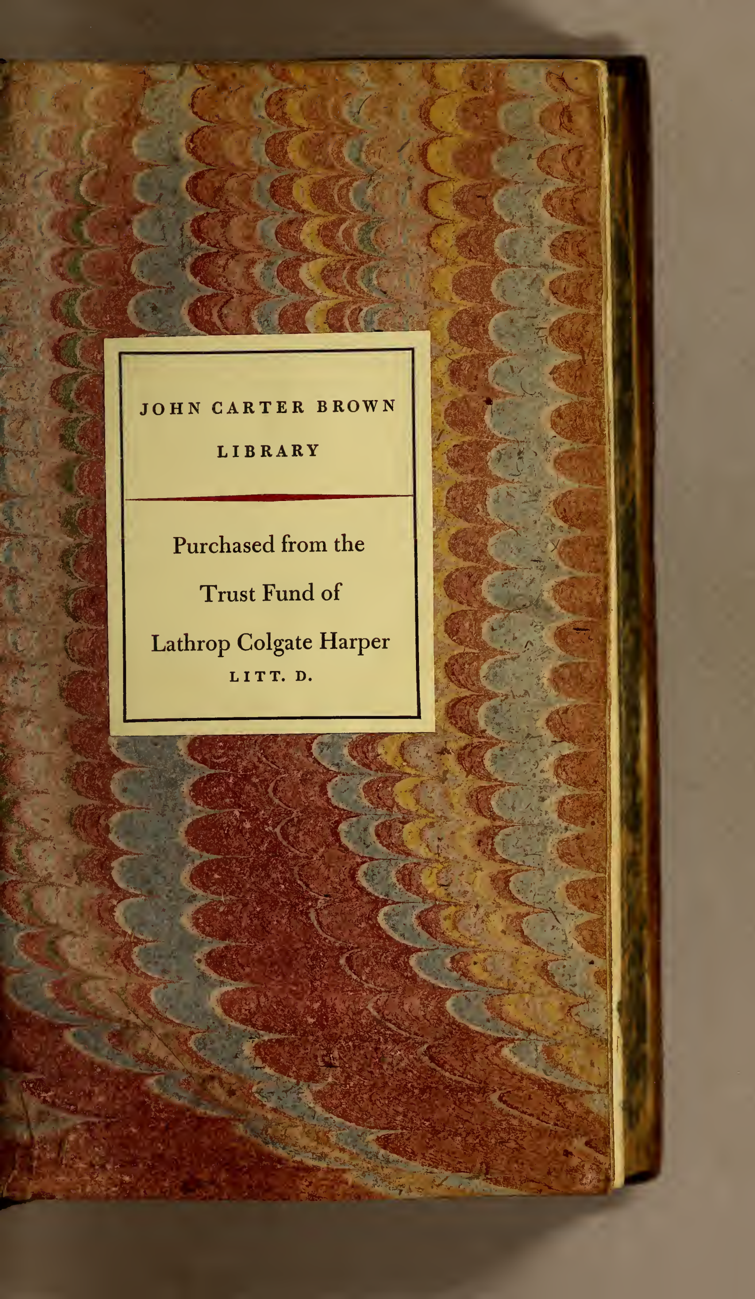



GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University


JOHN CARTER BROWN
LIBRARY

Purchased from the
Trust Fund of
Lathrop Colgate Harper
LITT. D.

ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE OU HISTOIRE DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les différentes parties du Monde,

EXTRAIT des Relations les plus exactes & des Voyageurs les plus véridiques,

Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. TARGE.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Chez { SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.
DELORMEL, rue du Foin.
DESAINT, rue du Foin.
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

RPJCB



HISTOIRE

DES DÉCOUVERTES

Faites par les Européens dans les différentes parties du monde.

Suite des Découvertes

DE SIR FRANÇOIS DRAKE.

CHAPITRE V.

Le Roi de Ternate invite Drake à descendre, & lui fait une visite à bord: Ils se traitent mutuellement avec magnificence: Il est aussi visité par un voyageur Chinois: Isle que les vers luisants rendent lumineuse: Description des écrevisses de terre: Drake

DRAKE, Chap. V.

An. 1579.

est en danger de perdre son vaisseau : Il jette l'ancre à l'isle de Baratena : Caractere & ingénuité des habitants : Il est bien reçu par les cinq Rois de Java : Grande unanimité des peuples de cette isle : Façon curieuse de faire bouillir le ris, & de traiter les maladies secrettes : Il double le Cap de Bonne-Espérance : Fait de l'eau à Sierra Leona, & arrive à Plymouth.

Drake arrive aux Molucques. Réception favorable du Roi de Ternate.

LE 24 de Novembre les Anglois arriverent aux Molucques, leur dessein étoit d'aller à Tydore ; mais ils en furent détournés par le Viceroi de Ternate, qui vint hardiment à bord pour leur dire, que le Roi de cette isle vouloit commercer librement & cordialement avec eux, & devenir leur ami, pourvu qu'ils n'allassent point à Tydore, parce que les Portugais y habitoient ; qu'il les haïssoit excessivement, & qu'il ne pouvoit se résoudre à avoir aucun commerce avec ceux qui entretenoient quelque liaison avec eux. Cette déclaration fit changer à l'Amiral sa premiere résolution, & le détermina à s'arrêter à Ternate ; il envoya un manteau de

velours en présent au Roi, en le faisant assurer qu'il venoit avec des intentions pacifiques, sans autre dessein que de se procurer des provisions, & quelques commodités en échange pour des marchandises.

DRAKE, Chap. V.

An. 1579.

En réponse à ce message, le Roi le fit assurer qu'il lui procureroit tout ce qui lui seroit nécessaire : il lui envoya son cachet par un député particulier, en lui faisant dire solemnellement, que non-seulement il étoit disposé à lui rendre service en toute chose, mais même à soumettre son Royaume & sa Couronne à ses ordres, & à ceux de son Souverain, le prévenant en même-temps qu'il avoit dessein de lui faire une visite à bord.

Conformément à cette déclaration, on vit bientôt paroître quatre grands canots, avec quatre-vingt rameurs de chaque côté, placés sous des galleries bien pratiquées : à côté d'eux étoit un rang de soldats qui paroissoient bien disciplinés, & ensuite un autre rang de valets habillés de blanc, qui accompagnoient quelques-uns des Seigneurs les plus qualifiés de la Cour, vêtus de linon

DRAKE, Chap. V.

An. 1579.

blanc, ou de toile de coton : ils remplissoient tout l'intérieur de chaque canot, qui étoit couvert de la proue à la poupe avec des nattes très fines & parfumées, pour le garantir de l'ardeur du Soleil, & chacun y étoit placé suivant son rang. Ils étoient tous bien fournis de munitions de guerre, & les soldats avoient de toutes sortes d'armes, tant offensives que défensives.

Ils s'avancerent à force de rames en grand ordre jusqu'auprès de l'Amiral, que chaque canot salua à son tour, & ils lui dirent qu'ils étoient envoyés par le Roi pour le conduire dans une rade sure.

Après cette espece de parade, le Roi qui étoit grand & bien fait parut lui-même, accompagné de six hommes avancés en âge, d'un aspect grave & réservé : l'Amiral lui fit quelques beaux présents : il fut très satisfait d'entendre la musique du vaisseau, & à son départ marqua son contentement de la façon dont les Anglois l'avoient reçu. Il leur promit de revenir le lendemain, & de leur envoyer toutes les provisions dont ils pourroient avoir besoin. Il

tint exactement cette derniere promesse, & le même soir ils reçurent une grande quantité de poules, de clous de girofles, de ris, de sucre liquide, de plantain (*a*), & de sago, végétal, qui se fond dans la bouche comme du sucre, mais dont le gout a quelque acrété: cependant on le met dans des barils, où il se peut conserver huit ou dix ans.

Le lendemain le Roi envoya son frere à bord, prier l'Amiral de le dispenser de lui faire une visite pour ce jour, & l'inviter à descendre lui-même à terre, pendant que le député resteroit sur le vaisseau pour servir d'ôtage. Drake ne crut pas devoir accepter l'invitation : il envoya quelques personnes de sa suite avec le frere du Roi, & garda son ami le Viceroi pour sureté de leur retour.

Ils furent reçus sur le rivage par un autre frere du Roi, & par plusieurs des principaux de la Noblesse, qui les conduisirent avec grande solemnité à la Cour, où ils trouverent environ mille personnes assemblées

(*a*) Le Plantain des Indes est un arbre qui porte un fruit très nourrissant. *Dictionnaire de Johnson.*

DRAKE, Chap. V. An. 1579.

pour les recevoir. Il y en avoit soixante qui formoient le Conseil du Monarque, & dont la vue imprimoit le respect; ils y virent aussi quatre envoyés Turcs habillés d'écarlate, chargés de régler les conditions du commerce entre les Cours de Constantinople & de Ternate.

Le Roi parut bientôt dans la salle d'Audience avec une large robe d'étoffe d'or, qui pendoit de ses épaules, des anneaux d'or attachés en forme d'ornement en différents endroits de ses cheveux: une chaîne de même métal autour de son col, & quelques joyaux de prix à ses doigts. Il avoit les jambes nues, & des souliers ou pabouches du plus beau cordouan: sa garde étoit composée de douze hommes armés de lances, qu'ils tenoient la pointe renversée, & sur sa tête on portoit un magnifique dais, richement brodé en or. A la droite de son siége étoit toujours un page avec un éventail attaché à un bâton de trois pieds de long, bien orné de saphirs, pour diminuer la chaleur occasionnée par la quantité de personnes qui étoient présentes, & par l'ardeur du Soleil.

An. 1579.

Il reçut avec beaucoup d'égard les Envoyés de l'Amiral, écouta leur message, leur répondit très gracieusement, & envoya une personne de son Conseil pour les conduire à leur vaisseau.

Le Roi de Ternate est un Monarque très puissant, qui a sous sa domination soixante & dix isles, grandes & petites : ce Prince suit la religion de Mahomet, de même que ses Sujets.

Il est visité par un Prince Chinois.

Pendant le séjour que l'Amiral fit en cet endroit, il fut visité par un Seigneur bien accompagné, & habillé à la maniere d'Europe : c'étoit un Prince du sang Royal de la Chine : mais qui sur le soupçon de quelques crimes d'Etat avoit été éxilé pour un certain nombre d'années, durant lesquelles il avoit résolu de voyager, dans l'espérance de retirer par ce moyen quelque avantage de son infortune. Il parut un homme de très bon sens, d'un grand jugement, d'une mémoire excellente, d'une conversation fort agréable, par l'ordre qu'il savoit mettre en parlant des différentes choses qu'il avoit vues. Il fut très satisfait de la reception que

DRAKE, Chap. V.

An. 1579.

lui fit l'Amiral, & n'oublia rien pour l'engager de relacher à la Chine : mais ce fut inutilement, parce que Drake ayant réussi dans ce qui l'avoit d'abord déterminé à entreprendre son voyage, toutes ses pensées ne tendoient plus qu'à retourner en Angleterre.

Il arrive aux Célèbes, où il est en danger de périr.

Après avoir terminé toutes ses affaires à Ternate, l'Amiral mit à la voile le 9 de Novembre, & le 14 du même mois il jetta l'ancre dans une petite Isle au Sud des Célèbes. Il choisit cet endroit, non-seulement parce qu'il lui parut convenable, mais encore parce qu'il étoit inhabité : il y fit dresser des forges pour les ouvrages de fer, & il fut obligé d'y employer du charbon de bois, parce que tout celui de terre étoit consommé. Cette Isle est couverte d'arbres qui ressemblent beaucoup à notre Génêt, & il y a un si grand nombre de vers de terre que pendant la nuit chaque branche semble être parsemée d'étoiles. On y trouve aussi de très grosses Chauves-souris d'une espece qui vole très légerement, avec des Ecrévisses de terre d'une grosseur si prodigieuse qu'une seule peut aisément rassasier

quatre hommes. Elles ont un goût excellent : sont un très bon restaurant, & elles se font des trous dans la terre comme les Lapins.

DRAKE, Chap. V.

An. 1579.

Cette Isle fournit aux Anglois tout ce qu'ils purent désirer, à l'exception de l'eau qu'ils furent obligés d'aller chercher dans une autre un peu plus loin du côté du Midi. Après y être demeurés vingt-six jours, ils en partirent avec un vent peu favorable, & se trouvant embarassés entre plusieurs Isles, ils jugerent qu'il leur seroit très difficile de sortir des Célèbes. Ils furent obligés à cause du vent qui les traversoit de changer leur cours de l'Ouest au Sud, ce qui fut bien près de leur devenir fatal, car le 9 de Janvier 1580 ils toucherent sur un roc où ils demeurerent attachés pendant seize heures : enfin après avoir soulagé le vaisseau de huit pieces de canon, de trois tonneaux de cloux de Giroffle, & de quelques provisions, ils furent heureusement enlevés par un coup de vent favorable. An. 1580.

Le 8 de Février, après avoir encore beaucoup souffert des vents contraires & des bas-fonds, ils jetterent l'ancre dans l'Isle de Baratene, où ils

DRAKE, Chap. V.

An. 1580.

trouverent une grande abondance de toutes sortes de provisions, des épices, excellentes, des limons, des oranges, des cocos, du plantain, du sago, & d'un fruit, à peu près de la grosseur d'une baye de laurier, qu'on fait bouillir & qui devient très doux & très agréable. Cette Isle produit aussi du souffre, du cuivre, de l'argent & de l'or, que les naturels du pays ont l'art de façonner de différentes maniéres.

Il arrive à Java.

Ces peuples n'ont rien de barbare, au contraire, leur humanité, leur douceur & leur bonne foi les rendent d'un commerce très agréable. Ils sont affables aux étrangers, & trafiquent avec une exactitude & une droiture qui devroit faire honte aux Chrétiens. Les hommes ne couvrent que leur tête, & ce que la pudeur ordonne de cacher, avec des toiles qui sont précieuses en ce pays. Les femmes portent une espece de jupon, qui leur descend depuis la ceinture jusqu'aux pieds, & leurs bras sont chargés de huit ou dix bracelets en même temps, d'os, de cuivre, ou de corne, qui pésent bien chacun deux onces. Les Anglois passerent de cette Isle à la

grande Java où ils arriverent le 9 de Mars : ils y furent reçus avec beaucoup d'affabilité par les cinq Rois qui y gouvernoient, dont quatre vinrent ensemble à bord du vaisseau, & d'autres fois deux ou trois en même temps. Ils étoient généreux, sans soupçons, & aimoient à se communiquer. Ils offroient librement aux étrangers des compagnes pour partager leur lit, vivoient gayement ensemble, & paroissoient ignorer totalement les disputes & les dissentions domestiques.

Ils étoient armés d'épées, de boucliers, & de poignards qu'ils savent très bien tremper : ils étoient passionés pour les habillements colorés, soit verds, soit rouges, soit d'autres couleurs. Ils portoient un turban autour de la tête presque semblable à ceux des Turcs, & autour des reins un habillement de soye de couleur, qui traînoit à terre. Ils mettoient leur riz dans un vaisseau de terre percé de plusieurs trous, de forme conique, ouvert à la baze qu'on posoit dans un vase plein d'eau, lequel se mettoit sur le feu : comme il n'entroit que peu d'eau par les ouvertures, le riz en s'enflant prenoit une consis-

DRAKE, Chap. V. An. 1580.

tance solide, dont ils faisoient différents plats, en l'assaisonnant avec du beure, de l'huile, des épices, du sucre, ou d'autres ingrédiens, dont le goût leur étoit agréable.

Les maladies honteuses y étoient fort communes, & ils les guérissoient en s'exposant le corps pendant quelques heures à la chaleur du soleil assés ardente pour leur enlever la peau: par cette opération leurs pores devenoient assés ouverts pour que les particules venimeuses s'échapassent par une transpiration naturelle.

Tous les Rois de cette Isle vivoient dans la plus parfaite unanimité: ils parurent très contents de la conduite de l'Amiral: marquerent la plus grande satisfaction à entendre la musique angloise, & lui fournirent abondamment toutes les provisions qui lui furent nécessaires. Par reconnoissance il leur fit présent de quelques riches étoffes de soye, quils regarderent comme étant d'un prix inestimable.

Il double le Cap de Bonne-Espérance.

Après avoir nettoyé le vaisseau de toutes les immondices qui avoient pu s'y amasser pendant un aussi long voyage, & en avoir renouvellé le fonds, les Anglois mirent à la voile

le 26 de Mars pour le Cap de Bonne-Espérance, qu'ils doublerent le 18 de Juin, aussi près de terre qu'il leur fût possible. Le peu d'obstacles qu'ils avoient rencontrés dans cette partie de leur voyage, les convainquit que les Portugais avoient exagéré de beaucoup les difficultés de cette traversée, & tous les dangers dont ils disoient qu'elle étoit accompagnée.

Le 22 de Juillet ils arriverent à Sierra-Leona, où ils demeurerent deux jours à faire de l'eau : ils y trouverent un grand rafraichissement dans les limons & les huîtres qu'on trouve attachées aux arbres, où elles se nourissent & se multiplient. (*b*)

Il arrive en Angleterre.

Le 26 d'Août ils furent à la vue des Canaries, qu'ils passerent sans s'y arrêter parce qu'ils étoient suffisamment munis de toutes les provisions nécessaires pour le reste de leur voyage : enfin ils arriverent à Plymouth le lundi 26 de Septembre 1580 : mais

(*b*) Ces arbres sont près de la mer, & leurs branches en atteignent la surface ; on en trouve également qui sont chargés d'huitres dans la nouvelle france, comme on le peut voir dans l'Histoire de ce pays, en quatre Volumes in-douze.

DRAKE, Chap. V. An. 1580.

ſuivant leur calcul ils n'étoient encore qu'au dimanche, ayant perdu un jour dans leur journal, le voyage entier fut de deux ans, dix mois & quelques jours. (*c*)

(*c*) Ce jour que les Anglois crurent avoir perdu n'étoit point une erreur du Journal, mais une ſuite néceſſaire du cours qu'ils avoient fait en parcourant tous les dégrés de longitude de l'Eſt à l'Oueſt. La plus légere connoiſſance de la Géographie phyſique ſuffit pour comprendre qu'en avançant toujours à l'Oueſt on perd 15 minutes de temps à chaque dégré qu'on parcourt, ce qui fait 24 heures pour les 360 dégrés : le contraire arriveroit ſi l'on faiſoit route en allant toujours à l'Orient.



An. 1580.

CHAPITRE VI.

Remarques sur le voyage de Drake autour du monde : La Reine Elisabeth dîne à bord de son vaisseau & le fait Chevalier : On fait un fauteuil des débris de ce vaisseau : Drake est envoyé avec vingt-cinq navires contre les Espagnols : Il pille Vigo : Il fait une entreprise sur l'Isle de Fer, pille S. Jago, & ravage tout le pays, pour venger la mort de M. Hawkins : Il fait voile pour les Indes occidentales : Il perd beaucoup de ses gens par les maladies : Il fait rafraîchir son monde à Saint-Christophe, se rend à la Dominique, qu'il prend d'assaut, & rançonne la ville : Il surprend Carthagene, & brûle plusieurs Etablissements espagnols : Il touche à la Virginie, & arrive à Porsmouth richement chargé : Il défait la Flotte espagnole, en faisant usage des brûlots : Abregé de son expédition en Portugal : Dernier voyage de Drake aux Indes occidentales : Il fait une descente à Rio-de-la-Hacha, & brû-

DRAKE, Chap. VI. An. 1581.

le Nombre-de-Dios : Expéditions infructueuses contre Panama : Mort de François Drake : Son corps est jetté dans la mer : Coup d'œil sur son caractere, & description de sa personne.

Remarques sur le voyage de Drake.

AUCUN sujet n'a jamais reçu plus d'applaudissements, & plus de marques d'honneur pour ses exploits qu'il en fût accordé à François Drake pour ce voyage : en effet s'il est vrai que les découvertes qui tendent à l'avantage du commerce méritent la reconnoissance d'une nation qui en fait son objet principal, aucun homme n'a mérité de plus grands éloges que celui qui a procuré à l'Angleterre la gloire d'avoir eu un Navigateur, qui le premier a fait le tour du monde : qui par sa valeur a fait respecter les Anglois ; qui les a fait chérir par son humanité, & qui par sa magnificence les a fait révérer & admirer dans tous les pays où il a eu quelqu'accès. La découverte & la prise de possession du pays qu'il a nommé Nouvelle-Albion fut de la plus grande importance pour la nation Britannique, puisque les Espagnols suivant leurs propres principes, ne peuvent contester

aux Anglois la légitimité des droits qu'ils y ont acquis.

An. 1581.

Il reçoit la Reine Elisabeth sur son vaisseau.

Le 4 d'Avril 1581, la Reine Elisabeth fut traitée magnifiquement par Sir François Drake à bord de son vaisseau à Deptford, & en même temps Elle l'honora de la dignité de Chevalier. Plus de deux cents personnes tomberent ce même jour dans la Tamise par la chute d'un pont de planches, qu'on avoit construit du rivage au vaisseau pour le passage de la Reine, sans qu'il y eût un seul homme de blessé ou de noyé. On conserva ce même vaisseau à Deptford pendant plusieurs années, & quand il fut totalement caduc, on fit de ses débris un fauteuil, qu'on envoya en présent à l'Université d'Oxford, où on le conserve encore avec vénération.

Il est chargé d'une expédition contre les Espagnols.

An. 1585.

En 1585 la Cour résolut de faire une expédition contre les Indes occidentales espagnoles, & l'on en chargea François Drake, avec le titre d'Amiral & de Commandant en chef tant par mer que par terre. Il partit de Plymouth avec vingt-cinq vaisseaux le 12 de Septembre : pilla Vigo où les Anglois firent un butin immense, particulierement dans l'Eglise Cathédra-

DRAKE, Chap. VI.

An. 1585

le, d'où ils enleverent une grande Croix d'argent relevée en bosse & dorée, après quoi ils continuerent leur cours jusquà l'Isle de Palma. Leur intention étoit de s'y rafraîchir : mais comme l'entrée en étoit très dangereuse & qu'on avoit placé du canon de façon à pouvoir beaucoup incommoder leurs barques & leurs pinasses, ils ne s'y arrêterent point. Ils espéroient plus de succès à l'Isle de Fer, & y débarquerent mille hommes sous le couvert d'une hauteur qui les cachoit: cependant il eurent ordre le lendemain de se rembarquer, parce qu'on rencontra un matelot Anglois, qui avoit été laissé par hazard dans cette Isle, & qui les assura qu'elle étoit si peu fertile que les habitants y mouroient presque de faim,

Il brûle Saint-Jago.

Ils firent voile pour Saint-Jago, & le 16 ils jetterent l'ancre devant la ville qu'ils trouverent entierement abandonnée. On n'y avoit rien laissé qui eût quelque valeur, exepté du vin, des olives, & quelques provisions, que les habitans n'avoient pas eu le temps d'emporter. L'armée de terre y demeura plusieurs jours, & le 24 elle marcha à San-Domingo,

An. 1585.

ville considérable dans les terres, mais que le Gouverneur, l'Evêque & tous les habitants avoient abandonnée, & où les Anglois trouverent très peu de butin. Le 26 l'Amiral fit rembarquer ses troupes, après avoir brûlé la ville de Saint-Jago, & détruit ou ravagé tout le pays des environs, à cause de la cruauté des habitants, qui cinq ans auparavant avoient tué en trahison M. William Hawkins de Plimouth & ses gens, après avoir commencé à traiter avec eux. Il vengea encore en cette occasion la barbarie qu'ils avoient fait paroître envers un mousse de la flotte qui s'étoit écarté de ses camarades & étoit tombé entre les mains des Espagnols. On prétend qu'ils lui couperent la tête, lui arracherent le cœur, le démembrerent piece à piece, & exposerent son corps ainsi partagé à la voracité des bêtes féroces & des oiseaux de proye.

Les Anglois poursuivirent leur cours aux Indes occidentales, & perdirent en route un grand nombre de leurs gens par des fiévres ardentes qui se répandirent parmi eux. En dix-huit jours ils arriverent à la Dominique, où ils firent provision d'eau, de

DRAKE, Chap. VI. An. 1585.

pain de caſſave, & de tabac : ils donnerent en retour aux habitants des bagatelles de verre, & des grains d'émail colorés, dont ils furent très ſatisfaits. Ces peuples ont beaucoup de penchant à la trahiſon & haïſſent exceſſivement les Eſpagnols.

Il prend & rançonne S. Domingue.

Drake & ſes gens paſſerent les fêtes de Noël à Saint-Chriſtophe, qui étoit alors inhabitée ; ils y nétoyerent leurs vaiſſeaux, & y rafraichirent leurs malades. Enſuite ils dirigerent leur cours à Saint-Domingue, ville très riche de l'Iſle eſpagnole, & l'une des places les plus conſidérables de tout le pays. On débarqua à neuf ou dix milles de diſtance un corps de troupes, qui s'en empara d'emblée : elle demeura plus d'un mois en la poſſeſſion des Anglois, après quoi les Eſpagnols la racheterent par une rançon de vingt-cinq mille ducats.

Il en fait de même à Carthagène. An. 1586.

En partant de Saint-Domingue ils firent voile pour Carthagene, dont le port eſt excellent & très bien fortifié. Ils s'en emparerent après une vigoureuſe réſiſtance, & la rendirent pour une rançon de cent dix mille ducats. Le deſſein de Drake étoit de gagner Nombre-de-Dios, pour ſe ren-

dre par terre à Panama : mais les maladies qui étendoient de plus en plus leurs ravages dans ses troupes rendirent ce grand projet impraticable, & il fut oligé de reprendre la route d'Angleterre. Il fit démolir en chemin le Fort Saint-Jean, & brûler deux villes espagnoles, nommées Saint-Augustin & Sainte-Hélene, sur la côte de la Floride : il toucha ensuite à la Virginie, & prit sur ses vaisseaux une Colonie angloise, qui avoit été laissée dans ce pays l'année précédente par Sir Walter Raleigh, sous le commandement de M. Lane. On prétend qu'ils furent les premiers qui introduisirent en Angleterre l'usage du tabac, qui a donné depuis une si forte augmentation aux revenus de la Couronne. La flotte arriva à Porsmouth le 28 de Juillet 1586, après avoir été un peu plus de dix mois en mer. On dit que les intéressés retirerent net quarante mille livres sterling de ce voyage, & que les moindres hommes de la flotte eurent pour leur part six livres sterling du produit des prises. On en rapporta aussi plus de deux cents pieces de canon de bronze, & quarante de fer. On perdit par les maladies & par

DRAKE, Chap. VI.

An. 1586.

les accidents huit Capitaines, quatre Lieutenants, huit Gentilhommes, & en tout ſept cens cinquante hommes.

Quoiqu'en ſuivant le plan de cet ouvrage, on ne puiſſe exiger de nous autre choſe que le récit des découvertes faites par les plus illuſtres voyageurs, & des actions des plus célébres avanturiers; cependant nous croyons que ce ſeroit manquer à ſatisfaire la curioſité du Lecteur, & faire injure à la mémoire d'un homme que les anciens Romains auroient mis au nombre des demi-dieux, ſi nous omettions de parler de l'action glorieuſe où Drake défit la flotte que les Eſpagnols avoient équipée, dans la vue de détruire totalement la Nation angloiſe.

Il détruit une flotte de convoi dans le port de Cadix.

An. 1587.

En 1587, l'Amiral Drake fit voile pour Cadix, & il entra dans le port de cette ville le 19 d'Avril avant le lever du ſoleil. Avant la nuit il ſe rendit maître de trente-huit vaiſſeaux qui étoient dans ce port pour aider à tranſporter les proviſions & les munitions néceſſaires à la grande flotte. Il y en avoit vingt de Hollandois, dont pluſieurs avoient une charge conſidérable, & il en détruiſit ou brûla la plus grande partie. Il fit voile en-

ſuite à la riviere de Lisbonne, où il cauſa auſſi beaucoup de dommage : & à ſon retour il fit une très riche priſe, d'un vaiſſeau nommé le Saint-Philippe, qu'on prétend être la premiere caraque qui ait été amenée en Angleterre. Ce coup ſervit en grande partie à abbattre le courage des Eſpagnols, malgré les forces incroyables qu'ils avoient ſur pied.

An. 1587.

L'année ſuivante la Reine nomma Drake Vice-Amiral de la flotte deſtinée pour s'oppoſer à celle d'Eſpagne que commandoit le Duc de Medina-Sidonia, qu'on prétend qui étoit compoſée de pluſieurs centaines de vaiſſeaux, & qui coûtoit au Monarque Eſpagnol trente-deux mille ducats par jour.

Il détruit ou diſperſe la flotte du Duc de Medina-Sidonia.

Jamais Drake ne fit paroître tant de prudence ni tant de courage que dans ce combat, au commencement duquel il prit deux des plus gros vaiſſeaux de la flotte des ennemis, dont l'un étoit Vice-Amiral, & l'autre étoit commandé par Dom Pedro de Valdez, Seigneur Eſpagnol, qui fit la plus belle réſiſtance. Il déclara en ſe rendant qu'il ſe ſoumettoit à la fortune de Drake, dont les ennemis les plus

DRAKE, Chap. VI.

An. 1587.

invétérés ne pouvoient s'empêcher de reconnoître le courage & la générosité, & ajouta que lui & ses gens étoient resolus de mourir l'épée à la main, s'ils n'avoient eu pour vainqueur un homme également favorisé de Mars & de Neptune. Le butin qu'on fit dans ce seul vaisseau fut très considérable, puisqu'il avoit à bord cinquante mille ducats d'or. Le Vice-Amiral répondit à la politesse de l'Espagnol en l'admettant à sa table, & en le logeant dans sa propre chambre, où il fut traité avec autant de respect que de magnificence.

Nous nous écarterions de notre objet si nous entrions dans le détail des particularités de cette bataille navale: il nous suffit d'observer que ce prodigieux armement fut entierement détruit: que le Commandant après avoir eu beaucoup de difficulté à s'échaper fut disgracié & banni de Madrid: que plus de quatre-vingt vaisseaux furent pris, coulés à fonds ou brûlés: qu'un grand nombre d'autres furent endommagés de maniére à ne pouvoir être rétablis: enfin qu'il y eût de taillés en pieces treize mille soldats, & qu'à peine se trouva-t-il une Maison noble

noble en Eſpagne qui n'eût à regretter, un frère, un fils ou un parent.

DRAKE, Chap. VI.

An. 1587.

Les Anglois ne perdirent qu'un petit vaiſſeau, & environ cent hommes. Dans cette bataille, l'Amiral ſe ſervit de brûlots, qui lui furent d'un grand uſage : mais nous ne pouvons aſſurer s'il en fut le premier inventeur, comme quelques-uns lui en donnent la gloire

Dernière expédition de Drake.

An. 1595.

Nous ne nous étendrons pas ſur l'expédition que fit Drake en Portugal, conjointement avec Sir Jean Norris, pour mettre la couronne de ce Royaume ſur la tête de Dom Antoine : entrepriſe qui eût peu de ſuccès, & qui appartient plus à ſon collégue qu'à notre héros, & nous allons parler de ſon dernier voyage. Il le fit en 1595 en vertu d'une commiſſion qui lui donnoit pour adjoint Sir Jean Hawkins, & ils mirent à la voile de Plymouth le 28 d'Août, ayant environ deux mille cinq cents hommes ſur leur flotte, compoſée de ſix vaiſſeaux de la Reine, & de vingt autres bâtiments. Cette expédition fut d'abord retardée par la malignité de Sir Jean Hawkins : mais il mourut à la hauteur de Saint-Jean de Porto-Rico le 12 de Novembre.

DRAKE, Chap. VI. An. 1595.

Le même jour Sir Nicolas Clifford avec plusieurs autres Gentilshommes furent blessés pendant qu'ils étoient à souper avec Drake, dont le siége fut emporté sous lui par un boulet de canon, que les ennemis tirerent du Fort : cependant les Anglois brûlerent dans le port cinq gros vaisseaux espagnols, dont l'un étoit de quatre cents tonneaux. Le 15, les corps de Sir Jean Hawkins, & de Sir Nicolas Clifford, mort le 12 de ses blessures furent jettés dans la mer, avec les cérémonies ordinaires.

Il brûle Rio de la Hacha, & Nombre de Dios.

Les Anglois quitterent Porto-Rico le 16, & le 2 de Décembre ils firent une descente à Rio-de-la-Hacha, ville du Continent, qu'ils trouverent totalement déserte. Les Espagnols offrirent pour la rançon de cette place vingt-quatre mille ducats en perles : mais ils ne tinrent pas leur parole : voulurent estimer leurs perles à un prix excessif, & l'on jugea par cette conduite qu'ils ne cherchoient qu'à gagner du temps, ce qui détermina l'Amiral à faire mettre le feu à la ville. Il en fit aussi brûler plusieurs autres sur cette côte, particulierement Nombre-de-Dios, d'où il emporta une

An. 1595.

grande quantité de perles, & d'autres tréfors confidérables. Le 29 Sir Thomas Baskerwill, Lieutenant-Général, fut envoyé par terre avec fept cents cinquante hommes à Panama. Ils foufrirent exceffivement dans cette marche par les difficultés de la route, par les embufcades que les Efpagnols leur drefferent dans les bois, où ils eurent plufieurs hommes de tués, & par le manque des chofes les plus néceffaires, une paire de fouliers s'étant vendue jufqu'à trente fchellings, & un petit bifcuit dix fchellings. Enfin ils arriverent à un étroit paffage, fi bien fortifié & fi bien défendu qu'ils furent obligés de fe retirer, après avoir éprouvé les plus grandes fatigues dans cette route, dont ils auroient été bien dédommagés s'ils avoient pu la continuer jufqu'à Panama.

Mort de François Drake.

An. 1596.

Le 5 de Janvier, ils partirent pour l'Ifle d'Efcudo, où ils s'arrêterent jufqu'au 23, & après y avoir fait provifion d'eau, & donné le rafraichiffement néceffaire à leurs malades, ils firent voile pour Porto-Bello, qu'ils découvrirent le 28 : mais le même jour Sir François Drake mourut d'une dyffenterie à l'âge de cinquante-cinq

DRAKE, Chap. VI.

An. 1596.

ans, au chagrin inexprimable, non-ſeulement de la flotte, mais encore de tous ceux qui le connoiſſoient. Sa mort fut la ruine de cette expédition: il ne laiſſa point d'enfants, & par ſon teſtament ſon bien paſſa à un fils de ſon frère Thomas Drake.

On mit ſon corps dans un coffre de bois, & il fut jetté en mer avec tous les honneurs qu'on peut rendre en pareille occaſion: on fit une décharge générale de tout le canon de la flotte, pendant que les trompettes retentirent des ſons les plus lugubres. Le commandement paſſa par ſon décès à Sir Thomas Baskerwille, qui donna auſſi-tôt des ordres pour retourner en Europe. Dans la traverſée il rencontra une flotte eſpagnole de vingt vaiſſeaux: ils combattirent pendant trois heures ſans aucun avantage conſidérable de part ni d'autre, après quoi les Anglois continuerent leur route, & arriverent à Plymouth au mois d'avril 1586.

Son portrait.

Il y a peu d'hommes qui aient fait autant d'honneur au nom Anglois que Sir François Drake. Il étoit naturellement éloquent, clair dans ſes expreſſions, & parloit toujours avec grace. Il avoit

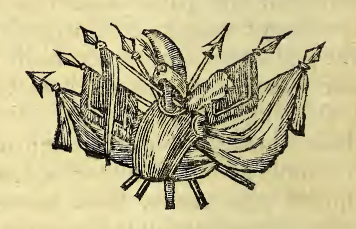
An. 1596.

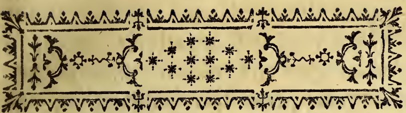
des connoiſſances très étendues dans toutes les ſciences qui ont rapport à la Marine, même dans la Chirurgie. Il étoit craint & reſpecté de ſes ennemis, qu'il traita toujours avec bonté & humanité. Il fut chéri & eſtimé de tous les intéreſſés dans ſes entrepriſes, parce qu'il ſe conduiſit toujours avec juſtice & intégrité : enfin il fut honoré & protégé par ſa Souveraine qu'il ſervit avec autant de courage que de fidélité. Egalement ferme & actif, il écoutoit avec patience ceux qui lui donnoient des avis, & il en profitoit avec jugement : d'un accès facile, il étoit adoré des ſoldats : libéral & exact à remplir ſes promeſſes, ami ſolide & ennemi irréconciliable : mais il écoutoit avec trop de plaiſir l'adulation la plus outrée. Enfin les vues particulieres céderent toujours en lui au bien public, & de même qu'il fut généralement aimé pendant ſa vie, il fut univerſellement regretté après ſa mort.

Sa taille étoit petite, mais bien priſe : il avoit les cheveux d'un brun clair : ſon teint étoit aſſés coloré : ſes yeux grands & vifs : l'air ouvert & engageant qui ſembloit promettre une

DRAKE, Chap. VI. An. 1596.

vie plus longue. Il eſt certain que les déſagréments de ſon dernier voyage, dont il s'imagina que ſa gloire ſeroit diminuée, toucherent fortement ſon cœur enflé par les ſuccès précédents, & contribuerent à racourcir ſes jours.





ABRÉGÉ

De la Vie, des Expéditions, & des Découvertes

DE SIR WALTER RALEIGH,

Et de plusieurs Avanturiers sous ses ordres.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance & portrait de Sir Walter Raleigh : Il est engagé dans une expédition pour faire de nouvelles découvertes aux Indes Occidentales : Premiere découverte de la Virginie : Description des Peuples de ce pays : Sir Richard Gréenville est envoyé pour y former un Etablissement : Ses gens sont attaqués par les Indiens, & ramenés en Europe par Sir François Drake.

RALEIGH, Chap. I.

Commencements de Walter Raleigh.

WALTER RALEIGH, ce brave Avanturier qui mérite autant d'admiration pour ſon habileté que de compaſſion pour ſes malheurs, naquit en 1552 au Comté de Devon, dans un village nommé Budley, ſitué près de la mer. Il étoit le ſecond des fils que Jean Raleigh de Fardel Ecuyer eût de ſa troiſieme femme. Il fut quelque temps au College d'Oriel à Oxford, d'où il ſortit pour ſervir dans l'armée des Huguenots ſous le fameux Coligni contre le Roi de France. Il y acquit beaucoup de réputation, tant pour ſa prudence que pour ſa valeur. Nous trouvons qu'il fût enſuite en qualité de volontaire dans les guerres de Flandres ſous le Prince d'Orange, qu'il eût alors une Commiſſion de Capitaine au ſervice de la Couronne contre les rebelles d'Irlande en 1580, & qu'il fût un des Juges, qui préſiderent à la condamnation de Sir Jean Deſmond, dont le corps fut expoſé en quartiers ſur les portes de la ville de Corck.

An. 1581.

En 1581, il fut nommé un des Gouverneurs de Munſter, conjointement avec Sir Guillaume Morgan & le Ca-

An. 1581.

pitaine Piers : peu de temps avant, le Comte d'Ormond, M. Walter Raleigh, & deux autres Gentilshommes de l'armée royale défierent quatre des rebelles d'Irlande en combat singulier : mais leur invitation ne fut pas acceptée.

Lorsque les troubles de ce Royaume furent un peu appaisés par la réduction du Comte de Desmond & par la soumission de David Lord Barry de Barry-court, Raleigh quitta le commandement qu'il avoit en Irlande, & retourna en Angleterre, où une gallanterie le fit connoître de la Reine Elisabeth. Il la rencontra par hazard dans un passage peu net : ôta son habit de pluche, & l'étendit sur l'endroit sale par où la Reine devoit passer, politesse qu'Elisabeth n'oublia jamais. Il écrivit un jour sur un careau de vitre dans le palais avec un diamant : « Je » voudrois monter : mais je crains de » tomber, » & l'on dit que la Reine elle-même écrivit au-dessous : « Si le » cœur te manque, il ne faut pas en- » treprendre de monter. »

Raleigh étoit un homme formé pour avancer à la Cour : d'une belle figure, bien proportionné, d'un as-

RALEIGH, Chap. I.

An. 1581.

pect agréable, & d'une adreſſe inſinuante; il avoit l'eſprit vif, le jugement excellent, & parloit avec autant de grace que de force de raiſonnement, comme on le vit dans une diſpute qu'il eut avec le Lord Grey, député d'Irlande, devant le Conſeil-privé, où il ſe comporta ſi bien, que depuis ce temps il fut dans une très haute eſtime à la Cour. Il avoit donc les plus grandes eſpérances de s'élever ſur terre, quand il tourna ſes vues du côté de la mer, par un mouvement naturel de ſon eſprit actif. Il y fut encouragé par ce qu'il avoit lu des ſuccès des avanturiers Eſpagnols en Amérique, & il jugea avec raiſon qu'il reſtoit encore à trouver des pays très étendus, qui pourroient rapporter des avantages conſidérables à quiconque en feroit la découverte.

An. 1583.

En 1583, il mit à la voile de Plymouth ſur un vaiſſeau de deux cents tonneaux qu'il avoit fait conſtruire, pour aller de conſerve avec trois autres vaiſſeaux deſtinés pour Terre-neuve, ſous le commandement de Sir Humphroy Gilbert, dont il étoit très proche parent: mais il s'en ſépara,

An. 1584.

& rentra peu de jours après dans le port, à cauſe d'une maladie contagieuſe qui ſe mit dans ſon équipage.

La Reine Eliſabeth lui accorde des Lettres-Patentes pour faire des découvertes.

Au commencement de l'année 1584, il fit des repréſentations au Conſeil-privé, ſur la probabilité de découvrir en Amérique de nouvelles Terres inconnues juſqu'alors; en obſervant que ces découvertes ſeroient auſſi avantageuſes à la Couronne, que le Pérou & le Méxique le pouvoient être à l'Eſpagne. Il fut écouté favorablement, & la Reine par ſes Lettres-patentes de la même année, accorda à Walter Raleigh, Ecuyer, & à ſes héritiers, » le droit » de découvrir & de s'emparer de » tous les Pays & Terres qui n'é» toient pas encore ſous la domina» tion d'aucun Prince Chrétien, ni » habités par aucune nation Chré» tienne, avec réſerve pour la Cou» ronne du cinquième de tout l'or » & de tout l'argent brute, qui pour» roit être trouvé dans aucuns des » ſuſdits pays. »

Il y envoye Amidas & Barlow.

An. 1585.

En conſéquence de cette conceſſion, on équippa pour une expédition dans les Indes Occidentales deux barques, dont une fut confiée aux

RALEIGH, Chap. I.

An. 1585.

ſoins de Philippe Amidas, & l'autre à Arthur Barlow. Ils partirent d'Angleterre le 27 d'Avril: le 10 de Juin ils trouverent les iſles d'Amérique; & le 4 de Juillet ils découvrirent, ou au moins crurent avoir découvert le Continent: après avoir été frappés pendant deux jours de l'odeur délicieuſe d'un air parfumé, ils ſuivirent la côte plus de quarante milles; & le 14 ils jetterent l'ancre dans une belle riviere. Quand ils eurent débarqué, ils prirent poſſeſſion du pays au nom de la Reine, & au profit des intéreſſés: mais ils trouverent enſuite que c'étoit une iſle nommée Wokoken, qui n'avoit que vingt milles de long, & ſix de large. Le terrein en eſt excellent, il produit des raiſins délicieux, une grande quantité de cédres, de pins, de cyprès, & d'arbres de maſtic: on y voit auſſi des oiſeaux de toute eſpece, des daims, des lievres, des lapins, & beaucoup d'autres animaux.

Ils ſont bien reçus des Indiens.

Le troiſieme jour, un des habitants s'avança dans un canot, quoiqu'il ne parut pas exempt de méfiance: mais on l'engagea aiſément à venir à bord, où on lui donna quelques habille-

ments, & on le régala de viande & de vin, ce qui lui parut fort agréable. Il retourna dans son canot, le chargea de poisson, revint trouver les Anglois une demi-heure après, & partagea sa petite cargaison en deux parts, une pour chaque vaisseau.

Les naturels du Continent vinrent ensuite fréquemment trafiquer avec les Européens, & ils échangerent des peaux, du corail, & des perles pour quelques vases d'étaim, & pour d'autres bagatelles qui n'étoient presque d'aucune valeur. Les Anglois furent un jour visités par le frere du Roi, accompagné d'une suite de plus de quarante personnes, & on lui fit divers présents. Ce qui parut le flatter davantage, fut un plat d'étaim qu'il pendit à son col, pour qu'il lui servît de bouclier contre les fléches des ennemis, & il donna en échange vingt peaux de daims.

Ce Prince vint voir depuis plusieurs fois les Anglois, & leur amena sa femme. Elle leur parut modeste, & ils ne remarquerent rien de désagréable dans sa figure. Elle portoit une espece de manteau de peau de

RALEIGH, Chap. I.

An. 1585.

daim, doublée d'une fourure, & un tablier de même. Elle avoit un bandeau de corail blanc ſur le front, & à ſes oreilles de longs fils de perles, dont quelques-unes étoient auſſi groſſes que des pois. Cette Princeſſe traita très bien les Européens qui débarquerent enſuite.

Il paroît qu'une plaque de cuivre attachée au front étoit la marque d'une diſtinction éminente entre ces peuples, puiſque tous ceux qui accompagnoient le Prince en étoient ornés. On remarqua qu'aucun d'entre eux n'oſoit trafiquer, ni même examiner ce qui étoit devant lui, juſqu'à ce que le Prince eût choiſi ce qui lui plaiſoit, après quoi tous avoient la liberté d'agir comme ils le jugeoient à propos.

Ils étoient particuliérement paſſionnés pour les armes défenſives, & auroient donné toutes choſes pour des couteaux, des haches, & d'autres inſtruments tranchants: mais on jugea qu'il convenoit de ne leur en point donner, & même un des mariniers refuſa une boette pleine de perles qu'on lui offroit pour une épée.

On appelloit ce pays Wingandacca, le Roi ſe nommoit Wingina, & les Anglois apprirent que le lieu de ſa réſidence étoit à ſix journées de marche dans le Continent : cependant ils ne firent pas de découvertes au-delà de la côte, & ils retournerent en Angleterre au mois de Septembre très ſatisfaits de ce qu'ils avoient vus. Ils emmenerent avec eux deux naturels du pays, afin de leur apprendre l'Anglois.

RALEIGH, Chap. I.

An. 1585.

Leur retour. La Reine donne le nom de Virginie au pays qu'il avoit découvert.

Le récit qu'on fit de ce pays à la Reine, lui fut ſi agréable qu'elle lui donna le nom de Virginie ; offrit à M. Raleigh toutes ſortes d'encouragements pour l'engager à en pourſuivre la découverte, & quelque temps après la Patente fut confirmée par un acte du Parlement. Suivant le rapport du Capitaine Barlow : le climat en eſt tempéré, l'air très ſain, & le terroir fertile, produiſant tout ce qui eſt néceſſaire à la vie humaine. Il abonde en gibier de toute eſpece, & le caractere humain des habitants ſembloit le rendre le pays le plus fortuné de l'Univers.

Sir Richard Gréenville commande

L'année ſuivante, Sir Richard Gréenville, qui avoit eu part avec M.

RALEIGH, Chap. I.

Raleigh dans le précédent voyage, encouragé par le succès, équipa sept vaisseaux bien fournis de provisions & de munitions, se chargea du principal commandement, & résolut de former un établissement à la Virginie. M. Raleigh, qui venoit d'être élevé à la dignité de Chevalier, fut très satisfait d'avoir un pareil représentant.

sept vaisseaux pour y faire un établissement.

An. 1586.

Les noms des vaisseaux employés à cette expédition étoient le Tigre, de cent quarante tonneaux : le Chevreuil aussi de cent quarante : le Lion de cent : l'Elisabeth de cinquante : une petite barque nommée la Dorothée, & deux pinasses. Il y avoit sur cette Escadre plusieurs personnes de nom, qui passerent ensuite dans la Marine Royale, entre autres M. Ralph Lane, M. Thomas Cavendish, M. Jean Arundel, M. Stukely, M. Bremige, M. Vincent, M. Heriot, & M. Jean Clark : ainsi secondé Sir Richard Gréenville partit de Plymouth le 9 d'Avril.

Le 7 de Mai ils arriverent à la Dominique, après quoi ils descendirent à Porto-Rico, où le Commandant fit construire une nouvelle Pinasse, & élever un Fort ; il se rendit maître de

deux riches vaiſſeaux, dans l'un deſquels étoient pluſieurs paſſagers; cauſa divers autres dommages aux Eſpagnols, & ſe rendit enſuite à Iſabella, ville de l'iſle Saint Domingue, où on lui permit de trafiquer pendant quelque temps, plutôt par la crainte du mal qu'il y pouvoit faire, ſi on lui en refuſoit la liberté, que par aucune autre conſidération.

Il paſſa enſuite à la côte de la Floride, & fut en quelque danger à la hauteur du Cap-fear: cependant il jetta l'ancre le 26 de Juin dans l'iſle de Wokoken, où il perdit ſon vaiſſeau. Il aborda au Continent, & fut très bien reçu des habitants, particuliérement du frere du Roi, ce que Gréenville & ſes gens durent en grande partie aux Indiens, que les premiers avanturiers avoient emmenés en Angleterre, & qu'ils ramenerent alors dans leur pays.

Son retour en Europe après avoir laiſſé une colonie.

La relation que nous avons de ce voyage n'entre point dans les détails; mais il paroît que l'on conçut de ſi belles eſpérances d'y former un établiſſement, qu'on y laiſſa cent huit hommes ſous les ordres de M. Ralph Lane, & du Capitaine Amy-

RALEIGH, Chap. I.

An. 1586.

das, avec tout ce qui étoit néceſſaire pour établir une Colonie: que Sir Richard remit enſuite à la voile pour revenir en Europe: qu'il prit en route un vaiſſeau Eſpagnol de trois cents tonneaux, eſtimé cinquante mille livres ſterling: qu'il arriva à Plymouth le 18 d'Octobre 1586, & que la cargaiſon compoſée de peaux, de fourures, & de perles, fut vendue à leur avantage particulier.

Progrès de la colonie.

Lorſque Sir Richard fut parti, ceux qu'il avoit laiſſés dans le pays, s'établirent dans une iſle nommée Rannoak, où tout leur réuſſit au gré de leurs déſirs. Le terroir y étoit excellent, & ils y planterent des pois & des fèves, qui réuſſirent parfaitement. Ils tournerent alors leurs vues vers de nouvelles découvertes en Terre-ferme, & pénétrerent à plus de quatre-vingt milles au Sud de Rannoak, & à cent trente milles du côté du Nord: mais ils donnerent trop de confiance aux Indiens, & perdirent pluſieurs de leurs gens, qui s'écarterent vraiſemblablement à quelque diſtance du gros des Anglois, furent ſurpris & taillés en

pieces. Lorſque ces peuples eurent commencé à commettre de ſemblables inſultes contre les Européens, ils devinrent bien-tôt leurs implacables ennemis, & ſaiſirent toutes les occaſions de leur nuire. Quelques-uns d'entre eux déclarerent qu'ils croyoient cette conduite abſolument néceſſaire, parce que jugeant des diſpoſitions des Anglois par les leurs, ils ne penſoient pas qu'ils puſſent jamais pardonner une offenſe. En effet quoique ces Indiens paruſſent ſimples, honnêtes, & ſans aucune diſſimulation, ils étoient réellement traîtres, hardis, & inſatiables dans leur vengeance. De plus ils étoient très mécontents de ce que les Anglois pénétroient ſi avant dans le pays, & ils avoient formé un complot pour les détruire totalement: mais on eut le bonheur d'en être inſtruit, & de pouvoir le prévenir.

Drake lui donne du ſecours.

Les approches de l'hyver arrêterent les Européens dans leurs découvertes, & ne connoiſſant pas aſſez la nature du climat pour amaſſer des proviſions, ils furent réduits à une extrêmité d'autant plus grande, qu'ils n'étoient pas en bonne intelligence

RALEIGH, Chap. I. An. 1586.

avec les habitants. Ils manquerent de tout ce qui leur étoit néceſſaire, & ſe trouverent expoſés aux plus grands dangers, de la part des Indiens, qui paroiſſoient diſpoſés à ſaiſir toutes les occaſions de les faire périr. Ils étoient dans cette facheuſe ſituation quand ils furent joints par Sir François Drake, qui leur fournit des vivres, des munitions, des hommes, & tout ce qui étoit néceſſaire pour continuer leur entrepriſe. Il leur donna auſſi une barque dont ils avoient le plus grand beſoin, d'autant que Sir Richard Gréenville quoiqu'il eût laiſſé le Capitaine Amydas avec le nom d'Amiral, ſembloit avoir oublié la ſignification de ce titre, puiſqu'il ne lui avoit pas laiſſé le plus petit bâtiment.

La Colonie ſembloit alors avoir de nouvelles eſpérances de réuſſir; mais un furieux ouragan qui s'éleva renverſa encore tous ſes projets, & quelques-uns des avanturiers qui étoient montés à bord de la barque, furent jettés ſi avant en mer, qu'ils furent obligés de reprendre la route d'Angleterre.

Il ramène les Anglois en Europe.

Cet accident jetta ceux qui étoient

An. 1586.

reftés, dans un fi grand découragement, qu'ils prierent unanimement Drake de les prendre à bord. Il y confentit, & quitta la côte avec eux le 18 de Juin. Ils débarquerent à Plymouth le 27 de Juillet 1586 au nombre de cent trois hommes; & fuivant ce compte ils n'en auroient perdu que cinq, ce qui ne s'accorde pas avec ce qu'ils dirent eux-mêmes de l'état facheux où ils fe trouverent: mais je crois que leur perte fut beaucoup plus confidérable, & je trouve que plufieurs Auteurs qui ont parlé de ce voyage, font du même fentiment. (*a*)

(*a*) Peut-être comprenoit-on dans ces cent trois hommes ceux que Drake avoit fournis à la Colonie, avant de la ramener en Angleterre.



An. 1586.

CHAPITRE II.

Second voyage de Sir Richard Greénville en Virginie : Il établit une nouvelle Colonie, & donne ses ordres pour bâtir un Fort ; mais ses gens sont taillés en pieces par les habitants : M. Jean White bâtit la ville de Raleigh, & se rend en Angleterre pour y demander du secours : Il perd ses gens au retour, & met à la voile pour revenir en Europe : Expédition de Raleigh aux Açores.

Arrivée des secours Anglois après le départ de Drake.

TRÈS peu de temps après le départ de Drake, il arriva sur la côte un vaisseau équippé par Sir Walter Raleigh pour le secours de la Colonie. Il étoit chargé de provisions, de munitions, d'hommes de recrues, & de toutes les autres choses nécessaires : mais trouvant que les Anglois en étoient partis, il revint en Europe après s'être arrêté quelque temps.

Il y avoit environ quinze jours que ce vaisseau avoit mis à la voile,

An. 1586.

quand Sir Richard Gréenville arriva pour la feconde fois avec trois bâtiments, bien munis pour l'encouragement de la Colonie, & il trouva à fon grand regret, qu'elle avoit abandonné le pays. Cependant il ne fut pas découragé, & il réfolut de former un nouvel établiffement, il laiffa cinquante hommes avec des inftructions pour élever un Fort; leur donna tout ce qui étoit néceffaire pour deux ans, & les affura qu'ils feroient puiffamment foutenus: mais ils furent tous furpris & maffacrés par les habitants, qui détruifirent le Fort.

Arrivée de l'efcadre de M. White.

An. 1587.

On apprit ces facheufes nouvelles par Mantéo, l'un des Indiens qu'on avoit amenés en Angleterre, & reconduit dans fa patrie. Il fut toujours très attaché aux intérêts des Anglois, & rendit de grands fervices à la petite Efcadre de trois vaiffeaux, qui arriva à Rannoak le 22 de Juin 1587. Elle étoit chargée de beaucoup de chofes utiles, & commandée par M. Jean White, homme de courage & de réfolution, en qui Sir Walter avoit la plus grande confiance, & auquel il avoit donné le titre

RALEIGH, Chap. II.

& la commiſſion de Gouverneur de la Virginie.

An. 1587.

White travailla auſſi-tôt à établir de nouvelles habitations ſur le même terrein où avoient été les anciennes, & il falloit qu'il eût de très fortes raiſons pour faire choix de cet endroit, directement contre ſes inſtructions. Il choiſit auſſi onze des plus habiles de ſes gens, pour en former un Conſeil, avec le titre de Gouverneur & d'Aſſeſſeurs-aſſiſtants de la ville de Raleigh, lui ayant donné ce nom en l'honneur du chef de l'entrepriſe. En tenant une telle conduite, il y avoit tout lieu de croire que le temps étoit enfin venu, où la découverte de ce pays tourneroit à l'avantage des intéreſſés, & à l'accroiſſement du commerce d'Angleterre.

La vigilance & l'induſtrie du Gouverneur le rendirent formidable aux Indiens, qui rechercherent ſon amitié, & firent des traités avec lui. Cependant ils ne faiſoient aucun ſcrupule de les rompre quand ils croyoient y trouver le plus léger avantage, & ils devinrent ſi facheux qu'il falloit une réſolution extraordinaire pour pouvoir tenir contre eux. Le

13 d'Août Manteo se déclara Chré-
ien, fut baptisé, & nommé par le
Gouverneur, Seigneur de Dassamon-
peak, nation voisine d'Indiens, titre
qui lui fut conféré en considération
des services qu'il avoit rendus aux
Anglois.

Mistriss Dare fille du Gouverneur,
accoucha d'une fille le 18 du même
mois: on lui donna au baptême le
nom de Virginie, à cause du pays de
sa naissance, & ce fut le premier en-
fant qui nacquit de parents Chré-
tiens, dans les établissements Anglois
de cette partie.

Les affaires de la Colonie paroiss-
soient alors dans un état à espérer
une grande réussite, & le Gouver-
neur White fut choisi unanimement
comme le sujet le plus propre à pas-
ser en Angleterre, pour solliciter des
secours d'hommes & de provisions.
Sur la priere générale qui lui en fut
faite, il entreprit le voyage, & après
une traversée très dangereuse, il ar-
riva sans accident en Cornouaille au
mois de Novembre 1587. Il vit de
grandes difficultés à faire réussir sa
commission, à cause de la conster-
nation où les Anglois étoient plon-

RALEIGH, Chap. II.

An. 1587.

gés, par la crainte où ils étoient de la flotte Eſpagnole, qui menaçoit depuis ſi long-temps l'Angleterre de ſa ruine totale. Cependant White réuſſit enfin à avoir trois vaiſſeaux bien équippés, avec leſquels il mit à la voile, & arriva à Rannoak après un voyage des plus heureux. Il eut le chagrin de trouver que ſes gens avoient changé de demeure; mais le mot Croatan qu'il vit gravé ſur une des paliſſades du Fort, lui fit juger avec raiſon qu'ils étoient allés dans une iſle de ce nom, environ à vingt lieues au Sud de Rannoak.

Mauvais ſuccès de la colonie.

Il ſe détermina donc à faire voile pour cet endroit, & dans ce deſſein fit rembarquer tous ſes gens: mais il s'éleva tout-à-coup une tempête ſi violente, qu'elle les chaſſa de leurs ancres, ſépara leurs vaiſſeaux, & les pouſſa très loin en mer, ce qui les obligea de regagner l'Angleterre dans un état beaucoup plus facheux, que lorſqu'ils y étoient déja retournés. Ce dernier coup parut détruire totalement toutes les eſpérances qu'on avoit conçues d'une expédition, d'où l'on attendoit d'abord des richeſſes immenſes.

An. 1587.

Les désordres qui accompagnerent les dernieres années du régne d'Elisabeth, & les grandes dépenses que Sir Walter Raleigh avoit faites pour établir une Colonie en Amérique, sans en avoir retiré aucun profit, ni aucun avantage, furent causes que pendant quelque temps on sembla perdre de vüe la Virginie. Raleigh en avoit confié le soin à une compagnie d'avanturiers marchands, établie par Lettres-patentes, & il eur avoit accordé tant d'immunités, qu'on voyoit évidemment qu'il avoit plus en vue les intérêts du commerce de sa patrie, que son avantage particulier. Enfin il pensa avec raison qu'il auroit dû en retirer plus de profit, & en même-temps que sa vanité fut piquée de leur indolence, elle excita son ressentiment, & le détermina à abandonner tous les projets qu'il avoit formés sur ce pays.

Expédition de Raleigh aux Açores.

Nous aurions dû commencer par rapporter le succès d'une expédition concertée par Raleigh contre les Açores, avant qu'il renonçat à ses vues sur la Virginie: mais comme ce récit auroit rompu le fil de notre narration, nous avons remis à en

RALEIGH, Chap. II.

An. 1587.

parler, après avoir dit de suite les premiers efforts qui furent faits pour cet établissement.

Le 10 de Juin 1586, Sir Walter Raleigh avoit fait partir deux pinasses, la Marie Spark, de cinquante tonneaux, commandée par Jean Evesham; & le Serpent, de trente-cinq tonneaux, sous les ordres de Jacob Whiddon, pour croiser contre les Espagnols des Açores. Dans leur course ils prirent un petit vaisseau chargé de Summack (*b*), & d'autres riches marchandises, avec plusieurs passagers de distinction, dont la rançon monta très haut; on trouva dans le nombre des prisonniers un Gentilhomme Portugais, qui avoit été Gouverneur de Saint Michel. Peu de temps après, comme ils croisoient à la hauteur de l'isle Graciosa, à la vue de Tercere, ils virent un vaisseau Espagnol, mirent un pavillon blanc, & s'approcherent de lui: mais quand il fut à la portée de leur canon, ils ôterent ce premier pavillon, mirent le pavillon Anglois, &

(*b*) On donne ce nom à un arbrisseau, dont les feuilles servent à la teinture, & les branches pour les tanneries.

An. 1587.

lui envoyerent une bordée qui l'obligea bien-tôt de se rendre, après avoir jetté dans la mer ses instructions, ses lettres, & une carte des détroits de Magellan. Les Anglois firent prisonnier dans ce vaisseau Dom Pedro de Sarmiento, qui avoit été Gouverneur des détroits de Magellan, & étoit reconnu pour un des meilleurs marins qui fut alors dans toute l'Espagne. Ce Gentilhomme fut depuis présenté à la Reine Elisabeth, & contracta une intime amitié avec Sir Walter Raleigh.

Ils prirent ensuite un vaisseau chargé de poisson, qui venoit du Cap-blanc, & le lendemain une de leurs barques avec seulement neuf hommes, s'empara d'un autre, sous la protection d'un Fort de l'isle Graciosa, quoiqu'il y eût un grand nombre d'hommes avec des armes à feu, qui vissent cette action du rivage : mais ils ne firent autre chose que de jetter des pierres aux Anglois, qui n'eurent pas un seul homme de tué, ni de blessé.

En revenant en Angleterre, ils rencontrerent une flotte marchande Espagnole, très richement chargée

RALEIGH, Chap. II. An. 1587.

d'or, d'argent & d'épiceries, contre laquelle ils entretinrent un feu roulant de trente-deux heures, qui fatigua exceſſivement les ennemis. Les Anglois n'auroient pas ceſſé le combat ſans être payés cherement de leurs peines, ſi la poudre ne leur eût manqué; mais cet inconvenient les obligea de ſe retirer, & de gagner Plymouth, où leurs priſes n'étoient arrivées que peu d'heures avant eux. Après quelques jours de répos ils gagnerent Southampton, où ils trouverent Raleigh, qui fit auſſi-tôt délivrer à chaque homme ce qui lui appartenoit dans la charge des priſes, composée de dents d'Elephants, de bois de breſil, de ſucre, de cuirs, de cires, & d'autres marchandiſes de prix, indépendemment deſquelles il les récompenſa encore très libéralement.



CHAPITRE III.

Sir Walter Raleigh part pour une nouvelle expédition aux Indes Occidentales : Il est rappellé & le commandement passe à Sir Martin Frobisher & Sir Jean Burrough : Sir Walter est en danger de sa perte : Il fait plusieurs prises considérables qu'il amene en Angleterre : Quelques doutes au sujet de ce Commandant.

Nouvelle expédition de Raleigh.

AU commencement de l'année 1592, Sir Walter Raleigh projetta une nouvelle course contre les Espagnols dans les Indes occidentales, & forma particulierement le projet de faire une descente à Panama. il équipa treize vaisseaux, bien pourvus d'hommes, de provisions & de munitions de toutes sortes. La Reine y en ajouta deux des siens, & donna à Raleigh le titre & l'autorité de Général des troupes envoyées pour cette expédition. Il paroît que cette distinction détruit ce qui est avancé par Sir Guillaume Monson dans ce qu'il a

RALEIGH, Chap. III. An. 1592.

écrit ſur les événements maritimes, où il prétend que Raleigh fit ce voyage, parce qu'il avoit perdu la faveur de la Reine, ſans marquer la cauſe de ſa diſgrace.

Cette flotte fut retenue plus de trois mois dans le port par les vents contraires; ce qui donna le temps aux Eſpagnols d'être ſuffiſamment inſtruits de ſa deſtination, & de prendre toutes les meſures poſſibles pour en empêcher le ſuccès. Elle mit en mer le 6 de Mai & le 7 du même mois elle fut jointe par le Dédain, pinaſſe du Lord Grand-Amiral, montée par Sir Martin Frobisher. Cet Officier étoit chargé d'une lettre de la Reine adreſſée à Sir Walter Raleigh, pour lui ôter ſon commandement, & pour lui ordonner de remettre ſa commiſſion, ainſi que la conduite de l'expédition au porteur de la lettre & à Sir Jean Burrough.

Sir Walter jugeant que ſon honneur étoit trop engagé s'il ſe retiroit, ſe détermina à demeurer ſur la flotte, quoique M. Nevil Davies, qu'il rencontra en mer dans un vaiſſeau appartenant à M. Gourdon Gouverneur de Calais, l'aſſurât que les Eſpagnols

An. 1592.

étoient partout ſur leurs gardes contre les Anglois, & qu'il n'y avoit aucun lieu d'eſpérer de faire des priſes en mer, puiſque le Roi d'Eſpagne avoit donné ordre dans tous les ports d'Amérique de ne faire ſortir aucun vaiſſeau, & de n'embarquer aucun tréſor cette année.

Cette nouvelle ne put décourager Raleigh, non plus qu'une horrible tempête qu'il eſſuya le 11. Cependant elle diſperſa toute la flotte, & emporta les grandes barques : il fut lui-même en grand danger de périr à bord du Garland, l'un des vaiſſeaux de la Reine.

Il partage la flotte ſous deux Commandants.

Quoiqu'il vît évidemment que ſon projet ne produiroit aucun effet, & quoique ſes proviſions fuſſent déja conſidérablement diminuées, il réſolut de ne pas retourner en Angleterre ſans avoir fait quelqu'action remarquable. Il partagea la flotte en deux eſcadres, dont l'une, ſous les ordres de Sir Martin Frobisher croiſa ſur les côtes d'Eſpagne pour les tenir en reſpect,pendant que l'autre commnadée par Sir Jean Burough eût ordre de croiſer à la hauteur des Açores, & de faire ſes efforts pour s'emparer de

RALEIGH, Chap. III.

An. 1592.

quelques-uns des vaiſſeaux des caraques. Cette diſpoſition réuſſit ſuivant ſes vues : quand les Eſpagnols ſurent qu'une flotte angloiſe croiſoit ſur leurs côtes méridionales, ils ne ſongerent qu'à les mettre en ſureté, & les caraques demeurerent expoſées aux entrepriſes de Jean Burough, dont il parut même que les ennemis n'avoient aucune idée. Avant que les eſcadres ſe ſéparaſſent, elles envoyerent en Angleterre une priſe de ſix cents tonneaux chargée de fer travaillé de toutes ſortes, qui fût eſtimée près de ſept mille livres ſterling. Peu de tems après Sir Jean Burough prit au Sud du roc de Liſbonne, un flybot dont les gens d'équipage lui apprirent, qu'on avoit aſſemblé une flotte formidable à Cadix & à San-Lucar, & qu'elle avoit ordre de pourſuivre celle de Raleigh juſqu'aux Indes occidentales, ou en quelqu'autre endroit que ce pût être. Burough auroit immanquablement rencontré cette flotte preſqu'auſſi-tôt qu'il eût appris cette nouvelle; mais comme il étoit un excellent marin il ſut éviter les Eſpagnols & pourſuivit ſon voyage aux Açores, où il prit quelques petits

bâtiments, dont on ne retira presqu'aucun profit.

RALEIGH, Chap. III.

An. 1592.

Le 21 de Juin ils arriverent à Flores, & après avoir mis pavillon blanc, les provisions qui leur étoient les plus nécessaires leur furent fournies par les habitants d'une petite ville nommée Santa-cruz. Ils y furent joints par trois vaisseaux de la flotte du Comte de Cumberland, & donnerent la chasse à une grosse caraque qui gagna le rivage; les Espagnols enleverent tout ce qu'ils purent ôter de la cargaison, & mirent ensuite le feu au bâtiment: mais un corps de cent hommes de la flotte angloise descendit des vaisseaux, & réussit à sauver des flammes plusieurs effets d'assés grande valeur.

Les Anglois font plusieurs prises.

Les Anglois apprirent en cet endroit que depuis quinze jours on avoit chargé trois autres caraques qui devoient prendre la même route, & Sir Jean Burough distribua ses vaisseaux du Nord au Sud à deux lieues l'un de l'autre, ce qui leur donnoit la vue d'une étendue de deux dégrés. Dans cette situation il établit sa croisiere sept lieues à l'Ouest de Flores jusqu'au 3 d'Août, en attendant les

RALEIGH, Chap. III. An. 1592.

caraques. Le Capitaine Thomſon en découvrit une, d'une groſſeur prodigieuſe : il la joignit & l'attaqua : mais après avoir beaucoup ſouffert par la belle défenſe des Eſpagnols, il fut forcé de l'abandonner. Burough tomba auſſi ſur cette caraque avec intrépidité & fut de même obligé de ſe retirer, après avoir reçu un peu au-deſſus de l'eau un boulet de canon, qui lui fit craindre de couler à fonds. Alors Sir Robert Croſſ attaqua le bâtiment eſpagnol par la poupe, nettoya l'avant & l'arrière, & combattit ſeul pendant trois heures : enfin il fut joint par les vaiſſeaux du Comte de Cumberland, qui le ſeconderent ſi bien qu'on vint bientôt à l'abordage. Sir Robert Croſſ fut le premier qui monta ſur le bâtiment ennemi, & en peu de temps on s'en rendit maître.

Cette caraque fut amenée à Dartmouth le 7 de Septembre : on la nommoit la Madre-de-Dios, elle étoit du port de ſeize cents tonneaux, & portoit trente-deux canons de fonte avec ſix cents hommes. De la proue à la poupe elle avoit cent ſoixante-cinq pieds : quarante-ſept d'un bord à l'autre & étoit garnie de ſept

ponts. La cargaison étoit composée d'épiceries, de drogueries, de soyes, de tapis, de toiles de coton, de perles, de musc, de civette, d'ambre gris, de porcelaine, d'yvoire, & de plusieurs autres effets de prix. Sir Walter Raleigh & Sir Jean Hawkins l'estimoient cinq cents mille livres sterling : cependant le produit de la vente ne monta qu'à cent cinquante mille : mais la raison en est très évidente. Les matelots, les officiers & les soldats avoient confisqué à leur profit & caché plusieurs caisses de joyaux & d'autres riches marchandises, en si grande quantité, que la prise tiroit cinq pieds d'eau de moins quand elle arriva en Angleterre, que lorsqu'on l'avoit fretée aux Indes orientales. Suivant le récit de Cambden, ni ordres, ni serments, ni proclamations ne purent empêcher les gens d'équipage de détourner ces effets, & ils dirent hardiment qu'ils remettroient plutôt leurs ames à Dieu que leur fortune aux hommes. Il est vrai que leur conduite étoit en quelque sorte excusable, d'autant que sous ce régne la distribution de ce qui revenoit à chacun dans les prises ne se faisoit pas avec exacti-

An. 1592.

RALEIGH, Chap. III. An. 1592.

tude, particulierement quand la Reine y avoit quelque part. En vertu de son autorité royale elle forçoit les intéressés à se contenter de la portion qu'il lui plaisoit de leur donner, & elle étoit toujours beaucoup au-dessous de ce qu'ils auroient dû recevoir: M. Lediard dans son Histoire Navale d'Angleterre nous assure qu'on tint cette conduite dans le partage de la Mère-de-Dieu. (*c*)

Quoique dans la vie de Sir Walter Raleigh il ne soit pas dit précisément en quel temps il quitta la flotte, nous pensons qu'il n'en sortit que lorsqu'il vit qu'il ne pouvoit plus faire aucune opération importante. Nous ne trouvons pas qu'il soit parlé de lui dans le combat contre la caraque, & l'Histoire dit qu'il se rendit en Angleterre aprés l'ouragan du 11 de Mai, quand il eût donné les ordres pour séparer la flotte de la façon dont nous l'avons rapporté.

(*c*) M. Lediard est un nom emprunté, & l'on doit à M. Hill cet Ouvrage, qui a eu beaucoup de critiques. Nous en avons une traduction Françoise en trois Volumes in-4°.

CHAPITRE IV.

Amours de Raleigh avec une Dame d'honneur de la Reine qu'il épouse : Il est disgracié & banni de la Cour : Il prend la résolution de faire un voyage pour découvrir la côte de la Guiane : Situation de ce pays : Raleigh attaque un Etablissement espagnol, prend le Gouverneur prisonnier, & met en liberté cinq Rois Indiens qu'il tenoit dans les fers : Raleigh harangue les Chefs Indiens, & se détermine à aller plus loin.

Amour & mariage de Raleigh.

PENDANT que Sir Walter Raleigh étoit occupé de ses voyages, on avoit pour lui la plus grande estime à la Cour. Il contracta une liaison des plus intimes avec Miss Elisabeth, fille de Sir Nicolas Throgmorton, & l'une des filles d'honneur de Sa Majesté. Leur amour eut des suites trop visibles : la Reine irritée fit mettre Raleigh en prison pendant plusieurs mois, & quand on lui rendit la liberté, il eut ordre de se retirer de la

RALEIGH, Chap. IV. An. 1592.

Cour: quoiqu'il eût fait toutes les réparations néceſſaires en épouſant Eliſabeth.

Pendant que ce nuage obſcurciſſoit ſa fortune, il prit la réſolution de faire un voyage pour découvrir les parties de la côte de la Guiane qui étoient encore inconnues. Il jugeoit par tous les rapports qu'on lui en avoit faits que l'établiſſement d'une Colonie de ſes compatriotes dans cet excellent pays, ſeroit un contrepoids à l'augmentation de puiſſance que la Couronne d'Eſpagne avoit reçue par la conquête du Pérou & du Méxique, puiſqu'on croyoit en général que les richeſſes du pays qu'il ſe propoſoit de découvrir égaloient celles de ces deux fameux Empires, ſi elles ne les ſurpaſſoient pas.

Situation de la Guiane.

La Guiane eſt ſituée à l'Eſt du Pérou, préciſément ſous l'Equateur, & l'on faiſoit des recits étonnants des richeſſes qui s'y trouvoient. Guevara dans ſon Hiſtoire des Indes parle de la principale ville, nommée Manſa, comme d'une place où régnoit la magnificence la plus éclatante. Toute la vaiſſelle dans le palais de l'Empereur étoit diſoit-on, d'or ou d'argent: les

An. 1592.

siéges & les tables étoient des mêmes métaux, il possédoit une quantité presque innombrable de curiosités d'un tel prix, qu'il n'y en avoit pas de semblables dans tout l'univers. On ajoutoit que la poudre d'or y étoit en si grande abondance, que les habitants dans certaines fêtes solemnelles, pareilles aux bachanales des Romains, s'en couvroient tout le corps, après l'avoir frotté d'un baume gluant auquel s'attache cette poudre.

Raleigh part pour faire des découvertes.

An. 1595.

On équipa cinq vaisseaux pour cette expédition : mais Raleigh ne partit qu'avec un seul accompagné d'une barque, & les autres eurent ordre de le joindre à la hauteur des Canaries. Il mit à la voile de Plymouth le 6 de Février 1595, & jetta l'ancre le 22 de Mars à la pointe de Curiapan, que les Espagnols appellent Punta-de-Gallo dans l'Isle de la Trinité. Quelques jours après il aborda à Puerto-de-los-Espagnoles, un peu plus au Nord-Est, où il y avoit un Etablissement espagnol, & une ville nouvellement bâtie, nommée Saint-Joseph. Le Gouverneur Dom Antonio de Berreo étoit un homme hardi

RALEIGH, Chap. IV.

An. 1595.

& courageux : mais cruel & ſans édu-cation, très peu propre à faire des dé-couvertes & connoiſſant à peine la différence de l'Eſt à l'Oueſt. Depuis onze ans qu'il occupoit cette place il avoit perdu plus de mille hommes & dépenſé trente mille ducats, quoi-qu'il eût acquis moins de connoiſſan-ces du pays & des productions que Raleigh n'en eût après y être demeu-ré quelques jours avec très peu de monde. Le Capitaine Whiddon en-voyé l'année précédente par notre Avanturier pour examiner la côte, avoit eu quelque commerce avec ce Gouverneur : mais huit Anglois y avoient été maſſacrés par la trahiſon d'Antonio, & le chef n'avoit éprou-vé que des fraudes en traitant avec lui.

Raleigh parcourut trois côtés de l'iſle : leva des plans des différents ports & des places remarquables qu'il y reconnut, & réſolut de pénétrer dans le pays : mais il jugea qu'il falloit commencer par attaquer & détruire l'Etabliſſement eſpagnol, pour ne pas laiſſer derrière ſoi un ennemi puiſſant qui ne cherchoit que les moyens de faire périr les Anglois, &

qui par sa cruauté avoit attiré la haine des habitants contre tous les Européens. Raleigh espéroit qu'en se faisant connoître pour ennemi des Espagnols, il gagneroit la confiance des Indiens, & qu'il assureroit ses progrès dans le pays. Il étoit encore flatté de se venger des Espagnols qui avoient agi avec tant de perfidie contre les gens du Capitaine Whiddon, & espéroit aussi retirer de grands avantages de cette expédition, tant pour lui-même que pour ceux qui l'accompagnoient.

Il surprend un établissement Espagnol.

Déterminé par toutes ces raisons, il fit ses préparatifs pour attaquer l'établissement à la fin du jour. Le Capitaine Calfield surprit la garde avancée avec soixante hommes, & Raleigh marcha lui-même avec un peu plus de quarante vers la ville, qui se rendit sans beaucoup de résistance. Le Gouverneur Dom Antonio Berreo fut fait prisonnier avec plusieurs autres Officiers : Raleigh se conduisit envers eux avec autant d'humanité que de politesse, & en apprit diverses circonstances, qui lui furent d'un grand usage pour la suite de son expédition. Il mit en liberté plusieurs

Raleigh, Chap. IV. An. 1595.

Captifs Indiens, entre lesquels il trouva cinq petits Rois, attachés à une même chaîne, & renfermés dans un endroit où ils mouroient presque de faim. On leur avoit fait souffrir plusieurs tourments qui révoltent l'humanité ; tel que celui de les arroser avec du lard enflammé, & de les maltraiter par une infinité d'autres cruautés inconcevables.

Il lui arrive du secours d'Europe.

Le même jour arriverent pour soutenir Sir Walter Raleigh, le Capitaine Keymis dans le Galego, & le Capitaine George Clifford dans le Lionceau, qui appartenoit au Lord Amiral Howard, lequel avoit un fort intérèt dans cette entreprise, ainsi que Robert Cécil. Ce secours fut d'autant plus agréable à l'Amiral qu'il y avoit à bord de ces vaisseaux un grand nombre de Gentilshommes & de soldats avec des provisions très utiles. Avant de poursuivre ses découvertes, il voulut s'attacher les Indiens le plus qu'il lui seroit possible, assembla leurs chefs, particuliérement ceux qui étoient ennemis des Espagnols, & qui formoient le plus grand nombre, & leur fit par le secours de son interprète Indien,

ne harangue dans laquelle il leur it : » Qu'il étoit ſujet d'une Reine Vierge la plus puiſſante de tous les Caciques ou Souverains du Nord : Qu'elle avoit plus de Caciques ſoumis à elle qu'ils ne pouvoient compter d'arbres dans l'Iſle de la Trinité : Qu'elle étoit le ſoutien de la liberté, & l'ennemie des Caſtillans (nom ſous lequel les Indiens connoiſſoient les Eſpagnols en pluſieurs endroits) à cauſe de leur barbarie & de l'oppreſſion qu'ils faiſoient ſouffrir : Qu'elle avoit délivré les parties ſeptentrionales du monde de leur ſervitude, & qu'elle étendoit ſa clémence ſur la côte de Guiane, où elle l'avoit envoyé pour en ſouſtraire les habitants à leur tyrannie, & pour les garantir contre toute invaſion à l'avenir. » Enſuite il leur fit voir le portrait de la Reine qu'ils regarderent avec admiration, & l'on eut beaucoup de peine à les empêcher de lui rendre les honneurs divins. Ces diſcours & d'autres ſemblables que Raleigh tint en pluſieurs endroits dans ſon paſſage à la Guiane, accoutumerent les habitants au nom

RALEIGH, Chap. IV. An. 1595.

& aux vertus de la Reine Elisabeth; ce qui contribua beaucoup à les attacher aux Anglois par les liens d'une forte amitié.

Le Commandant faisoit tous ces préparatifs pour se rendre à la Guiane, quoique Berreo employât toutes les raisons qu'il crut les plus fortes pour l'en détourner, & l'on vit par la suite qu'il avoit été sincere dans ses avis. Il fit en vain tous ses efforts pour lui persuader que ce pays étoit de plusieurs centaines de milles plus éloigné qu'on ne le lui avoit représenté : que la route en étoit longue & ennuyeuse, parce qu'il y avoit quantité de bas-fonds, sur lesquels il étoit impossible de passer, même avec des barques très légeres : qu'il ne pourroit transporter avec lui la moitié des provisions qui lui seroient nécessaires, & qu'il ne devoit attendre aucun secours des habitants avec lesquels il ne pourroit jamais avoir d'entrevue : qu'ils brûleroient leur ville : & se retireroient dans des lieux inaccessibles, où ils trouvoient des asyles qu'eux seuls pouvoient pénétrer : que leurs Rois & leurs chefs leur avoient expressément défendu

RALEIGH, Chap. IV.

An. 1595.

e faire aucun échange d'or avec les hrétiens, & d'avoir aucune communication avec eux, persuadés que e commerce les conduiroit infailliblement à leur ruine : enfin que l'hiver dont on approchoit lui causeroit de nouvelles difficultés par l'abondance des pluyes, & par les débordements des rivieres.

Il fait des efforts infructueux pour aborder à la Guiane.

Malgré toutes ces remontrances, aleigh se détermina à poursuivre on entreprise : il donna ordre à son 'ice-Amiral Gifford & au Capitaine 'alfield de faire leurs efforts pendant ı haute marée pour passer les basonds à l'Est de l'embouchure de la iviere Capuri. Ils exécuterent ses rdres ; mais malgré toute leur expérience, l'eau baissa avant qu'ils ussent pu les remplir : le maître du ionceau fut envoyé pour examiner i un petit bâtiment pouvoit entrer Amana ; mais il trouva aussi peu e fonds que dans les autres endroits : nfin Jean Douglas qui le suivit dans ı même recherche apperçut bien uatre entrées qui sembloient promettre un facile accès ; mais les especes de canaux qui y conduisoient toient également barrés par les ables.

RALEIGH, Chap. IV.

An. 1595.

Raleigh n'oublioit rien pour animer ses gens, & pour les encourager autant qu'il lui étoit possible, en affectant toujours l'air le plus satisfait : sonCharpentier coupa une vieille barque du Galego, & y fit des bancs pour des rameurs, de façon qu'elle ne tiroit que cinq pieds d'eau. Raleigh s'y embarqua avec soixante de ses gens, & fut suivi par un bateau de Gifford, chargé de vingt hommes : par une de dix hommes du Capitaine Calfield, ainsi que par une barque de son propre vaisseau, qui n'en portoit aussi que dix. Ils passerent d'abord environ vingt milles d'une mer fort agitée, & furent forcés par le vent de relacher dans la baye de Guanipa : ils y souffrirent beaucoup des fléches empoisonnées des habitants, qui étoient des Cannibales très voraces ; mais enfin ils trouverent un passage pour entrer dans une des rivieres que Douglas avoit reconnues.



CHAP.

An. 1595.

CHAPITRE V.

Raleigh souffre beaucoup de fatigues dans la suite de son voyage : Il fait un prisonnier, & est en danger de perdre son vieux Pilote : Description d'un peuple qui vit dans des arbres : Raleigh manque de provisions, & perd un jeune Negre : Il trouve quelques indices d'or, & apprend d'où on le tire : Il entre dans la riviere Orenoque, & reçoit la visite d'un Roi voisin.

Situation fâcheuse des Anglois.

LA situation de Raleigh & de ceux qui l'accompagnoient, étoit certainement très facheuse : ils étoient exposés tout le jour à la pluye, ou à un soleil extrêmement ardent ; & la nuit ils n'avoient que des planches pour se reposer. La plus rude prison eut été moins facheuse, que de se trouver tant de monde en un si petit espace, manquant du néceſſaire pour la propreté ; & la mauvaise odeur seule qui sortoit de leurs habits, devoit être

RALEIGH, Chap. V.

An. 1595.

un ſupplice inſuportable. Leur nourriture qu'il falloit apprêter au milieu d'eux, & qui n'étoit pour l'ordinaire que de mauvais poiſſon, augmentoit encore le déſagrément auquel ils étoient expoſés. L'avenir ne leur préſentoit rien que d'affreux : quoiqu'ils euſſent ſurmonté en quatre jours la force de la marée, ils avoient été tellement ballottés par les courants & par les flus & reflus, qu'après avoir eu des peines incroyables, ils ſe trouverent enfin rejettés à l'endroit qu'ils avoient voulu éviter, ou à celui d'où ils étoient partis. Il y avoit très peu d'eſpérance de ſe tirer de tant de détroits & d'iſles, ſi ſemblables les unes aux autres, qu'il étoit preſque impoſſible de les diſtinguer. Les bords en étoient couverts d'arbres épais, dont les branches touchoient preſque la ſurface de l'eau, ce qui ajoutoit une ſombre horreur à l'aſpect ſolitaire de cet endroit; & elle étoit encore augmentée par les changements des temps, & par les dangers de la mer.

Toutes ces cauſes réunies auroient pu jetter l'effroi dans le cœur le plus

hardi : mais les manieres aisées, & l'humeur toujours égale de Raleigh dans les plus grandes fatigues, encourageoient ses compagnons, qui les partageoient avec un Commandant accoutumé au luxe & aux plaisirs de la Cour. La gloire étoit leur objet, & ils ne firent point entendre leurs murmures, quoique le chemin pour y parvenir fut si difficile & si hazardeux.

An. 1595.

Ils entrent dans une riviere.

Enfin le 22 de Mai 1595, ils entrerent dans une riviere qu'ils nommerent la riviere de la Croix rouge, ne lui connoissant pas alors d'autre nom. Ils gagnerent une petite baye voisine d'une ville, & leur Pilote Fernando mit pied à terre : mais il s'en fallut peu qu'il ne fut dévoré par les chiens, que les féroces habitants lacherent sur lui. Il étoit naturellement agile, réussit à se sauver, & à se jetter à la nage pour regagner la barge de Raleigh. Pendant son absence les Anglois se saisirent d'un vieux Indien, dont ils menacerent de couper la tête, s'il ne procuroit la liberté à leur Pilote : mais on eut depuis beaucoup d'attentions pour ce vieillard, & il leur fut d'un grand servi-

RALEIGH, Chap. V.

An. 1595.

ce pour les guider dans les détours de cette riviere, où il fut souvent lui-même exposé à périr, quoiqu'il la connut très bien.

Les peuples qui habitoient vers l'embouchure, se nommoient Tivilivas : ils étoient d'un caractere très dur, connoissant tout le prix de la liberté, & assés courageux pour la défendre. Ils se bâtissent des cabanes pendant l'Eté : mais pour se garantir des eaux dont la terre est inondée l'Hyver, ils forment de petites huttes entre les branches des arbres, où ils vivent très contents. Ces sortes de retraites ne sont pas particuliéres à cet endroit, & l'on en trouve de semblables dans tous ceux des Indes Orientales, où il tombe des pluyes abondantes.

Ils trouvent des rafraîchissements.

La barge de Raleigh s'engrava si fortement dans cette riviere, qu'il désespéroit de l'en pouvoir retirer : cependant ses gens y réussirent après quatre jours de travail, & ils continuerent leur voyage avec une fatigue prodigieuse par l'Amana, l'une des branches de l'Orenoque. Ils n'étoient qu'à cinq dégrés de la ligne ; & Raleigh faisoit tous ses efforts

An. 1595.

pour les encourager, en leur faiſant dire ſouvent, comme en ſecret par le Pilote, qu'ils ſeroient dans peu à la fin de leurs travaux. Leurs proviſions étant alors preſque entiérement conſommées, leur vieux guide Indien entreprit de les conduire en très peu de temps à une ville, où on leur en fourniroit abondamment. Il les amuſa pendant tout le jour & toute la nuit ſuivante, ſans qu'ils viſſent la plus légère apparence de l'éxécution de ſa parole, & un chef moins prudent l'auroit certainement puni pour les avoir trompés: mais le jour d'après ils reconnurent la vérité de ce qu'il leur avoit dit, & il les fit tourner tout-à-coup vers un endroit, où ils trouverent tous les raffraîchiſſements néceſſaires.

Dans ce dernier voyage qui les conduiſit à plus de quatre-vingt milles, ils trouverent des poiſſons ſinguliers, dont quelques-uns étoient d'une groſſeur exceſſive, particuliérement des crocodiles. Il y en eut un qui engloutit à la vue de tout l'équipage un jeune Negre, de la ſuite de Raleigh, qui s'étoit jetté dans l'eau pour nager. Quelque temps après cet

RALEIGH, Chap. V.

An. 1595.

événement, les Anglois s'emparerent de deux canots chargés d'excellent pain, qui appartenoient à des gens d'une nation nommée Arwaycas: les Indiens les abandonnerent ſur le rivage, & prirent la fuite dans les bois, parce que les Eſpagnols leur avoient perſuadé que Raleigh & ſes gens étoient des Cannibales.

Ils entrent dans l'Orenoque.

L'Amiral les ſuivit dans le deſſein de faire des informations, & après s'être gliſſé entre quelques buiſſons, il trouva une corbeille où il y avoit du vif argent, du ſalpêtre, & les autres ingredients néceſſaires pour purifier les métaux, avec quelques lingots déja rafinés. Il joignit bien-tôt les Arwaycas, qui lui dirent qu'ils avoient été accompagnés de deux autres canots chargés d'or brut, leſquels s'étoient échapés: Raleigh prit un de ces Indiens pour lui ſervir de guide, & il apprit de lui dans quel endroit les Eſpagnols trouvoient l'or, en quel temps, & comment ils le rafinoient. Il fit part de tout ce qu'il en apprit à ſes gens, pour qu'ils en puſſent faire uſage quand l'occaſion s'en préſenteroit. Il prit encore pour le conduire un Arwaycas, qui avoit

déja rendu le même ſervice aux Eſpagnols : & quand les Anglois eurent reſté en cet endroit le temps ſuffiſant pour ſe raffraîchir, ils parurent auſſi contents que l'étoit Raleigh lui-même, & promirent de le ſuivre juſqu'aux dernieres extrêmités de l'Univers. Ce fut le 6 de Juin qu'ils entrerent dans la riviere de l'Orenoque, & ils y acquirent bien-tôt des lumieres ſuffiſantes ſur toutes les nations qui en habitent les bords,

Cette riviere a ſon cours de l'Eſt à l'Oueſt : elle eſt une des plus grandes qu'on connoiſſe dans le monde, puiſqu'elle a trois cents milles de largeur à ſon embouchure, & elle s'étend depuis la mer juſqu'à Quito dans le Pérou. Elle eſt navigable pour les vaiſſeaux la longueur de mille milles, & pour de petits bâtiments le double du même eſpace : elle ſe décharge dans la mer par ſeize embouchures, a en général vingt braſſes de profondeur, & jamais moins de deux & demie.

Raleigh eſt viſité par un Roi du pays.

Le cinquieme jour après que les Anglois furent entrés dans cette riviere, ils jetterent l'ancre à Morequito, dans la Province d'Arowaia,

RALEIGH, Chap. V. An. 1595.

à plus de trois cents milles de la mer. Le lendemain Raleigh reçut la visite du Roi de cette Province, auquel il avoit envoyé un député. Quoique ce Monarque fût âgé de cent dix ans, il vint à pied aux quartiers des Anglois, & retourna de même, ce qui lui fit un voyage de plus de vingt-huit milles.

Il amena une suite nombreuse d'hommes & de femmes, avec des provisions en abondance, & de toutes sortes de fruits. Il fit un discours très long, dans lequel il s'étendit sur la cruauté des Espagnols; & Raleigh lui répondit à peu près dans les mêmes termes qu'il avoit déja parlé aux habitants de la Trinité. Il lui fit principalement l'éloge des vertus de la Reine, & dit: » que la plus grande » ambition de Sa Majesté, étoit de » délivrer les nations opprimées, & » d'abattre l'orgueil & le pouvoir » des Espagnols, ou Castillans, & » que c'étoit par cette raison qu'elle » l'avoit envoyé dans la Guiane. » Ensuite Raleigh s'informa des forces, de la politique, des alliances, & du gouvernement du pays: de ses dispositions envers ses voisins,

& des moyens les plus faciles pour les ſoumettre. Le Roi répondit à toutes ſes queſtions avec tant de juſteſſe & de préciſion, qu'il fut aiſé de ſe convaincre par ſes diſcours que le jugement & le raiſonnement ne ſont pas toujours dus à la ſcience ou à l'éducation, mais qu'ils ſont ſouvent des dons gratuits de la Nature.

Quelques-uns de ceux qui accompagnoient le Roi, préſenterent à Raleigh des Perroquets d'une petite eſpece, mais très curieuſe, avec un petit animal très peu connu dans ce temps. On le nomme Armadilla, ſon corps eſt couvert d'une écaille dure, comme le Rhinoceros, & il porte une corne blanche de grand uſage dans la médecine. Après le départ du Roi, notre intrépide avanturier fit voile à l'Oueſt dans la riviere Cacoli, non-ſeulement à cauſe du récit qu'on lui fit des choſes extraordinaires qui s'y trouvoient, mais encore parce qu'elle conduiſoit chez une nation, dont les peuples, très renommés pour leurs exploits guerriers, étoient ſujets de l'Empereur de la Guiane.

Le courant étoit ſi rapide, qu'une

barge avec huit rameurs ne put remonter l'espace d'un jet de pierre en deux heures, quoique la riviere fut aussi large en cet endroit, que la Tamise l'est à Woolwich. Walter fut donc obligé de descendre à terre, & de camper sur les bords de cette riviere, d'où il envoya notifier son arrivée aux Seïgneurs de Canuri, qui habitent dans cette Province. Quelque temps après, un Prince nommé Wonuretona vint le visiter avec une suite nombreuse, & lui fit apporter toutes sortes de raffraîchissements. Il apprit de ce Prince que les habitants de la Caroline étoient non-seulement ennemis déclarés des Espagnols, mais qu'ils haissoient également les Epuremei, nation voisine, chez laquelle on trouve de l'or en abondance : que vers la source de cette riviere étoient trois autres nations avec les mêmes dispositions ; qu'il y avoit une mine d'argent peu éloignée du rivage : mais qu'il n'étoit pas possible à aucune barque d'y naviger, parce que l'eau étoit trop forte & trop rapide. Raleigh choisit trente ou quarante hommes pour remonter par terre, en suivant ses bords, & lui-même avec un petit

nombre d'Officiers, ayant pris quelques munitions, s'avança dans le pays pour en voir les Cataractes, qu'on entend d'une diſtance très éloignée.

RALEIGH, Chap. VI. An. 1595.

CHAPITRE VI.

Raleigh trouve par-tout des marques de la richeſſe & de l'abondance du pays: Deſcription d'une nation dont on diſoit que le viſage étoit dans la poitrine : Sentiment de M. Théobald, pour expliquer ce Phénomène : Les Anglois retournent à leurs vaiſſeaux, & Raleigh a un nouvel entretien en route avec le Roi : Un Cacique le conduit à une mine d'or.

Deſcription du pays parcouru par Raleigh.

DU ſommet d'une des hauteurs qui commandent ſur la riviere, Raleigh & ſes compagnons virent qu'elle ſe partageoit en trois différents canaux, qui couloient avec rapidité l'eſpace de vingt milles, où leur vue pouvoit s'étendre. Ils étoient coupés par pluſieurs chutes effrayantes, ce qui préſentoit un payſage trés varié, mais terrible; d'autant que les

RALEIGH, Chap. VI. An. 1595.

eaux tomboient d'une prodigieuſe hauteur ſur des rochers avec tant de force, que les vapeurs occaſionnées par cette chute reſſembloient à une très groſſe pluye, ou plutôt à la fumée épaiſſe qu'on remarque ſur les villes très peuplées, avec un bruit preſque auſſi fort que celui du tonnère.

Aucun pays n'offre à la vue des objets plus agréables, & plus engageants: les plaines en ſont unies & fort étendues, couvertes d'une belle verdure, ſans aucunes ronces, & agréablement arroſées. Le terrein eſt un ſable dur propre à marcher, & commode pour les voitures: de temps en temps on y trouve des collines qui élevent leurs têtes vertes, comme pour rendre le coup d'œil plus charmant. On n'entend nulle part de muſique plus agréable que celle des oiſeaux qui ſe perchent ſur les branches des arbres aux approches du ſoir, & qui plaiſent autant aux yeux par la variété de leurs plumages, qu'ils enchantent les oreilles par la diverſité délicieuſe de leurs chants. Sur les bords de cette riviere on trouve des Grues & des Hérons

blancs, cramoisis, incarnats, & de plusieurs autres couleurs agréables. L'air entretenu en mouvement par un vent frais de l'Est, est chargé du parfum des fleurs, & il n'y a peut-être dans tout l'Univers aucun pays, où l'on voye l'apparence d'autant de richesses, puisque chaque pierre que les Anglois toucherent, portoit des marques d'or, ou d'argent mêlées avec ses autres particules. Cependant un Espagnol bien expert dans la connoissance des métaux, ayant examiné quelques-unes de ces pierres, dit qu'elles étoient ce qu'on appelle matrices d'or, de peu de valeur en elles-mêmes : mais qu'elles donnoient lieu de croire qu'il y avoit des mines à peu d'éloignement.

RALEIGH, Chap. VI. An. 1595.

Hommes dont le visage est dans la poitrine.

On trouve dans ce pays une riviere nommée Caora, dont les bords sont habités par des gens qu'on prétend avoir la tête fixée dans la poitrine, & qui n'ont par conséquent point de cols. Raleigh ne dit pas qu'il ait vu lui-même aucun homme de cette nation; mais il assure qu'il en parle sur le rapport de témoins oculaires, dont l'amour pour la vérité ne peut être révoqué en doute. Sir

RALEIGH, Chap. VI.

An. 1595.

Jean Mandevile en parle auſſi dans ſes voyages : mais il paroît qu'il a copié mot pour mot ſa deſcription dans les ouvrages de Pline.

Explication de ce phœnomene.

M. Théobald, dans ſes Notes ſur la Tragédie d'Othello, avance au ſujet de ces peuples, une conjecture qui paroît auſſi juſte que probable. Il dit que dans la Moſcovie Septentrionale, on trouve une Tribu de gens qui portent un habit, ou robe fermée avec de longues manches, ouverte ſeulement au col : que dans les temps froids ils ôtent leurs bras, & ſe couvrent la tête avec le haut de cette robe, de façon qu'on voit leur viſage par l'ouverture deſtinée à être ajuſtée au col, & que leurs larges manches reſſemblent à des bras pendants, dont la naiſſance ſeroit au-deſſus des oreilles. Il eſt très vraiſemblable que des gens ainſi équipés, & vus de loin ſans un mur examen, auront donné lieu à ce qu'on dit de ces eſpeces de monſtres.

Le temps commençoit à devenir très déſagréable, & les chemins très fatiguants, parce que les pluyes tomboient en abondance, & que les eaux couloient des montagnes en

elle quantité, que le terrein où les Anglois s'étoient trouvés le matin à pied sec, étoit couvert de façon à avoir de l'eau jusqu'au col avant la nuit. Les tempêtes devenoient aussi plus violentes de jour en jour, & le danger de la navigation sur la riviere augmentoit dans la même proportion. Les gens de Raleigh s'ennuyoient beaucoup de porter si longtemps les mêmes habits, & le même linge, n'en ayant pas changé depuis plus d'un mois, sans qu'il eût été rafraîchi autrement que par les pluyes, qui souvent tomboient sur leurs corps jusqu'à dix fois par jour. Ces incommodités jointes à plusieurs autres, les déterminerent à discontinuer leur voyage, & à retourner en arriere pour revenir à leurs vaisseaux, qu'ils avoient quittés depuis ce temps, ayant parcouru quatre cent milles, & fait plusieurs découvertes curieuses, sur la situation, les richesses, & les mœurs des habitants de diverses Provinces, par lesquelles ils avoient passés.

Raleigh revient à ses vaisseaux.

Quoique le vent leur fût contraire, ils ne trouverent que très peu de difficulté dans le retour, d'autant que

Raleigh, Chap. VI. An. 1595.

la force du courant leur faisoit fair plus de cent milles par jour. Ils s'ar rêterent au port de Morequito, par ce que Raleigh désiroit avoir encor une conférence avec le vieux Roi, & il fit élever une tente sur le rivag pour le recevoir. Ce Prince se ren dit bien-tôt auprès de lui, avec un suite nombreuse chargée de provi sions & de présents. Raleigh lui fi diverses questions sur les moyens le plus aisés de parvenir aux parties le plus riches, & les plus civilisées d la Guiane, & les réponses du Ro furent très satisfaisantes. Il dit à Ra- leigh qu'il ne devoit pas songer à pénétrer jusqu'à Manoa la grande Capitale, tant parce que la saison de l'année ne le lui permettroit pas, que parce qu'il n'avoit pas de forces suffisantes pour cette entreprise. Il ajouta que dans les plaines de Mau- reguarai, la ville la plus civilisée de la Guiane, environ à quatre jour- nées de Morequito, trois cents Es- pagnols avoient été taillés en pieces depuis peu, pour y avoir fait une invasion, sans avoir commencé par s'assurer de l'amitié des nations voi- sines. Il y en avoit cependant plu-

eurs qui étoient ennemies de celle u'ils attaquoient, & qui auroient raisemblablement été disposées à nir leurs forces à celles des Chréens, contre le Royaume de la Guiae, si les Espagnols avoient commencé par les gagner, comme ils uroient dû le faire.

Le Roi dit encore à Raleigh, que 'étoit en cet endroit qu'on faisoit énéralement les plaques d'or, & es autres ustenciles du même métal ui se répandoient dans tout l'Empire. Raleigh lui demanda comment s séparoient cet or de la pierre, & e Roi répondit qu'il étoit rare qu'on n tirât de celui qui pouvoit y être mêlé : que pour l'ordinaire on le rouvoit en grains d'un métal très ur dans le lac de Manoa, ainsi que ans plusieurs rivieres : qu'on y joinoit quelque portion de cuivre ar forme d'alliage : qu'on mettoit e tout dans un grand pot de terre ur un feu très vif, rendu encore lus actif par le souffle des hommes, ui à cet effet se servoient de longs oseaux pour diriger le vent sur ce eu : que lorsque le métal étoit en usion, on le versoit dans des mou-

RALEIGH, Chap. VI.

An. 1595.

les de pierre, ou de terre graſſe, à
qu'on formoit ainſi des images, c
des plaques. Sir Walter Raleigh e
emporta des deux façons en Angl
terre, moins pour leur valeur, qu
pour en faire des épreuves: il n
vouloit pas que ces peuples cruſſen
que l'amour de l'or attiroit les An
glois dans leur pays, & il leur don
na en préſent vingt ſchellings des eſ
peces de la Reine, qui portoient ſo
image; ces gens les pendirent à leu
col, & les reçurent en échange de
pieces d'or non travaillées, qui va
loient moins que ces vingt ſchel
lings.

Le Roi dit qu'il penſoit qu'ave
ſes forces actuelles, Raleigh pourroi
ſe rendre maître de la ville de Mau
reguarai, & il offrit de l'aider de ſe
troupes, pourvu qu'il lui laiſſât cin
quante Anglois pour ſa garde: mai
le Commandant ne jugea pas à pro
pos d'entreprendre cette expédition
tant parce que la ſaiſon étoit avan
cée, que pour pluſieurs autres rai
ſons. Alors le Roi le pria de ſorti
de ſes territoires le plutôt qu'il lu
ſeroit poſſible, crainte que les Epu
remei ne vinſſent venger ſur lui l

;jour qu'il y auroit fait, ou qu'il e reçut quelque insulte des Espa- nols à ce sujet. Ils lui avoient déja ait sentir le poids de leur ressenti- ient, en le faisant prisonnier quel- ue temps avant, & en le tenant ans les chaînes pendant dix-sept ours, après lesquels il avoit été obli- é de leur donner pour sa rançon, ent plaques d'or, & plusieurs chaî- es de pierres brillantes.

Il se plaignoit amérement des Epu- emei, qui avoient enlevé toutes ses emmes, & celles de ses sujets, en- orte que ceux qui avoient coutume l'en posséder dix ou douze, étoient lors réduits à se contenter de trois ou quatre. Il assura Raleigh que sans ucunes autres vues, la seule espé- ance de les recouvrer, lui assure- oit son secours, & celui de ses peu- les, s'il retournoit dans une autre aison: enfin il conclut en lui disant vec les marques de la douleur la lus profonde, qu'il savoit que les hefs des Epuremei possédoient cha- cun depuis cinquante jusqu'à cent emmes, pendant que lui & ses gens étoient réduits à un si petit nombre. Raleigh en partant lui fit de très for-

RALEIGH, Chap. VI. An. 1595.

tes promesses de revenir dans peu

Il éprouve le sort de Tantale.

A son départ, un grand Caciqu nommé Putijona promit de lui fair voir une mine d'or très riche, & il y arriverent avec beaucoup de fa tigues, mais sans en pouvoir tire aucun avantage, parce qu'ils n'a voient pas d'instruments pour l'ex ploiter, ni même pour creuser la ter re. Raleigh dit lui-même, que d'avoi entrepris de le faire avec leurs on gles, marque bien une ardeur infa tigable; mais nullement leur bo sens ni leur jugement. Dans ce voya ge un de ceux qui l'accompagnoien alluma du feu en frottant ensembl deux bâtons, ce qui fit le même ef fet qu'un briquet avec une pierre & ils s'en servirent a sécher leur chemises, qui les fatiguoient beau coup, étant trempées de sueur. Il virent aussi plusieurs rochers auss brillants que de l'or, une colline ronde de pierres minérales, & une montagne très haute, qui de loin paroissoit comme la tour blanche d'une Eglise extrêmement élevée. Du haut de cette montagne tomboit un torrent considérable, ce qui lui fit donner le nom de montagne de

An. 1595.

ystal: Berreo assura Raleigh qu'on trouvoit des diamants, & d'autres erres précieuses, qu'on voyoit sount réluire de loin avec beaucoup éclat.

Cette montagne est située près de riviere Winicapora, sur les bords laquelle on trouve un village qui orte le même nom. Les habitants oient tous occupés à boire pour lébrer quelque grande fête; cepenint ils fournirent abondamment s provisions à Raleigh, & à ses mpagnons, & leur donnerent de ès bon vin qu'ils tiroient des pomes de pin. On pourroit croire qu'ils voient pris cette coutume de céléer les fêtes, par leur communicaon avec quelques peuples de l'Eupe.

Il rejoint ses vaisseaux.

En retournant à leurs vaisseaux, s Anglois furent surpris d'un fueux ouragan, & furent près de érir sur les bas fonds. Raleigh fut bligé, ainsi que Gifford, Calfield & renvil, de quitter sa galère pour mettre dans une petite barque, de s'abandonner aux fureurs d'une ier très orageuse: mais il eut le boneur de gagner le lendemain Curia-

RALEIGH, Chap. VII.

An. 1595.

pan dans l'isle de la Trinité, où se vaisseaux étoient à l'ancre, & sa ga lère les y réjoignit peu de temp après.

CHAPITRE VII.

Raleigh ayant regagné ses vaisseaux met à la voile pour l'Angleterre : brûle la ville de Cumana, qui lu avoit refusé des vivres, & détrui quelques autres établissements Espa gnols. Observation sur son voyage

Retour de Raleigh en Angleterre.

DANS tout le cours de ce dan gereux voyage, Raleigh n perdit que le Négre, qui fut dévor par le Crocodille, & ses gens n'eu rent aucunes atteintes, ni de fiévres ni d'autres maladies, malgré les gran des fatigues auxquelles ils furent ex posés. Cependant ils manquerent sou vent des choses les plus nécessaires particuliérement de bonne nourritu re, & furent contraints de manger de toutes les especes de poissons, & de fruits qu'ils rencontrerent. Quand ils ne purent en trouver, ils furent réduits

An. 1595.

ı chair de Crocodille, d'Armadilla de Vache marine ou Manati. Ce ·nier animal eſt un poiſſon plus gros 'un muid, dont on tire de très nne huile : on prétend que ſa chair ſemble aſſés à celle du Bœuf, & ꞓ le cuir quand il eſt bien préparé, auſſi bon que celui du buffle pour re de forts boucliers, & d'autres nures.

En revenant en Europe, Raleigh ıla la ville de Cumana, parce que Eſpagnols lui avoient refuſé des 'res. Sainte Marie & Rio de la Ha- a eurent le même ſort : mais il n'eſt s vraiſemblable qu'il ait trouvé aucoup de butin dans ces places, oique Cambden, & quelques au- :s qui n'aimoient pas Raleigh l'aſ- rent, puiſque les Eſpagnols s'étoient tirés avec leurs richeſſes dans des ux inacceſſibles, & dans des mon- ;nes eſcarpées. Quoiqu'il en ſoit, voyage augmenta conſidérable- ent ſa réputation, & lui acquit aucoup de gloire.

Il fut reçu en Angleterre avec de andes acclamations de joye : il y nena le fils du vieux Roi, dont ɔus avons parlé pluſieurs fois : &

An. 1595.

ce jeune Prince qui se convertit, fu
baptisé sous le nom de Gualter, o
Walter, qu'il paroît que Raleigh lu
donna. Il laissa à sa place un jeun
homme nommé Hughes Goodwin
qui avoit l'esprit très vif pour ap
prendre les langues Indiennes, ave
François Sparrow, excellent dessina-
teur, pour prendre des vues du pays
ce furent eux-mêmes qui demande
rent à y rester, mais Goodwin eut l
malheur d'être dévoré par une bêt
sauvage.

Les louanges de Walter Raleig
au sujet de ce voyage, occuperen
les plumes de plusieurs écrivains d
ce siecle. Le Capitaine Keymis, l'un
des avanturiers qui l'accompagne-
rent, composa un poëme latin, dans
lequel il donne la description des ri-
chesses, & de la situation du pays,
& rapporte les principaux événe-
ments de cette expédition. M. Geor-
ges Chapman fit aussi un poëme hé-
roïque de deux cents vers sur le mê-
me sujet, où il s'étend sur la pruden-
ce & l'intrépidité de Raleigh : enfin
ce Commandant a lui-même publié
la relation de tout ce qui lui arriva
dans le cours de cette expédition.

On

An. 1595.

Réfléxions sur ce voyage.

On ne peut disconvenir que Ra-
igh n'ait ouvert la communication
vec un pays des plus riches qui soit
ans le monde, & que si la Reine
lisabeth eût encouragé des établis-
ments dans cette partie, la Cou-
nne d'Angleterre auroit acquis des
ésors, qui auroient pu balancer
ux du Pérou, du Méxique, & des
itres conquêtes faites par les Espa-
ols dans le nouveau monde. Il y
oit alors dans l'administration des
faires publiques, des hommes ja-
ux du mérite, & des grandes qua-
és de Sir Walter Raleigh: ils ne
égligerent aucune occasion de le ra-
isser, & sacrifierent les intérêts de
ur patrie à leurs avantages parti-
liers. Pour faire valoir leurs insi-
ations artificieuses, quelques-uns
rent la bassesse de dire, que l'or
porté en Angleterre par Raleigh,
oit été acheté en Barbarie, & qu'il
étoit pas le produit de la Guiane.
n en rafina à Londres, & il pro-
isit depuis douze mille livres ster-
gs, jusqu'à vingt-sept par tonneau
matiere brute.

Pourquoi serions-nous surpris des
jections qu'on fit contre Raleigh?

RALEIGH, Ch. VIII.

An. 1595.

Colomb ne fut-il pas traité de visionaire quand il commença à parler d'un nouveau monde ? Et Faustin, ne fut-il pas regardé comme un magicien, quand il enseigna l'art de peindre ?

CHAPITRE VIII.

Le Capitaine Keymis est envoyé avec deux vaisseaux, pour une nouvelle expédition à la Guiane : il revient en Angleterre après avoir eu peu de succès : Raleigh est employé dans une autre expédition contre l'Espagne, & est blessé dangereusement. Destruction de la ville de Calix, & pillage de celle de Faro. Voyage de Leonard Berry à la Guiane : On prétend y avoir vu une race de Géants : Doutes sur la ville de Manoa.

Keymis part avec deux vaisseaux pour la Guiane.

An. 1596.

MALGRÉ tous les efforts qu'on put faire pour décourager Raleigh, & pour l'empêcher de poursuivre ses desseins sur la Guiane, il équippa deux nouveaux vaisseaux, nommés

Favori & le Découvrant, dont il
›nna le commandement au Capitai-
e Keymis, en lui recommandant de
attacher plutôt à entretenir l'amitié
es Indiens, avec lesquels on avoit
rmé des liaisons sur cette côte, qu'à
›mmettre des hostilités avec des for-
es trop inégales.

Keymis partit d'Angleterre à la fin
e Janvier 1596, & fit un heureux
›yage jusqu'au port de Morequito,
ı il fut instruit de la mort du vieux
oi Topiowary, & de la perte de
ançois Sparrow, qui avoit été em-
ené en captivité par les Espagnols.
s avoient artificieusement répandu
bruit de la mort de Raleigh, en-
rte que plusieurs chefs Indiens qui
oient déja rassemblé leurs forces,
n'attendoient que son arrivée pour
taquer ceux de la Guiane, s'étoient
terminés à congédier leurs gens,
à se mettre en sureté. Les Espa-
ıols avoient aussi formé un établis-
ment à l'embouchure de la riviere
ıroli, où ils se préparoient avec
e batterie de canon à bien rece-
ir les Anglois, ce qui jetta ces der-
ers dans un grand embarras, d'au-
nt qu'il falloit passer par cet en-

RALEIGH, Ch. VIII.

An. 1596.

droit pour arriver aux mines, d'où Raleigh avoit apporté l'or l'année précédente. Keymis, eſpérant du ſecours du Cacique Putijma, ſe mit en marche pour les cantons élevés, où ce Prince s'étoit retiré avec ſes gens, & les Anglois comptoient au moins tirer d'eux des grains d'or en échange pour des couteaux, des canifs, & d'autres bagatelles que les Indiens aiment avec paſſion. Les Anglois ſe propoſoient même, s'ils étoient aſſés forts, de chaſſer les Eſpagnols: mais ils furent trompés une ſeconde fois, parce que Putijma & ſes gens prirent la fuite à leur approche, croyant par erreur que c'étoit leurs ennemis.

Il eſt bien reçu des Indiens.

Pendant que les Anglois demeurerent ſur la côte, Keymis eut pluſieurs conférences avec des naturels du pays, qui lui firent les plus grands éloges de Raleigh, & marquerent la plus forte inclination de prendre part à toutes les meſures de ſes compatriotes, parce qu'il s'étoit comporté envers eux, avec autant de modération que de juſtice. Le Cacique de Carapana, qui étoit très vieux, & qui avoit beaucoup de pénétration,

RALEIGH, Ch. VIII.

An. 1596.

nvoya une députation folemnelle à Keymis pour l'affurer de fon amitié, & pour s'excufer de ce qu'il ne pouvoit lui faire vifite, comme il l'avoit d'abord promis, ce qu'il rejetta fur fon grand âge, fur fes infirmités, & fur les fatigues de la route. Keymis lui envoya un préfent de vieux fer, & quand il quitta la côte, il promit de revenir dans peu avec un puiffant fecours. Il dit auffi aux Indiens que s'ils lui préparoient beaucoup de caffave, dont la racine fert de pain, avec quelques petites plaques d'or, il leur donneroit en échange beaucoup de grains de verre, des haches, & des couteaux. On peut juger combien ils eftimoient tous ces effets, puifque François Sparrow avoit acheté au Sud de l'Orenoque, huit femmes très jolies, dont la plus agée n'avoit que dix-huit ans, pour un couteau à manche rouge, qui n'auroit pas couté plus d'un demi fol en Angleterre.

Le Capitaine Keymis arriva à Portland vers la fin de Juin, il n'avoit été que cinq mois dans ce voyage, & il en publia depuis une relation circonftanciée, dédiée à Walter

RALEIGH, Ch. VIII.

An. 1596.

Raleigh, dont il éleve particuliére-ment, & avec justice, l'attachemen pour le bien public.

Raleigh commande une escadre contre les Espagnols.

Dans le même-temps Raleigh com-mandoit une Escadre sous le Lord Amiral Howard, & sous le Comt d'Essex : ils firent voile à Cadix ave des forces navales très considérables & y détruisirent entierement un grosse flotte destinée à soutenir l Comte de Tyrone, qui avoit pris le armes en Irlande contre la Rein Elisabeth. Dans cette expédition l'ex-périence & les avis de Raleigh furen des plus utiles, & ce fut particulié-rement à lui que les Anglois duren la victoire, son vaisseau ayant com-battu à la tête de la flotte, & ayan toujours gardé le poste le plus diffi-cile. Il se plaignit avec justice de c qu'ayant pris lui-même deux gal-lions, il n'avoit reçu aucune récom-pense, & de ce qu'on l'avoit priv de sa part du butin, quoiqu'il eût ét blessé dangereusement à la jambe. La ville de Cadix fut prise d'assaut, & on la raza raiz-terre ; mais les Com-mandants donnerent leurs soins à la conservation des Eglises. Avant qu la ville fût saccagée, on conduisit les

:mmes, les enfants, & les Ecclésiaſ-iques en ſureté au port Sainte Marie, ›our qu'ils ne fuſſent pas expoſés à la 'iolence, & on leur donna la liberté l'emporter leurs habits, ou les au-res effets qu'ils voudroient choiſir. Jne jeune femme Eſpagnole, d'une ;rande beauté, ſe ſervit de cette per-niſſion pour charger ſon mari ſur on dos, ayant d'abord réuſſi à le :acher, parce que ſes infirmités l'a-/oient privé de l'uſage des jambes.

On emporte en Angleterre la Bibliotheque d'Oſorio.

Les Eſpagnols eux-mêmes, eurent ıſſés d'impartialité pour dire, » que › quoique les Anglois fuſſent héréti-› ques, ils s'étoient conduits en cet-› te occaſion, autant en gens d'hon-› neur, qu'en vaillants ſoldats. » En :etournant dans leur pays, ils dé-molirent la ville de Faro, où ils trou-verent un grand amas de proviſions, quelque artillerie, & la belle collec-tion des livres qui avoient apparte-nus à Oſorio, Evêque de Sylves & des Algarves, homme illuſtre pour ſes connoiſſances. Ils furent apportés en Angleterre, & mis dans la biblio-théque, dont Sir Thomas Bodley com-mença l'établiſſement l'année ſuivan-te. Quelques années après, Sir Walter

RALEIGH, Ch. VIII.

An. 1596.

Raleigh donna pour l'augmenter un somme de cinquante livres sterling quoique sa fortune fût alors beaucoup diminuée, & cette générosité lui mérita des remerciments public de l'Université d'Oxford.

Raleigh envoye le Capitaine Berry à la Guiane.

Il paroît que Raleigh conservoi toujours de grandes espérances su les découvertes de la Guiane, puisque peu de temps après son retour de la démolition de Cadix, il équippa pour ce pays une très belle Pinasse, nommée le Liévre, dont il donna le commandement à Leonard Berry. Lorsqu'elle fut pourvue de tout ce qui étoit nécessaire pour le commerce & pour les découvertes, elle mit à la voile de Plymouth au mois de Décembre, & vers le commen-

An. 1597.

cement de Mars 1597, elle arriva à l'embouchure de la riviere Wiapouco, sur la côte de la Guiane. Elle commençoit à manquer de provisions, & ne trouvant pas d'habitants en cet endroit, elle avança vers Armatho, ville où l'équipage fut fourni abondamment de tout ce qui lui étoit nécessaire : les Anglois furent très bien traités par les Indiens, qui trafiquerent librement avec eux, & leur marquerent une grande hospitalité.

An. 1597.

Le Capitaine Berry fit inviter avec beaucoup de politesse un Cacique voisin, nommé Ritimo, de venir à bord de son vaisseau, ce qu'il accepta, & il y fut reçu avec la plus grande magnificence. Les peuples des villes voisines, bien convaincus que le vaisseau étoit Anglois, vinrent de toutes parts en foule sur le rivage, apportant une grande quantité de provisions & de tabac. Ils parurent très satisfaits de ce qu'on leur donna en échange, & le plus grand nombre d'entr'eux, autant qu'on le put comprendre, sollicitérent vivement les Anglois de venir chasser les Espagnols de leurs territoires.

Suite de son voyage.

D'Armatto ils remonterent la riviere Marawin, jusqu'à Quiparia & Macirra, l'espace de cinquante lieues. Ils eurent dans ce voyage la vue d'un pays délicieux, & remarquerent quelques hommes d'une taille au-dessus de l'ordinaire, qui portoient des arcs d'or. Les provisions manquant aux Anglois, ils furent forcés de retourner sans avoir poussé plus loin leurs découvertes. Le 19 d'Avril ils entrerent dans la riviere Caritine, où ils trouverent une barque nommée

RALEIGH, Ch. VIII.

An. 1597.

Il cherche inutilement la ville de Manoa.

le Jean de Londres, commandée pa Leigh, dont Purchaff a eu occasio de parler.

Ils remonterent cette riviere envi ron cinquante lieues, jufqu'à ce qu'il fuffent arrivés à une chute d'eaux, & ils apprirent qu'il y en avoit encor une impoffible à paffer, cinq jour- nées plus haut. Les habitants les im- portunoient continuellement, pou qu'ils les aidaffent contre une na- tion voifine, dont ils étoient enne- mis: mais les Anglois ne vouluren point entrer dans cette entreprife parce qu'ils n'y avoient aucuns inté- rêts, & qu'ils jugeoient leurs force infuffifantes. Ils furent donc obligés d retourner en arriere, fans avoir e aucunes connoiffances de la ville d Manoa qu'ils cherchoient, & don ils avoient entendu faire de fi grand récits. Il eft vrai que fuivant les re- lations les plus authentiques qu'on a pu avoir depuis, il y a tout lieu de croire que l'exiftence de cette ville eft entierement chimérique. Nous ne trouvons aucuns avanturiers qui l'ait jamais vue, elle n'eft point dans les meilleures cartes modernes, & l'hif- torien exact Antonio de Herrera n'en

An. 1697.

ait aucune mention. Peut-être que es Indiens se sont d'abord servis du nom de cette ville, comme d'un appas pour avoir le secours des Européens contre leurs ennemis; & que es Espagnols eux-mêmes n'ont pas voulu découvrir cette tromperie, afin que l'espérance d'en envahir les richesses, portât leurs compatriotes à poursuivre leurs conquêtes dans ce pays avec plus d'ardeur.

Son retour en Angleterre.

Le Capitaine Berry, après s'être procuré les connoissances les plus étendues qu'il lui fut possible d'avoir, quitta ce climat & revint à Plymouth, où il arriva le 28 de Juin 1597 : les intéressés dans cette entreprise ne furent nullement mécontents de ce voyage, qui leur confirma de plus en plus ce qu'on leur avoit dit des richesses de la Guiane.



An. 1597.

CHAPITRE IX.

Sir Walter Raleigh est nommé Contre-Amiral : Il est envoyé pour une nouvelle expédition contre l'armée navale d'Espagne avec le Comte d'Essex, le Lord Thomas Howard, & une flotte Hollandoise : Ils font voile aux Açores : Essex commet plusieurs fautes dans cette expédition : marques particuliéres de distinction données à Raleigh.

Raleigh est nommé Contre-Amiral d'une flotte envoyée sur les côtes d'Espagne.

LE Roi d'Espagne ne fut pas découragé par les pertes considérables, que la valeur Angloise lui avoit fait souffrir en mer : il rétablit sa flotte, & se prépara à une nouvelle entreprise sur l'Irlande, où le grand nombre de mécontents lui donnoit toujours espérance de réussir. Le rendez-vous fut indiqué à Ferrol & à la Corogne : mais pour détruire cette flotte dans le port, on fit partir d'Angleterre une très forte Escadre, dont le Comte d'Essex fut nommé Amiral en chef, à cause de la mala-

lie du Lord-Amiral Howard: le Lord Thomas Howard fut choisi pour vice-Amiral, & Sir Walter Raleigh pour contre-Amiral. Les Etats Généraux joignirent à cet armement dix vaisseaux de guerre, commandés par Van Duvenvord, & les Escadres combinées eurent ordre de s'emparer de l'isle de Tercère, ou de quelques autres des Açores, parce que la situation de ces isles étoit favorable pour attendre la flotte Espagnole qui devoit venir des Indes.

Il fait une descente à Fayal.

Ces projets furent renversés par une violente tempête, dans laquelle Sir Walter Raleigh & le Comte même, furent bien près de périr, & ne se sauverent qu'avec beaucoup de difficultés. Cet événement donna le temps aux Espagnols d'être parfaitement instruits des forces & des desseins des Anglois, & ils prirent de si justes mesures pour leur défense, que lorsque le Comte d'Essex fut à leur vue, il jugea qu'il lui étoit impossible de les attaquer, à moins qu'il n'eût l'adresse de les attirer hors de leur port; mais tous ses efforts furent infructueux. Alors les Anglois firent voile pour les Açores; Sir Wal-

ter Raleigh y arriva avant le Comte & fit une descente à Fayal, quoique l'Amiral se fut réservé cette expédition : mais le Conseil où il s'en étoit déclaré, avoit été tenu en l'absence de Raleigh, par quelque cause imprévue, & il n'avoit eu aucune connoissance de la résolution du Comte. Quoiqu'il n'y eût que très peu de butin à faire dans cette descente, ce contre-temps occasionna entr'eux quelque froideur, mais elle fut bientôt dissipée quand ils en vinrent à l'explication.

Toute la flotte s'étant réunie, les Anglois tomberent sur l'isle de Flores, dont les habitants se soumirent, & furent traités avec bonté. L'intention du Comte d'Essex étoit d'y demeurer quelque temps : mais il en fut détourné par un de ses Pilotes, qui connoissant peu cet endroit, l'assura que le terrein étoit mauvais pour l'ancrage, ce qui le détermina à faire voile à Saint Michel. Deux heures après son départ arriva la flotte des Indes : mais les Espagnols informés de la proximité des Anglois, ne s'arrêterent pas ; ils continuerent leurs cours jusqu'à Angra, dans l'isle de

ercère, & s'y trouverent garantis ır de bonnes fortifications, & par ıe nombreuſe garniſon.

An. 1597.

Imprudence du Comte d'Eſſex.

Les Anglois firent cependant trois riſes, dont les cargaiſons furent évaıées à quatre cents mille ducats: eux de ces priſes furent faites par aleigh, qui marqua la plus grande ɔye quand il vit tomber le vent, ans l'eſpérance de pouvoir corriger n partie les fautes où tomboit ſouent le Comte d'Eſſex, emporté par chaleur de ſon caractere. La préérence que ce Seigneur donnoit en ɔute occaſion aux troupes de terre, décourageoit ſouvent les gens de ıer, & les entraînoit à prendre des ıeſures très contraires au bien du ervice. Il fut propoſé d'attaquer la ille de Saint Michel, & le Comte e mit dans une barge pour reconoître la place, accompagné de quelues Officiers de terre, dont les avis avoient jetté fréquemment dans des rreurs conſidérables, & il renvoya Raleigh, qui avoit d'abord été comnandé. Quand Eſſex fut prêt à deſcendre dans la barge, on lui conſeilla de prendre ſon armure, mais l refuſa de ſuivre cet avis, diſant

RALEIGH, qu'il ne vouloit pas avoir un ava
Chap. IX. tage, dont ne pourroient jouir ce
An. 1597. qui l'accompagnoient. Il y avoit bea
coup d'imprudence dans cet entêt
ment : tout homme doit se garant
contre les dangers, autant qu'il
peut, sans s'écarter des principes
l'honneur; mais un Général doit pa
ticuliérement prendre soin de sa pe
sonne, pour ne pas exposer le cor
qu'il conduit aux facheux événemen
qui suivent presque toujours la mo
du chef.

Le Comte n'approcha pas asse
près pour s'exposer au danger, &
à son retour il déclara que le ter
rein étoit inaccessible pour une de
scente : cependant elle étoit beau
coup plus aisée que celle de Faya
Il se laissa guider par des gens qu
avoient d'autres vues, & il préfér
de faire son débarquement enviro
six milles plus loin, à Villa-franca,
dans une Pinasse de Raleigh, nommée la Guyane, accompagné d'environ deux mille soldats. Ils devoient revenir attaquer Saint Michel par les dérieres, pendant que Raleigh avec les grands vaisseaux s'approcheroit de la place, autant qu'il lui seroit

An. 1597.

ossible, pour détourner par de fré-
ıentes allarmes les Espagnols, de
ire attention à ce qui se passeroit
ı côté de terre.

Sa conduite empêche les succès des Anglois.

Toute l'activité du Contre-Amiral
t sans effet : l'armée, au lieu de
ivre le projet, conformément aux
esures dont on étoit convenu, em-
oya cinq ou six jours dans les amu-
ments que pouvoit lui procurer le
ıys, où l'on trouvoit une grande
ondance de provisions fraîches de
utes sortes, & une grande quanti-
de fruits. Elle aida aussi quelques
'anturiers, qui avoient suivi la flot-
uniquement dans l'intention de
ıarger leurs vaisseaux de différentes
oductions du pays. Enfin on vit
'ec la plus grande surprise, qu'après
re resté quelques jours à terre, Es-
x revint de Villa-franca, sans avoir
usé aucun dommage aux ennemis,
donna ordre de remettre à la voi-
. Il n'est pas aisé de décider quel-
s raisons purent le porter à tenir
ıe telle conduite : mais on jugea
ıe c'étoit la suite de quelque con-
ention particuliére, dont les gens
ıi le suivoient, étoient mieux ins-
ıits que lui-même.

RALEIGH, Chap. IX.

An 1597.

Pendant ſon abſence, un vaiſſe
chargé de bois de bréſil, de ſucr
de fernambouc, & de pluſieurs a
tres riches marchandiſes, jetta l'a
cre par erreur au milieu de la flo
Angloiſe : Raleigh s'en empara,
cette priſe fut très conſidérable. C
en diſpoſa depuis avec beaucoup
fidélité en Angleterre, pour défray
des dépenſes du vaiſſeau du Contr
Amiral, qui avoit à bord quat
cents hommes, y compris les ge
de mer. Peu de temps après on v
une Carraque de dix-huit cents to
neaux qu'on avoit chargée de riche
ſes immenſes aux Indes, pour l'en
voyer en Eſpagne. Prenant les na
vires Anglois pour ceux d'une Eſc
dre Eſpagnole, parce que Raleig
avoit défendu à tous les vaiſſeaux d
faire aucun mouvement, de déploye
un ſeul pavillon, & de tirer un ſe
coup de canon, elle venoit directe
ment ſur eux à pleines voiles, quan
un ignorant Hollandois, contre tou
ordre, & contre toute régle de pru
dence, eût l'indiſcrétion de leve
l'ancre, de déployer un pavillon, &
de tirer deux ou trois volées. La Car
raque reconnut alors ſon erreur, &

: ses efforts pour regagner la haute
er, mais le vent lui étant totale-
ent opposé, plutôt que de se ren-
re, elle alla échouer sur le rivage
rès du fort. Les hommes débarque-
nt avec ce qu'ils purent sauver de
ur trésor, & mirent le feu au bâ-
ment, avant que Raleigh, qui le
ivit dans une barque à rames, eût
u le joindre. Il fut impossible de le
arentir des flammes, événement qui
e seroit pas arrivé, si l'armée de ter-
e avoit été près de Saint Michel,
omme on en étoit convenu : elle
uroit empêché les hommes de dé-
arquer, & ils auroient été obligés
e conserver leur vaisseau, dont
a prise auroit suffisamment dédom-
nagé des frais de l'expédition. Il n'est
as possible d'excuser les troupes de
erre, de la faute qu'elles commirent
n cette occasion, ainsi que de plu-
ieurs autres négligences impardon-
ables, dont elles furent coupables
endant ce voyage.

La flotte est dispersée par une tempête.

Le 9 d'Octobre, les Anglois remi-
ent à la voile pour l'Europe, &
ls essuyerent une violente tempête,
près laquelle Raleigh se trouva dans
ne grande disette d'eau. Plusieurs

RALEIGH, Chap. IX. An. 1597.

ſortes d'oiſeaux demeurerent ſur l
cordages de ſon bâtiment, entre a
tres un pigeon, ce qui fut regar
non-ſeulement comme un ſigne d
calme qui ſuivit bien-tôt, mais e
core comme un heureux préſage. A
thur George, qui a écrit une exce
lente relation de toute cette expédi
tion, & qui étoit Capitaine du vai
ſeau de Raleigh, nommé le Warſpit
dit, que le Comte d'Eſſex, après qu
la tempête fut appaiſée les réjoigni
avec deux ou trois petites barques
lui qui peu de temps avant étoit en
tourré de plus de quatre-vingt beau
vaiſſeaux: image frappante, ajoute
ce judicieux Auteur, d'un Grand tom-
bé dans l'adverſité, & que le Comte
auroit dû regarder comme un exem-
ple de l'inſtabilité de la fortune, mais
il ne fit ces réflexions qu'après ſa chu-
te, & quand ſon malheur fut devenu
irréparable.

Son retour en Angleterre.

Ils étoient alors près des Sorlin-
gues, comme le remarqua très bien
le vieux M. Broadbent, Pilote du
vaiſſeau de Raleigh, qui ſuivit ce que
lui dictoient ſes propres connoiſſan-
ces, plutôt que de ſe fier à la con-
duite de l'Amiral, qui guidoit tout

An. 1597.

reste de la flotte. Le jour qui pa- : , malgré un épais brouillard, ouva bien-tôt son habileté, car il ssa sans accident, quoique de très ès, l'endroit dangereux nommé vêque & les Clercs, pendant que Comte, qui avoit trois lieues d'a- nce, continuoit sa route à voiles ployées au Nord-Est, ce qui l'au- it jetté en peu d'heures, avec tous ux qui faisoient le même cours sur sables du pays de Galles, où ils roient péri sans pouvoir s'en ga- ntir. Ce malheur seroit certaine- ent arrivé, si Arthur George, qui ontoit la derniere garde, parce e Raleigh s'étoit retiré pour pren- e quelque repos, n'eût ordonné de er un coup de canon d'avis, ce e le maître n'auroit pas fait sans être forcé. Il étoit tellement irrité 'il dit en jurant, que le Comte & ux qui l'accompagnoient auroient érité qu'on les abandonnât au péril i les entraînoit leur opiniatreté & ır ignorance.

Sur cet avertissement Essex chan- a sa route, voyant qu'il étoit très fficile de doubler le Cap de Scilly, d'entrer dans la Manche. Il con-

RALEIGH, Chap. IX. An. 1597.

vint enſuite de ſon erreur, & recon-
nut qu'il devoit ſon ſalut à l'avis qu'
avoit reçu du vaiſſeau de Raleigh. L
Contre-Amiral aborda à Saint Yve
en Cornouailles, où le peuple éto
en grande confuſion, à cauſe de que
ques flibots Eſpagnols qui avoien
fait une deſcente ſur la côte : mais l
préſence de Raleigh diſſipa leur
craintes, & ils furent informés pe
de jours après que l'Eſcadre d
Ferrol étoit hors d'état de ſuivr
l'expédition pour laquelle elle étoi
deſtinée, parce que le gros temp
en avoit diſperſé les vaiſſeaux, & en
avoit mis un grand nombre hors de
ſervice.

Nous ne ferons aucunes réflexions
ſur l'expédition du Comte d'Eſſex,
pour ne pas prévenir celles du Lec-
teur : nous remarquerons ſeulement
que ce Seigneur fut reçu très froide-
ment à la Cour, & qu'il ſe retira peu
de temps après dans ſa maiſon de
Vanſtead.

Honneurs que reçoit Raleigh.

Raleigh à ſon retour fut élu pour
le Parlement, & comme il étoit Lord
Lieutenant du Comté de Cornouail-
les, & Conſervateur des mines d'é-
taim, il rendit de grands ſervices à

te Province, en diverſes conteſ- RALEIGH, Chap. IX.
ons qui la regardoient. Peu de
ıps après il fut nommé Vice-Ami- An. 1597.
d'une flotte qu'on mit en mer
ır garder les côtes, & pour ſe
entir d'une invaſion, dont les hiſ-
iens diſent que le Royaume étoit
nacé, ſans nous apprendre quelle
ſſance il avoit à craindre. Le Lord
omas Howard, commandoit en
:f cette Eſcadre, qui rentra dans
ports après un mois de croiſiere,
rce que l'orage qui menaçoit l'An-
terre étoit alors diſſipé. Raleigh
enſuite envoyé Ambaſſadeur en
ndre, conjointement avec le Lord
bham; mais il ne ſe paſſa rien
nportant dans leur négociation. Il
depuis nommé Gouverneur de
ſey, aſſiſta en qualité de Capitai-
des Gardes à la mort du Comte
Eſſex, & fut député, auſſi avec
Lord Cobham, pour recevoir le
ırquis de Roſni, depuis Duc de
lly, qui fut envoyé en qualité
Ambaſſadeur de France à la Cour
Angleterre.



CHAPITRE X.

La mort de la Reine eſt l'origine de
perte de Raleigh : Abrégé de ſon j
gement & de ſa condamnation :
eſt mis en liberté : Son dernier voy
ge à la Guiane : Ses ſoins pour
donner aucun ſujet de plainte au
Eſpagnols.

Raleigh eſt condamné à mort.

An. 1603.

LA mort de la Reine Eliſabeth
qui arriva peu de temps après
priva Walter Raleigh d'une puiſſant
protectrice, & parut hâter ſa ruin
Le Comte d'Eſſex, qui fut décapit
dans la tour de Londres, l'avoit re
préſenté ſous des couleurs peu favo
rables au Roi d'Ecoſſe Jacques VI
avec lequel il entretenoit correſpon
dance, & ce Prince, qui parvint en
ſuite à la Couronne d'Angleterre
ſous le nom de Jacques I, avoit pri
de très facheuſes impreſſions contre
Raleigh. Elles augmenterent encore
par les inſinuations de Cécil, qu
étoit ennemi du Chevalier, & ces
différentes cauſes réunies contribue-
rent

An. 1603.

nt à le faire traduire à la barre de Cour, où il fut condamné à mort, our avoir conſpiré contre le Roi ſes deſcendants; & pour avoir oulu faire paſſer la Couronne à Iſa-elle Stuart. Le principal témoin de crime fut le Lord Cobham, qui époſa dans un temps où il étoit ir-ité contre Raleigh, & qui retracta nſuite cette dépoſition.

Son exécution eſt différée.

On pourroit croire que le Roi lui-même ne le jugeoit pas coupable, uiſqu'il ne fut délivré d'ordre pour n exécution, que long-temps après Sentence, & que le Monarque eût uvent recours à ſon avis dans les faires les plus importantes au bien Royaume & de l'Etat. On lui ndit même la liberté, & on lui rmit de ſortir d'Angleterre, quoi-ue la ſentence ſubſiſtât dans toute force. Cependant elle ſervit de étexte à le faire périr, pluſieurs nées après, ſans qu'il y eût de nou-aux crimes à ſa charge, que d'a-oir agi contre les ennemis de l'An-eterre, & d'avoir augmenté ſa gloi-. Auſſi eſt-il évident que la mort de aleigh, fut l'effet des artifices & de puiſſance du Comte de Gonde-

RALEIGH, Chap. X.

mar, Ambaſſadeur d'Eſpagne à l
Cour Britannique.

An. 1603.

Tout le monde fut alors convain
cu, qu'il avoit été ſacrifié à la ven
geance des Eſpagnols, qui ne pou
voient oublier toutes les pertes qu'il
avoient ſouffertes, tant par ſes con
ſeils, que par ſes propres expédition
Sans l'animoſité de cette nation, Ra
leigh n'auroit pas vu de ſon vivan
ſes biens occupés par le nouveau fa
vori Robert Carr, depuis Comte d
Sommerſet, au préjudice de ſa fem
me & de ſes enfants, & il n'auroi
pas été la victime des intrigues d'un
infame faction.

Il ſort de priſon.

An. 1616.

Notre objet étant uniquement d
parler des voyages & des découver
tes de Sir Walter Raleigh, nou
avons paſſé légerement ſur pluſieur
événements de ſa vie, qui n'on
point de rapport à ce que nous nou
ſommes propoſés en entreprenan
cet ouvrage. Nous remarquerons ſeu
lement qu'après avoir été renferm
pendant douze ans & quelques mois
il fut mis en liberté par la médiatio
de quelques perſonnes de la famill
Royale, & de pluſieurs Seigneurs d
la Cour, mais particuliérement pa

An. 1616.

: crédit de Sir George Villiers, dont ı faveur commençoit alors, & au- uel il avoit promis pour récompen- : une part considérable dans les pro- ts du premier voyage qu'il entre- rendroit.

Il entreprend une nouvelle expédition à la Guiane.

Toutes les vues de Raleigh étoient lors tournées du côté des mines d'or e la Guiane, & aussi-tôt qu'il fut n liberté, il fit des préparatifs pour ne expédition dans ce pays. Il for- ıa pour cette entreprise un fonds de ix mille cinq cents livres sterlings, ont il y en eut deux mille cinq cents ui furent le produit de la vente d'u- e maison & de quelques terres, qui ppartenoient à sa femme dans le omté de Surry. D'abord que son rojet fut rendu public, il fut joint ar plusieurs personnes très riches, ui firent de grosses avances pour les rincipales dépenses, sous la condi- on d'être associés dans cette entre- rise, & d'avoir part aux profits, à roportion des sommes que chacun auroit mises. Le Roi lui accorda ıe commission spéciale pour ce voya- e, le nomma Commandant en chef e toutes les troupes & de tous les aisseaux qui y furent employés : lui

RALEIGH, Chap. X An. 1616.

donna plein pouvoir de punir le crimes capitaux, avec puiſſance d vie & de mort ſur tous ceux qui l ſuivroient : enfin ſon autorité eu toute l'étendue qu'il étoit poſſible d lui accorder.

Cette commiſſion fut ſignée le 2 d'Août de l'an 1616, qui étoit l quatorzieme année du regne du Ro Jacques I, & le pouvoir dont Raleig fut revêtu étoit ſi ample, que ſuivan l'opinion du Grand Juriſconſulte Fran çois Bacon, il étoit équivalent à tou pardon formel que le Roi auroit p lui accorder.

Les vaiſſeaux deſtinés pour cet expédition furent :

Le Deſtin, de quatre cents qua rante tonneaux, trente-ſix canon & deux cents hommes, monté pa Sir Walter Raleigh avec ſon fils, au nommé Walter Raleigh pour Cap taine.

Le Jaſon, de Londres, du port d deux cents quarante tonneaux ave vingt-cinq canons, & quatre-ving hommes d'équipage, monté par Vice-Amiral J. Pennington.

La Rencontre, de cent tonneau & de ſeize canons, aux ordres d'I

[illegible]ouard Haftings, qui mourut, & eut [illegible]our fucceffeur le Capitaine Withney.

An. 1616.

Le Tonnère, de cinquante ton[illegible]eaux, vingt canons, & foixante [illegible] dix hommes d'équipage, comman[illegible]és par le Capitaine Sir Warham-[illegible]aint-Léger.

La Volante-Jeanne, de cent vingt [illegible]onneaux, quatorze canons, & vingt-[illegible]inq hommes, aux ordres du Capi[illegible]aine Jean Chidley.

Le Southampton, de quatre-vingt [illegible]onneaux, foixante canons & vingt-[illegible]ept hommes, Capitaine Jean Bailey.

La Pinaffe Le-Page, de vingt-cinq [illegible]onneaux, trois canons de bronze, [illegible] huit hommes, commandés par le [illegible]apitaine Jean Barker.

La Convertine, commandée par le [illegible]apitaine Keymis.

La Confiance, commandée par le [illegible]apitaine Woolafton.

Le Cerf-volant chaloupe, com[illegible]nandée par Sir Jean Ferne.

Deux Flibots, commandés par [illegible]amuel King & par Robert Smith.

Avec deux ou trois autres bâti[illegible]nents.

Il met à la voile.

An. 1617.

Raleigh efpéroit mettre à la voile [illegible]ers la fin de Mars 1617, mais plu-

RALEIGH, Chap. X. An. 1616.

ſieurs inconvénients le retinrent juſ
qu'au commencement de Juillet. I
partit alors du port de Plymouth
& fut obligé à cauſe d'une tempêt
violente, de relâcher à Cork en Ir
lande, où les vents contraires le re
tinrent ſept ſemaines. Il y acheta cin
quante bœufs qu'il diſtribua à ſes gens
& le vent étant devenu favorable, i
ſe remit en mer le 19 d'Août.

Le 6 de Septembre, il arriva devan
l'Iſle de Lancerota, & fit demander au
Gouverneur la permiſſion de trafique
pour des proviſions. Celui-ci conſen
tit d'abord à une entrevue, mais il la
différa de jour à autre, & enfin refuſa
ouvertement d'avoir aucun commer
ce avec lui, diſant que les Inſulaire
le craignoient tellement qu'il n'oſoi
lui tenir ſa parole. Il le pria en même
temps de faire retirer les hommes qu
avoient débarqué dans l'Iſle, à quo
Raleigh conſentit; mais malgré ſa
complaiſance, les Inſulaires tombe-
rent ſur ſes gens dans leur retraite,
& lui tuerent un homme, en criant
que jamais il n'auroit rien d'eux,
parce qu'ils le ſoupçonnoient lui &
ſes gens de faire partie de la flotte
Turque, qui peu de temps avant

An. 1617.

voit détruit Puerto-Santo. Raleigh se plaignit de cet outrage au Gouverneur de la Grande Canarie, qui bien loin de lui répondre favorablement, fit une sortie sur les Anglois, descendus pour faire de l'eau dans une partie déserte de l'Isle. Le jeune Raleigh, & quelques autres Officiers le repousserent courageusement, sans quoi ils auroient été taillés tous en piéces: cependant l'Amiral ne voulut pas tirer vengeance de ces hostilités, pour que l'Espagne n'eût pas lieu de se plaindre de sa conduite.

Il est bien reçu du Gouverneur de Goméra.

Il fit ensuite voile à Goméra, où le port est très bon & bien défendu. Les Espagnols formerent une ligne sur le rivage, avançant presqu'entiérement dans l'eau, & lui firent un salut comme à un ennemi, mais ils furent bien-tôt dispersés par le canon de la flotte. Raleigh fit descendre un député pour assurer le Gouverneur qu'il n'avoit aucunes mauvaises intentions, & pour lui dire qu'il avoit besoin de quelques provisions, qu'il vouloit payer le prix convenable, ajoutant que si quelqu'un de ses gens faisoit quelque querelle, ou commettoit quelque fraude, il

RALEIGH, Chap. X. An. 1617.

promettoit de le faire pendre dan la place du marché. Il tint sa parol si exactement, que quand il quitt cette Isle, le Gouverneur le charge d'une lettre adressée à Dom Diég Sarmiento, Ambassadeur à la Cou de Londres, & depuis Comte d Gondemar, par laquelle il reconnoi soit la conduite polie de Raleigh dont il faisoit les éloges que méri toient sa droiture & sa justice.

Sa bonne conduite envers les Espagnols.

L'Amiral reçut aussi beaucoup d politesses de la femme du Gouverneur qui étoit de famille Angloise, de la maison de Horne, & parente des Staffords du côté de sa mère. Elle lu envoya des fruits, du gros pain, du sucre, & quelques autres présents très utiles, & Raleigh par reconnoissance lui donna un très beau tableau de Sainte Marie Magdelaine, une fraise d'un travail & d'une finesse admirable, de l'extrait d'ambre & de l'eau rose, dont on faisoit une très grande estime dans cette Isle. Il mit en liberté une barque des Canaries qu'une de ses pinasses avoit prise à la hauteur du Cap-Blanc, & comme les hommes qui la montoient dirent que les Anglois avoient mangé de leur poiss-

ɔn pour la valeur de six ducats, il ɛur en donna généreusement huit.

An. 1617.

Après être parti de cette Isle, Raɛigh fut souvent exposé par l'inconstance de la saison à des dangers très reſſants. En même temps que de iolentes tempêtes endommagerent on vaiſſeau, détruiſirent ſes cables ɛ caſſerent ſes ancres, les pluyes ontinuelles & la chaleur du climat ccaſionnerent des maladies à bord, ui lui enleverent un grand nombre 'hommes. Enfin il en fut attaqué ui-même avec tant de violence qu'il e paſſa vingt jours avant qu'on eût uelque eſpérance de lui ſauver la ie. Durant tout ce temps, il eut es ſueurs ſi abondantes qu'on fut bligé de le changer de linge au moins rois fois par jour, & il dit ſouvent lepuis que ſans les rafraîchiſſements u'il avoit conſervés ſoigneuſement les préſents de la Gouvernante de Goméra, il croyoit qu'il lui auroit été mpoſſible d'échaper de cette maladie.

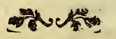
Il tombe malade & ſe rétablit.

Vers le 12 d'Octobre, pendant que les Anglois continuoient leur cours vers la Guiane, ils furent ſurpris du plus grand calme, quoiqu'il

RALEIGH, Chap. X. An. 1617.

parût dans toutes les parties de l'horison des présages d'un temps orageux. Enfin l'air devint si épais & si sombre qu'on fut obligé de se servir de chandelles à midi dans la chambre de poupe ; autrement il auroit été impossible de commander la manœuvre. Ils virent aussi des arc-en-ciels de couleur désagréable, qui sembloient les environner continuellement, & Raleigh en observa souvent de semblables dans les mers d'Amérique. Il en compta un jour jusqu'à quinze, dont un formoit presque un cercle entier, & il remarqua qu'ils étoient toujours les avant-coureurs du fort temps.

Vers la fin d'Octobre, les Anglois se trouverent réduits à une si petite quantité d'eau, qu'on fut obligé de retrancher la moitié de la portion à chaque homme d'équipage, mais ils furent soulagés par une pluye abondante, dont ils remplirent plusieurs tonneaux, & quoique cette eau fût très amère, elle servit beaucoup à les rafraîchir.



RALEIGH, Chap. XI.

An. 1617.

CHAPITRE XI.

Raleigh arrive à Caliana, & envoye en Angleterre un récit de l'état fâcheux où ses gens étoient réduits par les maladies : Ses vaisseaux sont en danger de périr : Il fait une excursion infructueuse pour trouver une mine d'or : Le jeune Raleigh est tué : Le pere est forcé de revenir en Angleterre, où il trouve que sa conduite avoit été peinte avec des couleurs odieuses : Il est trahi par Sir Louis Stuckeley : On rappelle sa première sentence, & il est décapité.

Raleigh arrive à la Guiane.

LE 11 de Novembre, les Anglois arriverent dans un état très fâcheux au Cap Wiapoco, où Raleigh espéroit tirer du secours de son ancien domestique Léonard, un Indien qui avoit vécu avec lui trois ou quatre ans en Angleterre. Cette ressource lui ayant manqué, il fit voile à Caliana sur la côte de la Guiane, à cinq dégrés de latitude, où il descendit à terre, & fit élever une tente ;

RALEIGH, Chap. XI. An. 1617.

mais ce ne fut qu'après avoir reconnu le pays pendant un jour ou deux. Il y trouva des Armadilla, des porcs, & plusieurs autres espèces d'animaux. Accompagné de son valet Indien Harry, il fut visité par quelques Caciques, qui lui apporterent du pain de Cassave, du plantain, des pistaches, du poisson rôti, des pommes de pin & plusieurs autres denrées. Il fit débarquer tous ses malades qui furent bien-tôt rétablis par le bon air & par les rafraîchissements : il en mourut cependant quelques-uns, entr'autres le Capitaine Hastings, frère du Lord Huntington.

Il donne de ses nouvelles en Europe.

Raleigh écrivit de cet endroit une longue lettre à sa femme, & la lui envoya par le Capitaine Pierre Alley, qui se trouva tellement incommodé de vertiges, que l'Amiral lui permit de revenir en Europe par un vaisseau Hollandois qu'il rencontra. Il marquoit dans cette lettre que les maladies lui avoient enlevé quarante-deux hommes, mais que l'air de la Guiane fortifioit de jour en jour ceux qui lui étoient restés, au nombre de deux cents, tous très braves, & qu'il étoit extrêmement satisfait de l'hu-

An. 1617.

anité des Indiens, qui faiſoient pa-
oître la plus grande ardeur à lui
endre ſervice. La bonne conduite,
u'il avoit tenue précédemment avec
ux, avoit fait une ſi forte impreſſion
ur leurs eſprits, qu'ils le ſolliciterent
ivement de demeurer dans leur pays,
& s'il avoit voulu s'y prêter, il au-
oit régné ſur ces peuples comme
eur Prince ſouverain.

Après avoir bien nettoyé ſes vaiſ-
eaux, préparé ſes barges & ſes cha-
oupes, fait rafraichir ſes gens autant
u'il lui fut poſſible, & s'être pourvu
'une quantité ſuffiſante d'eau & de
ois, il quitta cet endroit le 4 de
Décembre. Le lendemain, ils furent
ous bien près de périr, ayant tou-
ché ſur des bas-fonds près des Iſles
ommées le Triangle, d'où ils ne
urent ſe retirer qu'après un travail
le vingt-quatre heures.

Il envoye ſon fils & le Capitaine Keymis à la recherche de la mine.

Sir Walter Raleigh continuoit à
être malade, & il devint ſi foible
qu'on étoit obligé de le porter ſur
une chaiſe. Jugeant donc qu'il ne lui
étoit pas poſſible d'entreprendre au-
cune expédition laborieuſe, il réſo-
lut de demeurer avec cinq de ſes
plus grands vaiſſeaux à Punta de

RALEIGH, Chap XI.

An. 1617.

Gallo dans l'Isle de la Trinité, pen
dant que les autres bâtiments com
mandés par le Capitaine Keymis
par le fils de Raleigh, & par quelque
autres Gentilshommes, avec cin
ou six compagnies d'infanterie, mu
nis de provisions pour un mois, fe
roient voile vers la rivière Orenoqu
pour chercher la mine, qui étoi
l'objet de leur voyage. Il ordonn
que ceux qui partoient pour cett
expédition, camperoient entre le
vaisseaux & cette mine, jusqu'à c
qu'on en eût bien reconnu la largeu
& la profondeur: qu'ils feroient leu
descente avec les plus grandes pré-
cautions, crainte d'être repoussés pa
les Espagnols s'ils étoient en force
ne voulant pas contribuer à cause
ce déshonneur à la nation Angloise.
Enfin il conclut ses instructions en
disant que si l'on ne trouvoit pas la
mine assés considérable pour être ex-
ploitée, on se contentât d'en tirer
une petite quantité de matière brute,
uniquement pour convaincre le Roi
que le projet n'étoit pas chimérique.

Ils brûlent une ville Espagnole.

Lorsqu'il eut fait toutes ces dis-
positions, Keymis & le jeune Raleigh
partirent le 10 de Décembre pour

mine, mais ils trouverent une ville pagnole composée de cent quaran- maisons, nouvellement bâties sur principal canal de l'Orenoque. s Anglois dresserent leurs tentes tre cette ville & l'endroit où ils nsoient qu'étoit la mine, de façon ie leurs vaisseaux n'étoient point :posés aux entreprises des ennemis. :s Espagnols surprirent leur camp :ndant la nuit, & les attaquerent 'ec tant de fureur que tous les nglois auroient été taillés en pièces le jeune Raleigh & quelques au- es Capitaines ne les eussent ralliés, rsqu'ils étoient prêts à prendre la ite. Ils les ramenerent au combat vec tant de succès qu'ils repousse- :nt les Espagnols jusqu'aux portes e leur ville, où il fut rénouvellé vec vigueur par le Gouverneur Dom iégo Palemeca, & par quelques utres chefs de cette nation. Le jeune aleigh tua un de ces chefs : tomba ır un autre avec plus de valeur que e prudence : s'emporta trop loin evant ses gens : fut blessé d'un pre- ıier coup de mousquet, & en reçut ien-tôt un second, qui le renversa ıort sur la place. Il fut aussi-tôt

RALEIGH, Chap. XI.

An. 1617.

RALEIGH, Chap. XI

An. 1617.

vengé par le Sergent Pleſſington, lequel paſſa ſa hallebarde au traver du corps de l'Eſpagnol, qui avoi tué Raleigh : la bataille devint en core plus ſanglante à l'entrée de l ville : enfin le Gouverneur tomb accablé de bleſſures, & mourut foul aux pieds. Alors ſes troupes ſe diſper ſerent, mais il y en eut encore qui tin rent ferme dans la place du marché & les Anglois voyant qu'il étoit trè difficile de les y forcer, mirent le fe à la ville, ce qui obligea les Eſpagnols de prendre la fuite dans le montagnes.

Keymis s'empara de quelques papiers, d'une petite quantité d'argent, & de quelques curioſités qui avoient appartenu au Gouverneur, après quoi il réſolut de marcher à la mine. Les paſſages étoient trop bien défendus pour qu'il pût y réuſſir, & il tomba dans une embuſcade, où il eut deux hommes de tués & ſix de bleſſés. Du nombre des derniers fut le Capitaine Thornhurſt, qui languit trois mois dans de grandes douleurs.

Le Capitaine Keymis ſe tue.

An. 1618.

Cette ſurpriſe, jointe à pluſieurs autres accidents, découragea tellement Keymis, que malgré les offres

An. 1618.

i lui furent faites de le conduire
d'autres mines d'or, il préféra de
ourner aux vaiſſeaux, à quoi il
en quelque ſorte forcé par les
ırmures du plus grand nombre de
gens. Cette conduite déplut beau-
up à Raleigh, qui lui en fit une
ère réprimande, & Keymis ſe
ira auſſi-tôt très mécontent dans
chambre. Quelques moments après,
entendit un coup de piſtolet, &
leigh ayant envoyé pour en ſa-
ir la raiſon, Keymis répondit que
n'étoit rien, & qu'il avoit ſeule-
ent tiré ce coup, parce que le
ſtolet étoit chargé depuis long-
mps. Environ une demi-heure
rès, ſon valet le trouva mort,
igné dans ſon ſang, avec le piſtolet
un grand couteau près de lui.
ır l'examen qu'on fit de ſon corps,
ı jugea qu'il avoit voulu d'abord ſe
er avec le piſtolet, mais que la balle
ant fort petite lui avoit ſeulement
ompu une côte, & que pour y réuſ-
plus ſurement, il s'étoit frappé
ı couteau dans la mammelle gau-
ıe. Cet accident arriva vers la fin
e Février 1618.

Raleigh revient à Terre-neuve.

Les affaires prenant une tournure

RALEIGH, Chap. XI. An. 1618.

très peu favorable, Raleigh tint av
ses officiers un conseil, dont le r
sultat fut qu'on devoit se retirer
Terre-neuve pour se rafraîchir,
pour radouber les vaisseaux. Plusieu
de ses gens se mutinerent en rout
& il fut obligé de les renvoyer
Angleterre de l'Isle de Saint-Kit
sous les ordres de son cousin Herbe

Quand Raleigh fut arrivé à Terr
neuve, il s'éleva de grands troubl
à bord de son propre vaisseau,
ne lui étant pas possible de les appais
totalement, il résolut au moins
les diminuer, en se joignant au pl
fort parti, qui se déclara pour r
tourner en Angleterre contre l'incl
nation de l'Amiral, qui fut même bie
près de perdre la vie en cette occa
sion.

Proclamation publiée contre lui en Angleterre.

Vers la fin de Juillet il arriva
Plimouth, où il trouva que le Ro
avoit fait publier une proclamatio
pour lui ordonner de comparoîtr
lui & ses gens devant le Conseil
privé, afin de répondre sur les accu
sations portées contre lui » pou
» avoir brûlé la ville de S. Thomas
» & commis plusieurs hostilités con-
» tre les loix des nations, sur le

erritoires du Roi d'Eſpagne, ac- RALEIGH, Chap. XI.
ons déteſtables aux yeux du Roi, An. 1618.
ui déclaroit être très éloigné de
ouloir les ſoutenir. »

Il eſt arrêté à ſon retour.

Cette proclamation, & pluſieurs
res circonſtances lui firent juger
e ſa conduite avoit été préſentée
is un jour très peu favorable, &
inte avec des couleurs auſſi noires
e les imputations étoient fauſſes.
réſolut de ſe ſoumettre à ſon ſort,
après être reſté fort peu de temps
Plimouth, il en partit pour ſe ren-
e à Londres: mais il n'avoit pas
t plus de vingt milles quand il ren-
ntra Sir Louis Stuckeley, Vice-
niral de Dévon, qui avoit ordre
l'arrêter. Ils retournerent enſem-
e à Plimouth, & Raleigh y de-
eura juſqu'à ce qu'il vînt un nouvel
dre de l'amener priſonnier à Lon-
es. Il avoit chargé le Capitaine
ing de retenir une barque pour ſe
ouvoir ſauver hors du royaume,
ais il eut l'entêtement de ne pas
ivre ce projet, quoiqu'il lui fût
ès facile de s'échaper, & qu'il fût
vident que le Miniſtre Eſpagnol &
faction avoient conçu une ſi gran-
e inimitié contre lui, que ſa perte

RALEÍGH, Chap. XI.

An. 1618.

Il fait de vains efforts pour se sauver.

étoit inévitable, par le grand cré
qu'ils avoient à la cour.

Quand Raleigh fut arrivé à Lo
dres, on le constitua prisonnier da
sa propre maison, où comptant s
l'amitié apparente de Stuckeley, a
quel il avoit fait des présents co
sidérables de rubis & de diamant
il sollicita secrettement la recomma
dation de l'Ambassadeur de France
la cour de son maître, ayant desse
de s'y retirer à la première occasio
favorable. Il avoit un vaisseau prê
pour s'embarquer à Gravesend,
il partit pour s'y rendre dans la nui
mais il reconnut trop tard qu'
étoit trahi. Près de Gréenwich,
vit que le passage étoit occupé pa
quelques barges du Roi : il descend
à terre, & fut suivi par les gens d
ces barges, qui débarquerent aprè
lui. Il fut livré entre leurs mains pa
Stuckeley, qui l'arrêta au nom d
Roi, quand il les vit s'approcher
lui faisant entendre que c'étoit pou
sa propre sureté. » En m'assurant d
» vous » lui dit ce traître » ou au moin
» en feignant de le faire, présente-
» ment que nous sommes découverts
» vous pourrez demeurer toujours

ous ma garde, & nous trouverons une autre occaſion pour vous ſauver. leigh connoiſſant alors toute ſa ıſſeté & tout ſon artifice, lui dit: ir Louis, cette affaire ne vous fera ɔas perdre votre crédit. » Sa pré-ction ne fut que trop confirmée r l'événement. Stuckeley s'étoit ué ſecrettement avec les ennemis Raleigh, & d'accord avec eux toit inſinué dans ſon amitié, ce ıi lui procura de grandes richeſſes ır les préſents que lui fit cet in-rtuné Gentilhomme. Il gagna en ême temps la faveur du miniſtere, ı portant Raleigh à agir de façon ı'il ne pouvoit manquer de ſe ren-re coupable & ſujet à la rigueur es loix. Cette conduite de Stuckeley fit généralement mépriſer de tou-es les perſonnes d'honneur, & de ɔus ceux qui eſtimoient la vertu, qui chériſſoient la gloire de l'An-leterre. Il fut la victime de ſa perfi-ie, & peu de temps après la mort le Raleigh, on le condamna à être endu, pour avoir altéré tout l'or qui avoit été la récompenſe de ſa rahiſon. Cependant il acheta ſon ɔardon de quelques-uns des favoris

RALEIGH, Chap. XI.

An. 1618.

de Jacques, en leur donnant tout les richesses qu'il avoit amassées. Il se retira dans l'Isle de Lundi, où son esprit s'aliéna, & il y mourut dans une extrême pauvreté.

Il est décapité.

Le 28 d'Octobre 1618, Sir Walter Raleigh fut conduit de la Tour à la cour du banc du Roi, en vertu de *l'Habeas Corpus*, & sa première sentence ayant été examinée de nouveau, on le renvoya à Gate-house pour être exécuté le lendemain. En conséquence, il eut la tête tranchée le matin du jour suivant dans la place du vieux palais vis-à-vis la chambre du Parlement. Il étoit âgé de soixante & six ans, & quoiqu'il eût eu une longue maladie, il prononça avant de mourir une harangue très forte pour se justifier des reproches qu'on lui pouvoit faire. Il marqua le plus grand courage en montant sur l'échaffaud : toucha la hache de l'exécuteur, & dit, que cette médécine étoit bien aigue, mais qu'elle le guériroit surement de tous ses ennemis. Son corps fut enterré dans l'Eglise de Sainte Marguerite près de l'autel, mais sa veuve garda plusieurs années sa tête dans une cassette, qui passa ensuite à son fils, qu'on prétend

la fit enterrer à Weſt-Horſeley s le Comté de Surry. RALEIGH, Chap. XI. An. 1618.

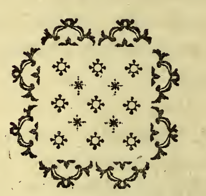
Rien ne prouve plus clairement l fut la victime de la haine des agnols, qu'une lettre écrite de la pre main du Roi Jacques I. à ſon iſtre à Madrid peu de temps après écution. Le Monarque y dit, que Eſpagnols n'ont plus de raiſon ſe conduire avec diſſimulation, ſqu'il leur a ſacrifié Sir Walter eigh, un des hommes les plus iles qui fût à ſon ſervice. Il alla me encore plus loin, & ajouta s'il l'avoit conſervé, il auroit nné une grande ſatisfaction à tou- l'Angleterre, en gardant un ſujet ſi capable de commander que t autre Général qui fût en Eu- pe. (*d*)

(*d*) M. Smollett, dans ſon Hiſtoire ngleterre généralement eſtimée pour ſon ctitude & pour la juſteſſe de ſes portraits, s préſente Raleigh ſous un point de vue peu différent. Je crois qu'on verra avec iſir la peinture qu'il fait de cet homme ſtre, Tome XII. de la Traduction Fran- ſe, pag. 112. » Raleigh étoit certaine- nent un homme rempli des plus grands alents, mais turbulent, téméraire & pré- omptueux.... Il avoit cauſé de grands

RALEIGH, Chap. XI.

An. 1618.

» maux aux Eſpagnols ſous le régne d'E
» ſabeth, & depuis ſon empriſonnemen
» il avoit compoſé différents mémoires po
» détourner Jacques de faire aucune allia
» ce avec cette nation. Il n'eſt donc p
» étonnant que Gondemar ait employé to
» ſon crédit pour perdre un ennemi au
» déclaré des Eſpagnols. Mais d'un aut
» côté il paroît certain que Raleigh avo
» entrepris ſon dernier voyage dans la vu
» d'exercer la pyraterie, & l'on voit con
» bien il étoit capable d'impoſture par ſo
» Traité, intitulé : Découverte du Granc
» riche & magnifique Empire de la Guyan
» qui n'a jamais exiſté que dans ſon imagina
» tion & dans la deſcription qu'il en a faite.



DÉCOUV



)ÉCOUVERTES

ITES par plusieurs Européens qui ont entrepris des voyages autour du monde à la fin du seizieme siecle, & au commencement du dix-septieme.

:HAPITRE PREMIER.

:mier voyage de Cavendish : Il fait un armement de trois vaisseaux : Il met à la voile de Plymouth : Il entre dans le détroit de Magellan : Il entre dans la mer de Sud : Ses gens sont attaqués par les Espagnols : Il s'empare de deux vaisseaux : Ses gens combattent les Espagnols : Il prend un vaisseau de la même nation, & en brûle plusieurs autres.

A Reine Elisabeth pendant tout :ours de son régne, s'attacha à ennmer de plus en plus l'ardeur pour

Premier voyage de Cave.dish.
An. 1585.

Cavendish, Chap. I.

An. 1585.

le bien public, dont quelques parti-culiers parurent animés : elle ne né-gligea aucune occaſion d'honorer ceux qui rendirent quelque ſervice à leur patrie, ce qui excita pluſieurs perſonnes de fortune & de rang au-deſſus du commun, à s'engager avec une noble activité dans des entre-priſes très utiles. Un de ceux qui ſe diſtinguerent le plus, fut Tho-mas Cavendish, Ecuyer né à Tri-mley, dans le Comté de Suffolk. Ses biens étoient ſitués près d'Ipwich qui étoit alors une place de grand commerce, ce qui lui donna dès son enfance, une inclination déterminée pour les voyages de mer, & auſſi-tôt qu'il fut en âge de ſe livrer à son penchant, il vendit une partie de ſes terres, & en employa le prix à équi-per un fort vaiſſeau, qu'il nomma le Tigre, du port de cent vingt ton-neaux. Il s'en ſervit pour accompa-gner Sir Richard Greenville à la Vir-ginie en 1585, éprouva de grandes difficultés dans ce voyage, & n'en retira aucun profit. De retour à Fal-mouth le 6 d'Octobre de la même année, il ſe détermina à une ſecon-de entrepriſe, animé par l'eſpérance d'une meilleure fortune.

Cavendish, Chap. I.

An. 1586.

Il fait un armement de trois vaisseaux.

Dans son premier voyage il avoit
ι une partie des Indes Occidenta-
s Espagnoles, & avoit eu plusieurs
ıtretiens avec quelques-uns de ceux
ıi avoient accompagné François
rake. Les lumieres qu'il y acquit
i firent former le projet d'entre-
·endre un semblable voyage, tant
ɔur se dédommager des pertes qu'il
ʼoit souffertes, que pour imiter les
ƭions glorieuses de ce brave Offi-
er. Il vendit la plus grande partie
: ses biens pour se procurer l'argent
écessaire, & fit ses préparatifs avec
nt d'activité, qu'en moins de huit
ois sa petite Escadre fut en état de
ettre en mer. Son plus fort vais-
au nommé le Désiré étoit de cent
ıarante tonneaux, & le plus petit
ı'il appella le Content, en portoit
ıviron soixante. Il y ajouta une
ırque de quarante tonneaux, qu'il
omma le Haut-Gallant. Il se munit
e provisions pour deux ans, & en-
ıgea cent vingt-six hommes de mer,
ı y comprenant les Officiers. Les
ns avoient déja servi sous François
)rake, & les autres étoient des hom-
ıes également remplis de courage
: d'expérience.

Cavendish, Chap. I.

An. 1586.

Il met à la voile de Plymouth.

Après avoir obtenu une Commis-
sion de la Reine, Cavendish sortit d
Londres le 10 de Juillet 1586, s'em
barqua à Harwich à bord du Désiré
arriva à Plymouth le 18 du mêm
mois : y demeura jusqu'au 21, & mi
ce jour à la voile pour son gran
voyage.

Le 5 d'Août il mouilla à l'isle d
Forteventura, d'où il passa au Cap
Blanc, & se rendit ensuite à la côt
de Guinée. Le 23 il jetta l'ancre
Sierra Leona, où il pilla une vill
de Négres, qui avoient tué un d
ses hommes avec leurs fléches em
poisonnées. Le 3 de Septembre, l
barque entra dans un port de quatr
milles de profondeur, où les Angloi
pêcherent beaucoup de poisson, de
scendirent à terre, & en rapporte
rent quelques limons.

Le 6 ils quitterent ce port, s'ar
rêterent à l'une des isles du Cap
Verd, située à dix lieues de la point
de Sierra Leona, & jetterent l'ancr
environ à deux milles du rivage. L
partie Méridionale de cette isle n'a
voit point d'eau fraîche, mais ils e
trouverent abondamment en troi
ou quatre endroits de la parti

An. 1586.

eptentrionale. Ils en partirent le o d'Octobre, dirigerent leur cours our le Brésil, & le premier de Novembre ils jetterent l'ancre entre l'isle le Saint Sebastien & la Terre-ferme. ls s'y arrêterent pour réparer leurs nanœuvres, & construire une Pinasse; remirent ensuite à la voile, & le 27 ils aborderent à un port, que l'Amiral nomma port Désiré. Pendant qu'ils y demeurerent, les Sauvages blesserent deux de ses gens avec des fléches de roseaux, garnies de pierres à feu pour leur servir de pointe. Cavendish donna à ce pays e nom de Terre des Patagons, à cause de la taille gigantesque des habitants.

Ils partirent du port Désiré le 28 de Décembre, faisant route Sud-Sud-Ouest, & le 2 de Janvier 1587 ils doublerent un gros Cap-blanc à 52 dégrés de latitude Méridionale, où ils trouverent sept brasses d'eau à une lieue du rivage. Le 3 ils découvrirent un autre grand Cap, sous lequel ils jetterent l'ancre à 52 dégrés 45 minutes de latitude. Ils y essuyerent une furieuse tempête, qui dura trois jours, & furent chassés en mer, après

Cavendish, Chap. I. An. 1587.

avoir perdu une de leurs ancres. Depuis ce Cap, ils ne virent qu'un rivage découvert jusqu'à l'embouchure des détroits de Magellan.

Il entre dans le détroit de Magellan.

Le 6 de Janvier ils entrerent dans ces fameux détroits, qui ont en quelques endroits cinq ou six lieues de largeur, sont très resserrés en d'autres. Dans la partie la plus étroite ils prirent à bord vingt-quatre Espagnols, reste de quatre cents hommes qui y étoient demeurés depuis trois ans. La distance de l'embouchure à l'endroit le plus resserré, est de quatorze lieues, & dans la direction de l'Ouest-quart au Nord : de cet endroit jusqu'à l'isle des Penguins, il y a environ dix lieues dans la direction de l'Ouest-Sud-Ouest.

Le 8 ils jetterent l'ancre près de cette isle, & tuerent un grand nombre des oiseaux qui lui ont donné le nom. Le 9 ils passerent devant la ville du Roi Philippe, bâtie par les Espagnols : elle étoit composée de quatre forts, dont chacun n'avoit qu'une piece de canon. La ville étoit assés belle, ainsi que les Eglises, & très bien située, dans l'endroit de tous les détroits le plus convena

e pour la commodité du bois & de Cavendish,
eau, à 52 dégrés de latitude Méri- Chap. I.
ionale : l'Amiral donna le nom de An. 1587.
ort famine à l'endroit où il jetta
ancre.

Ils remirent à la voile le 14, &
rent cinq lieues Sud-Oueſt juſqu'-
u Cap-froward : cinq lieues plus
oin à l'Oueſt ils trouverent une
aye nommée Muſſel Cove, à cauſe
e la grande quantité des poiſſons
ommés Muſſels que les mariniers y
êcherent. Le 21 ils firent voile en
uivant leur cours au Nord-Oueſt,
x rencontrerent à dix lieues une
utre baye, que l'Amiral nomma Eli-
abeth. Deux lieues plus loin, ils
rouverent une grande riviere; &
e 22 Cavendish y fit remonter la
barque environ trois miles. Les bords
en étoient unis & agréables de part
& d'autre, au contraire des autres
parties des détroits qui ſont rabo-
teux, pleins de montagnes, & habi-
tés par des Sauvages, très forts &
très brutes. Après avoir paſſé cette
riviere, ils gagnerent le canal de
Saint Jacques, qui en eſt à deux
lieues, & trouverent enſuite un Cap
quatre lieues plus loin, du côté du

Cavendish, Chap. I.

An. 1587.

Nord. Depuis ce Cap jusqu'à l'em bouchure Occidentale des détroits il y a trente-quatre lieues de distan ce, en faisant cours à peu près a Nord-Ouest, ensorte que toute l longueur des détroits, est d'environ quatre-vingt-dix lieues.

Il entre dans la Mer du Sud.

Le 26 de Février, ils entreren dans la mer du Sud, & le premie de Mars ils essuyerent une tempête qui sépara le Haut-galant de l'Esca dre à 49 dégrés de latitude Méri dionale, & à quarante-cinq lieue de terre. Cette tempête dura troi jours, & il se fit une ouverture au bâtiment: mais après une peine ex cessive il eut le bonheur de gagner le canal, entre l'isle Sainte Marie & la Terre-ferme, le matin du 15 où il joignit l'Amiral & le Content. Cet te isle est située à 37 dégrés 30 mi nutes de latitude Méridionale: ils y firent provision d'orge & de froment, aussi bon qu'on en puisse trouver en Angleterre, & s'y munirent aussi de cochons, de volaille ordinaire, de pommes de terre, de chien de mer desseché, & de maïs.

Etant partis le 18 au matin de l'isle Sainte Marie, ils firent cours

Nord-Nord-Eſt, environ dix lieues, & jetterent l'ancre ſous l'iſle du Crucifiment. Le 30 ils arriverent à la baye de Quintero, ſituée à 33 degrés 50 minutes de latitude Méridionale, & le lendemain ſoixante hommes bien armés avancerent ſept ou huit miles dans le pays. Dans cette courſe ils rencontrerent de grands troupeaux de beſtiaux ſauvages, des chevaux, des chiens, des liévres, des lapins, des perdrix, & d'autres oiſeaux de diverſes eſpeces.

Cavendish, Chap. I.

An. 1587.

Le 5 d'Avril, quelques Anglois étant deſcendus à terre, avec leurs barriques pour les remplir d'eau, furent attaqués par deux cents Cavaliers Eſpagnols, qui tomberent ſur eux des hauteurs, en tuerent quelques-uns, & en firent d'autres priſonniers : mais un renfort de quinze Anglois, étant accouru au ſecours de leurs compagnons, ils tuerent vingt-quatre Eſpagnols ſur la place, & repouſſerent les autres dans les montagnes. Après cette rencontre, ils demeurerent dans la rade, & firent de l'eau ſans aucun trouble.

Ses gens ſont attaqués par les Eſpagnols.

Ils partirent le 9 de cet endroit, gagnerent une petite iſle, où ils vi-

Cavendish, Chap. I.

An. 1587.

rent une grande quantité de Per guins, environ à une lieue de di tance, & le 15 ils arriverent à Mor Morino, situé à 20 dégrés 30 minu tes de latitude. L'Amiral descend à terre avec trente de ses gens, & ils y trouverent des Indiens, qu portoient de l'eau fraîche & du bo sur leur dos. Les naturels de cet e droit sont très simples, & vivent e sauvages, dans une crainte cont nuelle des Espagnols.

Il s'empare de deux vaisseaux.

Le 3 de Mai, ils jetterent l'ancr dans une baye, où il y a trois p tites villes nommées Parracca, Chi cha & Pisca, dont la derniere est 13 dégrés 20 minutes de latitud Méridionale. Ils y descendirent, & après avoir pris un peu de vin, de figues, du pain, & quelques volai les dans les maisons, ils retourn rent à bord. Peu de temps après i se rendirent maîtres de deux vai seaux richement chargés, en enle verent tout ce qui put leur conv nir, & brûlerent le reste, ainsi qu les vaisseaux dont ils mirent les hon mes à terre.

Ses gens ont quelques combats avec les Espagnols.

Le 26 ils arriverent à la rade d Paita, qui est situé à 5 dégrés 4 m

tes de latitude Méridionale. La le eſt proprement bâtie, & con- nt à peu près deux cents maiſons. Amiral à la tête d'environ ſoixan- de ſes gens, eut une eſcarmouche ec les habitants, qu'il chaſſa de ir ville, & qu'il força de ſe refu- er dans les montagnes. Les Anglois trouverent beaucoup de meubles, environ cinquante marcs d'argent pieces de huit. Quand ils eurent nporté à bord les effets les plus écieux, ils mirent le feu à la ville, i fut réduite en cendres avec ce l'elle contenoit, eſtimé ſix mille res ſterling, & un vaiſſeau qui oit en rade. Après cet exploit, ils rigerent leur cours à Puna, ſitué un dégré de latitude Méridionale: trouverent dans le port un vaiſ- au de cent cinquante tonneaux, l'ils coulerent à fonds, & ils dé- rquerent enſuite. Le Seigneur de tte iſle étoit Indien de naiſſance, ais ayant épouſé une femme Eſpa- nole, il embraſſa ſa Religion, & oligea tous ſes Sujets de ſuivre ſon cemple. L'iſle de Puna eſt à peu près e la grandeur de l'iſle de Wight, & t bien partagée de tous les préſents

Cavendish, Chap. I. An. 1587.

de la Nature, mais il n'y a point
mines d'or ni d'argent. Les pâturag
y sont excellents, & l'on y trou
en quantité des animaux d'un gran
usage, tels que des chevaux, d
bœufs, des moutons & des chevre
qui donnent du lait en abondanc
On y voit aussi des oiseaux très bon
entre autres des dindons, des canar
& des pigeons, tous de la plus gros
espece. Les vergers sont bien fourn
d'arbres fruitiers, très utiles, & c
plusieurs plantes odoriférantes. U
de ces enclos étoit entouré de l'e
pece d'arbre qui porte le coton do
on fait le bazin : les cosses qui le co
tiennent sont au sommet de l'arbre
& dans chacune on trouve sept o
huit graines : mais si on ne recueil
pas le coton quand il est mur, ce
graines en tombant prennent racin
& produisent du nouveau plan. L'A
miral ayant appris que le Seigneu
de cette isle, qu'on appelloit le Ca
cique de Puna, avoit transporté se
effets les plus précieux dans une au
tre petite isle contigue ; il s'y rend
aussi-tôt, découvrit le trésor, e
prit ce qui lui convint, mit le feu
l'Eglise, & emporta cinq cloche

'il trouva dans la tour. Le 2 de in les Anglois furent attaqués par corps de cent Espagnols, qui tuent ou firent prisonniers douze des ns de Cavendish, & perdirent quante-six hommes. Le même jour soinante & dix des gens de l'Escadre, ncontrerent un autre parti de cent spagnols, armés de mousquets, & e deux cents Indiens armés d'arcs de fléches. Les Anglois les attauerent si vivement, qu'ils furent ien-tôt mis en déroute, & obligés e chercher leur salut dans la fuite. es vainqueurs ravagerent ensuite les hamps & les vergers, brûlerent quare vaisseaux sur le chantier, & mient aussi le feu à la ville, composée e trois cents maisons, ainsi qu'à eux autres villes du voisinage. Ces ctes de cruauté sans aucun sujet, uisirent beaucoup aux expéditions u'on fit par la suite dans la mer du ud.

Cavendish, Chap. I. An. 1587.

Le 5 de Juin ils quitterent Puna, & firent voile à Rio Dolce, où ils s'arrêterent pour prendre de l'eau; le 12 ils passerent la ligne Equinoxiale, & continuerent leur cours au Nord le reste du mois. Le premier

Il prend un vaisseau de la même nation, & en brûle plusieurs autres.

Cavendish, Chap. I. An. 1587.

de Juillet ils virent la nouvelle Ef-
pagne ; & le 9 ils prirent un vaif-
feau de cent vingt tonneaux, dan
lequel ils trouverent un nommé Mi-
chel Sancius, natif de Marfeilles
homme très habile dans la connoif-
fance des côtes de la mer du Sud
L'Amiral le retint pour fon Pilote
& il lui donna avis d'un gros vaif-
feau nommé Anna - Maria, qui ve-
noit des ifles Philippines, & que Ca-
vendish prit quelque temps après. L
10 ils s'emparerent d'une barque en
voyée pour informer de leur arrivé
les différentes parties de la côte. L
26 ils jetterent l'ancre dans la rivier
Copalita, la même nuit trente hom-
mes fe rendirent dans la Pinaffe
Agatulco, qu'ils brûlerent, ainfi qu
la maifon de la Douane, où ils trou-
verent fix cents facs d'indigo pou
les teintures, & quatre cents de ca-
cao ; chaque fac des premiers fut ef-
timé quarante écus, & chacun des
derniers fut prifé à dix écus. Le ca-
cao reffemble à l'amande, mais le
goût n'en eft pas auffi agréable : on
en tire de la boiffon & de la nour-
riture, & il paffe dans le commerce
pour argent comptant, cent cinquan

:acaos étant estimés pour une réa- Cavendish, Chap. I. An. 1587.
de la Plata. Le lendemain l'Ami-
descendit à terre avec trente
mmes, s'avança dans les bois, prit
métif qui appartenoit à la Douane
cette ville, & emmena l'homme
ec sa charge aux vaisseaux. Le 24
Août l'Amiral, avec trente hom-
es marcha à la Nativité, située à
degrés de latitude Septentrionale.
rit un mulâtre, envoyé pour don-
r l'allarme à toute la côte de la
uvelle Galice, & brûla la ville
ec deux vaisseaux, chacun de deux
nts tonneaux, qui étoient sur le
antier. Le 26 ils firent voile dans
baye de Saint Jago, où ils prirent
l'eau fraîche, une grande quan-
é de poissons, & quelques perles.
s y demeurerent jusqu'au 2 de Sep-
mbre, qu'ils vinrent dans la baye
Malacca, à une lieue Ouest de la
ativité.



An. 1587.

CHAPITRE II.

Cavendish se rend maître du navir Sainte Anne : Il perd un de vaisseaux : Il arrive aux isles P lippines : Il passe à celle de Ja Il arrive à Sainte Hélene : Son tour en Angleterre.

Cavendish se rend maître du navire la Sainte-Anne.

LE 9 au matin, l'Amiral envo quarante hommes avec Sanc pour guide ; ils marcherent de lieues au travers des bois, & tro verent trois familles composées d' pagnols, d'Indiens & d'un Portuga qu'ils emmenerent tous aux vaisseau On renvoya les femmes chercher oranges, des limons, des pomm de terre, & d'autres fruits, & qua elles furent de retour, on mit to les prisonniers en liberté, à l'exce tion d'un Espagnol & d'un Portuga Après être sortis de cette baye, arriverent le 12 à l'isle de Saint A dré, & le 24 ils aborderent à M satlan, sous le tropique du Cance Le 27 ils mouillerent à une isle q

:toit éloignée environ d'une lieue, mirent leurs vaisseaux à la ban- & rétablirent leur Pinasse. Par le nseil d'un Espagnol prisonnier, y trouverent abondamment de u fraîche, en creusant à trois ds de profondeur dans le sable. y demeurerent jusqu'au 9 d'Octre, & firent voile alors pour le t Saint Luc, situé sur la côte de Californie, où ils arriverent le Ils y resterent jusqu'au 4 de Nonbre à attendre le vaisseau d'Aulco, & le même jour le Désiré le Content gagnerent la pointe la Californie, située à 23 dégrés minutes de latitude. Un des homs étant monté au grand mât, déuvrit un vaisseau en mer, & en nna avis à l'Amiral, qui se préa aussi-tôt au combat. Quand tou choses furent en état il se mit en asse, & vers le soir atteignit ce vire, qu'il salua d'une bordée & ne décharge de mousquetterie. Ce timent se nommoit la Sainte An-, du port de sept cents tonneaux, partenoit au Roi d'Espagne, & oit commandé par l'Amiral de la er du Sud. Cavendish essaya d'a-

Cavendish, Chap. II.

An. 1587.

bord de venir à l'abordage : mais Anglois répouſſés par le nombre, rent obligés de ſe retirer, ayant deux hommes tués, & cinq ou bleſſés. L'Amiral revint à la char avec ſa grande & ſa petite artiller qui faiſoit un feu continuel, & tua un grand nombre d'homm Après avoir reçu une nouvelle bo dée, les Eſpagnols arborerent drapeau de tréve, & demandere que l'Amiral leur donnât la vie, lui abandonnant leur vaiſſeau av toute ſa charge. Cavendish y co ſentit, à condition qu'ils baiſſeroie à l'inſtant leurs voiles, mettroie leur chaloupe en mer, & viendroie à bord de ſon vaiſſeau, ce que fire auſſi-tôt le Capitaine, le Pilote, l'un des principaux Marchands. navire avoit à bord cent vingt-de mille pezos d'or, une grande qua tité de ſoie, de ſatins, de dama du muſc, & de toutes ſortes de pr viſions preſque auſſi précieuſes po les Anglois, que les richeſſes qu' y trouverent. Le 6 de Novembr ils entrerent dans le port nomn Puerto-Seguro avec leur priſe, tous les Eſpagnols, hommes & fe

, au nombre de cent cinquante, Cavendish,
ent mis à terre. Cavendish choi- Chap. II.
ce terrein fertile pour les y dé- An. 1587.
quer: il leur laissa du vin & des
visions, avec les voiles de leur
sseau, & quelques planches pour
ver des cabanes, & se procurer
autres commodités nécessaires
is ce climat.

Après avoir ainsi disposé de ses
sonniers, le premier soin de l'A-
ral fut de partager le butin: mais
distribution occasionna une mu-
erie dans l'équipage, chaque hom-
pensant qu'on ne lui donnoit pas
it ce qui devoit lui appartenir. La
iérosité de l'Amiral termina bien-
ces mouvements dangereux, &
firent une grande fête, le 17 de
ovembre, jour du couronnement
la Reine. Des prisonniers Espa-
ols, Cavendish garda deux Mous-
Japonois, trois Naturels de l'isle
anille, un Portugais qui avoit été
la Chine, & un Pilote Espagnol
i connoissoit très bien la mer en-
Acapulco, & les isles des Lar-
ns.

Le 19 de Novembre, après que Il perd un de ses vaisseaux.
miral eut renvoyé le Capitaine de

Cavendish, Chap. II.

la prise, il mit le feu au vaisse
quoiqu'il eût à bord six cents t
neaux de riches marchandises, &
dirigea sa route vers les isles des L
rons. Dans la traversée le Cont
fut séparé de l'Amiral, & on n
eut depuis aucunes nouvelles.

An. 1588.

Le 3 de Janvier 1588, ils ab
derent à l'une des isles des Larro
nommée Guam, à 13 dégrés 40
nutes de latitude Septentrionale.
y virent soixante ou soixante &
canots remplis de Sauvages, qui
porterent des cocos, des pom
de terre, des plantains, & du p
son frais pour échanger contre
morceaux de vieux fers. Après
trafic ils vinrent si près des va
seaux, que deux de leurs canots
rent brisés en pieces, sans qu'ils
souffrissent aucun mal, parce
l'eau semble leur être aussi famil
re qu'aux poissons. Ces Sauvages s
très gros, & d'une couleur tann
leurs canots sont faits avec beauc
d'art, quoiqu'ils n'aient point d'i
truments de fer. Ils ont vingt-qua
pieds de long, & un pied & demi
largeur : ils mettent au stribord
especes de radeaux de canes &

Cavendish, Chap. II.

An. 1588.

aux pour empêcher qu'ils ne ren-
ent: ils se servent de voiles de
:, quarrées ou triangulaires, &
voguent aussi-bien au plus près
vent, que lorsqu'ils l'ont arriére.
.e 9 de Janvier, ils arriverent à
e des pointes des isles Philippi-
, nommée Caba del Spirito San-
à trente dégrés de latitude Sep-
trionale, à cent dix lieues de
am, & à soixante de Manille, la
icipale des Philippines, habitée
les Espagnols, au nombre de six
sept cents. Cependant la ville n'est
forte, quoique très riche: puis-
: c'est de cette isle qu'on envoye
s les ans un gros vaisseau à Aca-
co, outre le commerce très éten-
& très lucratif qu'elle fait avec la
ine.

Il arrive aux Isles Philippines.

Le 14 ils entrerent dans les dé-
its entre les isles nommées Lucan
Cambaye: le 15 ils trouverent
le Capul, & jetterent l'ancre dans
port excellent. Peu de temps après
ir arrivée, il vint à eux un canot,
ec un des sept principaux Caci-
ies de l'isle. On lui donna environ
ie demi-aune de toile de lin pour
iatre cocos, & à peu près autant

Cavendish, Chap. II. An. 1588.

pour la valeur d'une quarte de po
mes de terre, qui font une nourri
re excellente. Ce Cacique avoit
peau peinte d'une maniere fort
guliére, il marqua quelque desir
demeurer à bord, & l'Amiral le p
d'envoyer son canot chercher les
autres Caciques, qui vinrent aussi
vaisseau sans aucune difficulté.
amenerent avec eux une suite no
breuse, avec une grande quantité
cochons & de poules, & assés de
cos & de pommes de terre pour
garnir un marché, ce qu'ils ven
rent à un prix médiocre. Penda
que les Anglois séjournerent en
endroit, le Pilote qu'ils avoient p
dans la Sainte Anne, fut pendu po
avoir projetté de les livrer aux Esp
gnols. Les habitants de cette isle so
Payens, & vont presque entiereme
nuds, les hommes ne portant qu'u
piece de toille quarrée, faite
feuilles de plantain, qu'ils attache
à leur ceinture, avec une autre p
derriére qui leur tombe jusqu'a
jambes. La circoncision est en usa
dans ce pays, & les hommes y sou
frent une opération encore plus do
loureuse, qui ne se fait dans auc

, excepté à Pegu. On leur fait Cavendish, Chap. II. An. 1588.
rou vers l'endroit de la cir-
iſion pour y paſſer un fil d'é-
, que l'on rive, & qu'on peut
ou remettre. On prétend que
urent les femmes qui imagine-
anciennement ce moyen d'em-
ner les crimes abominables, aux-
s les hommes de ces iſles étoient
rs.

e 23 l'Amiral aſſembla tous les
iques qui lui avoient payé tri-
, leur dit que lui & ſes gens
ent Anglois, les plus grands en-
is qu'euſſent les Eſpagnols, &
ite il leur rendit en argent la va-
de tout le tribut qu'ils lui avoient
é en proviſions. Surpris de ſa gé-
oſité, ils lui promirent de le ſou-
ir de toutes leurs forces, s'il vou-
faire la guerre aux Eſpagnols
s ce pays. Enſuite ils firent plu-
rs fois le tour du vaiſſeau dans
rs canots, & prirent congé de
niral, qui fit tirer un coup de
on à leur départ.

e 24 les Anglois partirent de Capul,
firent voile au Nord-Oueſt, en co-
ant Manille, où ils virent que les Eſ-
gnols étoient ſur leurs gardes, parce

Cavendish, Chap. II. An. 1588. qu'ils avoient donné l'allarme à t
le pays. L'isle de Panama est presq
toute un pays uni, où l'on trou
de grands arbres très droits, prop
à faire des mats, outre plusieurs r
nes d'or, qui sont entre les ma
des Indiens. Au Sud on trouve l'i
des Négres, presque aussi grande q
l'Angleterre, à 9 dégrés de latitu
Septentrionale. Il paroît que le te
rein en général en est bas, mais fe
tile, & les habitants se gouverne
eux-mêmes. Le 29 de Juin les A
glois passerent le détroit entre P
nama & la terre des Négres,
après y avoir parcouru environ se
ze lieues, faisant cours au Sud-Oue
ils parvinrent à l'embouchure.

Il arrive à Java. Le premier de Mars ils jetterer
l'ancre au Sud-Ouest de la grand
Java, où ils virent un grand nombr
de barques de pêcheurs: l'Amira
leur envoya un Négre, qui parloi
la langue Morisque, dont on se ser
beaucoup à Java, mais ils gagneren
aussi-tôt le rivage, & se cacheren
dans les bois. Cependant quand il
entendirent la voix du Négre qui le
appelloit, un d'eux revint au bor
de

la mer, les conduisit à un endroit il y avoit de l'eau fraîche, & se argea d'un message de l'Amiral à r Roi, pour assurer ce Prince que Anglois n'étoient venus que pour fiquer des vivres, ou des denrées e l'isle pouvoit produire. Le 12 de rs il vint des canots du Roi, chars de toutes sortes de provisions, s bœufs, des cochons, des poules, oyes, du sucre, du coco, du ntain, des oranges, des limons, vin & de l'eau de vie. Deux Porçais vinrent aussi à bord demander des nouvelles de leur Roi Dom tonio, qui étoit alors en Anglere, & ils instruisirent les Anglois mœurs & des coutumes de ces iples. Le Roi de la partie de l'isle ils se trouvoient, avoit un pouir si absolu sur ses Sujets, que si elqu'un d'eux osoit faire un mar-sans sa permission, il étoit puni mort. Ce Prince avoit cent fems, & son fils cinquante. Si elles ient heureuses pendant qu'il vit, leur félicité finissoit avec sa vie: si-tôt qu'il étoit mort, qu'on avoit lé son corps, & que ses cendres ient déposées dans une urne, el-

Cavendish, Chap. II.

An. 1588.

Cavendish, Chap. II.

An. 1588.

les ſe rendoient toutes à un endro deſtiné pour leur ſacrifice: la fav rite jettoit une balle, l'endroit elle s'arrêtoit marquoit le lieu de mort; les autres l'environnoient, le viſage tourné vers l'Orient, ell ſe frappoient elles-mêmes de leu poignards dans le cœur. Les Rein de Java ſont obligées par la Cout me du pays, à faire ce barbare crifice aux manes de leurs maris. L hommes ſont très bons ſoldats, éxécutent auſſi-tôt tout ce que le Roi leur commande, comme de s'e foncer une épée dans le corps, de jetter dans un précipice, & d'autr actions pareilles, parce que la cole du Prince eſt toujours ſuivie d'u mort immédiate. Ils ont la coule tannée, comme tous les autres I diens, & vont nuds: mais les fen mes ſont de couleur plus agréabl & ont plus de modeſtie. Après avo payé aux Javans les proviſions qu'o en avoit reçues, l'Amiral prit con d'eux, & leur fit préſent en parta de trois pieces de canon. Le 16 mars les Anglois firent voile pour Cap de Bonne-eſpérance, & en ployerent le reſte de ce mois, ain

ue celui d'Avril à traverſer l'Océan ntre Java & la côte d'Afrique.

Cavendish, Chap. II.

An. 1588.

Le 11 de Mai, un des hommes vit ı terre du côté du Nord. Vers Midi s en apperçurent une à l'Oueſt, en-iron à cinquante lieues de diſtance, : jugerent que c'étoit le Cap de onne-eſpérance, mais comme ils 'avoient que très peu de vent, ils nrent la haute mer juſqu'à minuit: 12 & le 13 ils eurent un grand ılme, & le temps fut très chargé: 14 il s'éclaircit, & ils reconnurent terre, qui étoit le Cap Falſo, à nquante lieues du Cap de Bonne-pérance. On reconnoît aiſément ce ap à trois hautes montagnes, dont plus élevée eſt celle du milieu, ais le terrein eſt bas vers le riva-. Le 16 de Mai ils découvrirent Cap de Bonne-eſpérance, qui eſt peu près à l'Oueſt du Cap Falſo: ais ils regagnerent la haute mer, le 18 de Juin ils ſe trouverent ſept lieues de l'iſle Sainte Hélene. lendemain ils jetterent l'ancre à uze braſſes d'eau dans une baye, la partie de l'iſle qui eſt au Nord-ıeſt. Sainte Hélene eſt ſituée dans 'céan Méridional, entre les côtes

Cavendish, Chap. II.

An. 1588.

d'Afrique, le Bréfil & la Guinée, à 15 dégrés, 48 minutes de latitude Méridionale. On connoît trop bien à préfent cette isle, pour qu'il soi néceffaire d'en donner la defcription

Il arrive à Sainte-Hélène. Son retour en Angleterre.

Lorfque les Anglois fe furent mu nis à Sainte Hélene de tout ce qu leur étoit néceffaire, ils firent voil pour l'Angleterre le 20 de Juin, en dirigeant leur cours vers le Nord Oueft, parce que le vent porte pref que toujours à la terre à Sainte Hé lene. Le Vendredi 23 Août ils ga gnerent la partie la plus Septentrio nale des Açores: le 29 ils virent le isles Flores & Corvo, à 39 dégrés 30 minutes de latitude Septentrio nale. Continuant leur cours par l Nord-Eft, ils rencontrerent le 3 d Septembre un vaiffeau Flamand qu venoit de Lisbone. Le 9 ils effuye rent une violente tempête qui em porta plufieurs de leurs voiles, & ils arriverent enfuite fans autre ac cident dans le port de Plymouth.

De tous les voyages d'auffi lon cours, il n'y en a eu aucun qui a été achevé avec un fuccès auffi con tant, & en auffi peu de temps, pu que Magellan employa trois anné

ans le fien ; que Drake fut deux ans
: près de onze mois, au lieu que
;avendish arriva en Angleterre après
voir été en mer feulement vingt-
x mois.

CHAPITRE III.

'an-Noort eft chargé d'une expédition contre les Efpagnols : Ses gens font attaqués dans une Ifle par les Portugais : Difficultés qu'il trouve à embouquer les détroits : le Vice-Amiral eft abandonné fur la côte : Mœurs des habitants de la Mocha.

Van-Noort, Chap. III.

An, 1558.

Van-Noort eft chargé d'une expédition contre les Efpagnols.

QUELQUES riches marchands des pays-bas, animés par les fuccès le François Drake, de Cavendish, x de quelques autres hardis Com-nandants, formerent le projet d'en-voyer quelques vaiffeaux de guerre lans la mer du Sud par les détroits le Magellan, pour croifer contre les Efpagnols. Le fuccès de cette expé-lition importante dépendoit particu-iérement de la capacité du Général, nom que les Hollandois, ainfi que

Van-Noort, Chap. III.

An. 1598.

plusieurs autres nations donnoient alors à celui qui commandoit en chef, soit sur mer, soit sur terre. Ils résolurent de charger de cette entreprise un Officier bien connu par sa capacité & par son courage. Leur choix tomba sur Olivier Van-Noort, natif d'Utrecht, qui étoit dans la fleur de l'âge, & dont la gloire étoit la passion dominante. Il accepta cette commission avec joye, & quand les conditions en eurent été réglées, on équipa deux gros vaisseaux, l'un nommé le Maurice, & l'autre le Henri-Frédéric. On y joignit deux Yachts, nommés la Concorde & l'Espérance, & l'on mit sur cette escadre deux cents quarante-huit hommes de tout rang. Olivier Van-Noort, en qualité d'Amiral monta le Maurice: Jacques Claasz de Ulpenda fut nommé Capitaine du Henri-Frédéric, avec le titre de Vice-Amiral: Pierre Van-Lint eut le commandement de la Concorde, & l'Espérance fut confié aux soins de Jean Huidecoope, tous hommes expérimentés & intéressés dans le voyage.

Lorsque tout fut ainsi disposé, les Armateurs présenterent une requête

a cour de l'Amirauté à Rotterdam, Van-Noort, Chap. III.
toutes les parties intéressées eurent
dre de s'y présenter. Le 28 de Juin An. 1598.
598, les réglements dressés pour la
nduite qu'on devoit tenir dans
tte expédition furent approuvés
ar le Stadthouder, qui étoit alors le
rince Maurice; on en fit publique-
ent la lecture, & tous firent ser-
ent de s'y conformer. Le 13 de
eptembre, le Maurice & la Concorde
rent voile du port de Gorée, le
enri-Frédéric & l'Espérance les
ignirent d'Amsterdam, & ils se
endirent à Plymouth, où M. Mellish,
eur pilote Anglois, qui avoit été
ompagnon de fortune de Sir Thomas
Cavendish, prit tout ce qui lui étoit
écessaire. Le 21, ils partirent de
Plymouth avec le vent Nord-est,
& il s'éleva bien-tôt quelques jalou-
ies au sujet de la conduite & de la
apacité du Vice-Amiral. Quelques
ours après il perdit une chaloupe
vec un homme, ce qui fut attribué
à sa négligence; les murmures se ré-
pandirent dans tout l'équipage, & ils
augmenterent encore par la conduite
hautaine de cet Officier, qui mépri-
soit tous les avis, quoiqu'il fût un de

Van-Noort, Chap. III.

An. 1598.

Ses gens sont attaqués dans une Isle par les Portugais.

ceux qui en avoient le plus de besoi

Le 10 de Décembre, ils virent l
Isles du Prince, qui sont à un dég
de latitude septentrionale, ils en
voyerent devant eux une chalou
avec le pavillon de treve, & el
rencontra un Négre qui portoit l
même signe de paix. Ils ne deman
derent autre chose que quelques pro
visions, ce qui leur fut accordé ave
des marques d'amitié; mais pendan
qu'on étoit occupé à les transporter
un parti de Portugais qui s'étoit mi
en embuscade, surprit les Hollandois
en tua plusieurs, du nombre desquel
fut le brave pilote Anglois Mellish
poursuivit les autres à leurs chaloupes que les Portugais attaquerent vivement: tuerent le frère de l'Amiral, & furent prêts de prendre tous les autres prisonniers. Pour tirer vengeance de cet outrage, Van-Noort brûla toutes les sucreries, & après s'être pourvu d'eau fraîche, il mit à la voile le 17. Le 25, il arriva au Cap Gonsalvo, où il rencontra deux vaisseaux Hollandois, par lesquels il fut informé que le Capitaine Sleerhagen avec une partie de ses gens avoient péri près de cette Isle, & que

An. 1599.

erre Verhagen, qui y avoit enterré
ente-huit de ses hommes, étoit allé
Annobon. Le premier de Janvier
599, Van-Noort gagna la même
e d'Annobon, située à deux dégrés
latitude méridionale. Le 28 du
ême mois, les Hollandois eurent
soleil au zenith : le 5 de Février,
s arriverent au Cap-Saint-Thomas
r la côte du Brézil, à 22 dégrés
e latitude méridionale : le 6, ils ga-
nerent le beau Cap, le soir ils paf-
rent le Cap-frio, & le 9 ils arri-
erent à Rio de Janeiro. Après avoir
erdu quelque temps par la trahison
es Portugais, ils mouillerent à Saint
ebastien, où ils eurent la satisfaction
e trouver un bon port, de l'eau
aîche & du bois, mais il n'y avoit
ucuns fruits dans cette saison. Le
4 de Mars, ils essuyerent une hor-
ble tempête, dans laquelle le Vice-
miral & l'Espérance furent séparés
e la flotte : mais ils eurent le bon-
eur de rejoindre les autres bâtiments
e 17. Le scorbut faisoit de grands
rogrès dans l'équipage à mesure que
hiver approchoit, ce qui les déter-
mina à relâcher à Sainte Helène. Ils
manquerent cette Isle, & résolurent

Van Noort, Chap. III.

An. 1599.

de gagner celle de l'Ascension, c
ils espéroient trouver du secours, ma
ils eurent le malheur de tomber dan
une Isle stérile à 20 dégrés 30 minut
de latitude méridionale, où ils n
trouverent qu'un petit oiseau nom
mé Malle-Mewen qu'ils tuerent ave
des bâtons. Le premier de Juin, lors
qu'ils croyoient toucher à l'Isle d
l'Ascension, ils se trouverent sur l
côte du Brésil, mais les Portuga
ne voulurent pas leur permettre d
descendre, & ils firent voile à l'Isl
de Sainte-Claire située à 21 dégré
15 minutes de latitude. Ils n'y trouve
rent que quelques herbes, mais il
furent dédommagés du côté de l
santé de ce qui leur manquoit pou
la nourriture, & ils cueillirent un
espèce de prune aigre qui guérit tou
leurs malades. Le 16 de Juin, ils fi
rent voile pour le port Désiré, o
ils arriverent le 20 de Septembre
& ils firent provision de poisson & d
penguins dans une Isle qui est à troi
milles au Sud de ce port. Le 5 d'Octo
bre, ils gagnerent la rivière, descen
dirent à terre, virent des bêtes sem
blables à des cerfs, & un grand nom
bre d'autruches, dont ils trouverent

An. 1599.

ıelques nids, où ils prirent dix-neuf ıufs. Le 20, l'Amiral descendit lui-ême pour reconnoître le pays, & défense qu'aucun de ceux qui gar-›ient les chaloupes ne mît pied à rre : mais excités par la curiosité, ; parcoururent le rivage, & tom-erent entre les Sauvages, qui en ıerent trois, & en blesserent un ıatriéme. Ces Sauvages étoient ·ands, le corps peint, & armés 'arcs & de fléches garnies de pierre feu.

Difficultés qu'il trouve à embouquer les détroits.

Les Hollandois quitterent cet en-roit le 29 du même mois, & le 24 e Novembre, ils arriverent au Cap 'irgin où le terrein est bas, uni, c présente un aspect assés semblable celui de l'Angleterre. Ils ne purent ntrer dans les détroits, parce qu'ils ırent repoussés par les tempêtes, x perdirent leurs ancres & leurs ca-›les, ce qui leur causa un tel retard ıu'il y avoit près de quinze mois ıu'ils étoient en route quand ils par-'inrent à les embouquer. Le 25 de Novembre, ils virent quelques hom-nes sur deux Isles près le Cap-Nassau, & les poursuivirent jusques dans une caverne, où ces Sauvages se défen-

Van-Noort, Chap. III.

An. 1599.

dirent avec tant d'opiniâtreté qu'i furent tous tués ſur la place. En en trant dans cette demeure ſouterain les Hollandois trouverent les femme & les enfants, qui n'attendant qu la mort, couvroient de leurs corp ceux de leurs peres ou de leurs ma ris : mais les Hollandois ne priren que quatre garçons & deux filles qu'ils emmenerent à leurs vaiſſeau L'un des garçons, quand il fut inſtru dans la langue Hollandoiſe, leur di que la plus grande des deux Iſles ſ nommoit Caſtemine, & les habi tants Enoo : qu'on appelloit la plu petite Talike : qu'il y avoit beaucou de Penguins dans les deux : que l chair de ces animaux ſervoit de nour riture aux habitants, & qu'ils e prenoient la peau pour ſe faire de habits : que les Indiens étoient par tagés en tribus, dont chacune avoi ſon nom, & le lieu particulier de ſ réſidence. Les hommes & les femme étoient couverts de peaux de pen guins, pour ce qui doit être caché les hommes avoient le corps pein & les cheveux longs, mais les fem mes étoient raſées.

Le 28 les Hollandois paſſerent a

ntinent, & trouverent une riviere s agréable, dont les bords étoient rnis de beaux arbres, chargés d'un and nombre de perroquets. Ils donrent le nom de Baye d'Eté à cet droit délicieux. Le 29, ils arrivent au Port-famine, mais ils ne trourent aucuns restes de la ville de ilippes, excepté un amas de piers. Le 2 de Décembre, ils doublent le Cap Froward avec quelque nger, & jetterent l'ancre dans une rande baye.

Van-Noort, Chap. III.

An. 1599.

Le 2 de Janvier 1600, ils leverent ancre & dirigerent leur cours à la aye de Maurice, où ils trouverent ne grande quantité de glaces qui aroissoient ne pas fondre de l'année, uisqu'elles étoient épaisses de plus de dix brasses, quoiqu'on fût au commencement de l'Eté dans ce pays méridional. Ils y furent très fatigués par la faim & par les pluyes, dans une crainte continuelle d'être détruits par les Sauvages, qui tuerent les Hollandois, pendant qu'ils étoient occupés à plumer des Mussels, qui étoient leur principale subsistance. Après avoir essuyé plusieurs tempêtes dans la baye de Meniste, ils mirent à la voile le

Le Vice-Amiral est abandonné sur la côte.

An. 1600.

Van-Noort, Chap. III.

An. 1600.

17, & furent pouſſés dans la ba
des Penguins, où le Vice-Amiral p
jugement du conſeil de guerre, f
condamné pour divers crimes à êt
mis à terre, & abandonné aux bêt
farouches & aux Sauvages, ce q
fut exécuté.

Mœurs des habitants de la Mocha.

Le premier de Février, ils arr
verent dans une autre baye, qu'i
nommerent la Baye du Pape, &
27, ils virent à quelque éloignemen
une énorme montagne de glace, ma
le dernier jour du mois, ils paſſe
rent le Cap-Déſiré, & entreren
dans la mer du Sud. Ils étoient alor
réduits à cent quarante-ſept hommes
& peu de temps après, le vaiſſeau
Vice-Amiral fut ſéparé des autres
Le 12 de Mars dans l'attente qu'il le
rejoindroit, ils relâcherent à l'Iſle de
la Mocha, ſituée à 38 degrés de latitude. Au centre de cette Iſle eſt une haute montagne fendue depuis le ſommet juſqu'au pied, pour donner paſſage à un torrent qui tombe dans la vallée au-deſſous. Ils y échangerent des couteaux & des fourchettes pour des brebis, des poules, du maïz, & pour diverſes eſpeces de fruits. Pendant le ſéjour qu'ils y firent, ils viſi-

ent la ville Indienne, composée
nviron cinquante maisons cons-
ites en chaume, & on les regala
ne boisson aigre nommée Cici,
te de maïz infusé dans l'eau. La
lygamie est en grand usage dans
pays, & les hommes y prennent
tant de femmes qu'ils peuvent en
tretenir. Ils n'ont point de loix ni
magistrats qui leur fassent obser-
r aucune forme de justice. Leurs ha-
llements sont faits de la laine d'une
pèce de brebis qui est très grosse,
qui sert à porter des fardeaux.
'Isle de Sainte Marie est à six lieues
e la Mocha & à 37 dégrés 15 mi-
utes de latitude méridionale. Ils y
rirent un vaisseau Espagnol, chargé
e lard & de farine pour Araneo &
our la Conception. Le pilote leur
lit qu'il leur seroit impossible de re-
venir à Sainte Marie, à cause des
vents du Sud, & que deux vaisseaux
le guerre les attendoient à Arica. Sur
cette nouvelle, ils firent voile à Val-
paraiso, ce qui les mit dans l'impos-
sibilité de se rejoindre au vaisseau
Vice-Amiral. Val-paraiso est à 33
dégrés de latitude méridionale, &
plus avant dans le pays, environ à

Van-Noort, Chap. IV.

An. 1660.

dix-huit milles de diſtance eſt la vil de Saint-Jago, où l'on trouve beau coup de vins rouges, & un ſi gran nombre de troupeaux qu'on en tu une quantité étonnante uniquemen pour leurs peaux & leur ſuif, don on charge pluſieurs vaiſſeaux.

CHAPITRE IV.

Cruautés des Indiens révoltés contr les Eſpagnols au Chili : Les Hollan dois ſont privés d'un tréſor conſi dérable : ils arrivent aux Iſles de Larons, & enſuite à celle de Borneo: Leur retour en Europe.

Cruautés des Indiens révoltés contre les Eſpagnols au Chili.

A Saint-Jago les Hollandois intercepterent quelques lettres par leſquelles ils apprirent que les Indiens & les Eſpagnols étoient en guerre au Chili, où les premiers avoient paſſé un grand nombre d'Européens au fil de l'épée, avoient brûlé les Egliſes, & abbattu les têtes des figures dont elles étoient ornées. Quelques-uns avoient verſé de l'or fondu dans la bouche de leurs ennemis en leur diſant de ſe raſſaſier de ce métal qui

avoit fait commettre tant d'inhu- Van-Noort, Chap. IV. An. 1600.
nités dans le pays. Ils avoient aussi
é la ville de Baldivia, & affamé
garnison Espagnole dans la Capi-
. Les Indiens qui avoient entre-
cette expédition étoient au nom-
d'environ cinq mille hommes,
nt il y en avoit trois mille de ca-
erie. Ils portoient une haine im-
cable aux Espagnols; ouvroient
corps de ceux qu'ils tuoient; leur
chiroient le cœur avec les dents,
trouvoient un goût plus délicieux
x liqueurs qu'ils buvoient quand
crâne d'un Espagnol leur servoit
coupe. Ces soldats intrépides
oient soumis à un Général auquel
obeissoient sans réserve, & leur
oix tomboit sur celui qui faisoit
roître le plus de force de corps,
portant une pièce de bois fort
sante à un plus grand éloignement
ns marquer de lassitude. Le Chili,
epuis Saint-Jago jusqu'à Baldivia est
païs le plus fertile & le plus agréable
ui soit au monde : on y trouve des
estiaux & des fruits de toute espèce,
vec des mines d'or en abondance,
l'air y est si doux & si salutaire
ue les habitants n'ont besoin d'au-
un secours de la médecine.

Van-Noort, Chap. IV.

An. 1600.

Les Hollandois sont privés d'un trésor considérable.

Le premier d'Avril, les Holland
entrerent dans la baye de Guaſc
d'où ils leverent l'ancre le 7. L'ai
étoit obſcurci par un nuage de po
ſière ſi épais qu'on ne pouvoit diſt
guer un homme à la diſtance d'un
de pierre. Ce phénomene ſi frappa
pour un Européen eſt très comm
dans ce pays. Le 25 ils virent la
meuſe ville de Lima, & furent alo
informés de la valeur du tréſor qu'
avoient perdu par l'artifice des Eſp
gnols, & qu'ils auroient dû trouv
dans les vaiſſeaux qu'ils avoient p
à Saint-Jago. Le Capitaine de la pri
qui ſe nommoit Nicolas Peterſo
dit à l'Amiral qu'il avoit ſu par
Négre qu'il y avoit environ trois to
neaux d'or à bord, & que ce Nég
lui-même avoit aidé à en embarqu
une grande partie. Sur cet avis, l'Am
ral commença à interroger le pilo
Eſpagnol, qui voulut d'abord paro
tre ignorant de ce qu'on lui deman
doit, mais un autre Négre ayant co
firmé le rapport du premier, en
ajoûtant quelques nouvelles circon
tances, le pilote avoua qu'il y avoi
à bord cinquante-deux caiſſes, don
chacune contenoit quatre Arobe

, outre cinq cents lingots du e métal pesant chacun de seize igt-quatre marcs. Il ajouta que ordre du Capitaine, toutes ces esses avec quelques autres effets iculiers avoient été jettés dans la , la nuit qui précéda celle où leur donna la chasse, le tout ntant à vingt mille quatre cents cs d'or, dont la finesse en fai- estimer la valeur environ deux ions de pièces de huit. L'Amiral na aussi-tôt ses ordres pour faire recherches dans le vaisseau, mais s furent inutiles, & on ne trouva environ deux marcs de poudre r cachée dans les culottes du pi- e Espagnol. Les prisonniers dirent 'on avoit emporté une quantité or immense de l'Isle Sainte-Marie, l'on avoit découvert des mines ois ans auparavant, & qu'il n'y oit que trois ou quatre Espagnols ec environ deux cents Indiens ar- és d'arcs & de fléches dans toute sle.

Van-Noort, Chap. IV.

An. 1600.

Le 5 de Septembre, ils arriverent l'Isle de Guam, qui est une de elles des Larons; elle a vingt milles 'étendue, & produit des cocos, des

Ils arrivent aux Isles des Larons, & ensuite à celle de Borneo.

Van-Noort, Chap. IV. An. 1600.

ananas & des cannes de ſucre.
Indiens apporterent de ces den
aux vaiſſeaux dans deux cents car
montés chacun de quatre ou
hommes, qui venoient en cri
Hiero, Hiero, qui veut dire,
fer. Ce peuple eſt d'une adreſſe é
nante : ils échangoient des corbe
pleines d'écailles de cocos avec
peu de ris au-deſſus pour des c
beilles de ris, & ſautoient dan
mer après avoir fini leur mar
Les femmes avoient autant de f
tilité dans le même commerce,
loient avec la même hardieſſe,
pour cacher leur butin, ſe plongeoi
dans la mer auſſi-bien que le
maris. Le 17, les Hollandois fir
voile pour les Iſles Philippines, &
16 d'Octobre, ils arriverent à la ba
de Bayla, où ils ſe firent paſſer po
Eſpagnols, & s'y munirent d'u
grande quantité de proviſions; ma
ils furent reconnus, & mirent à
voile pour le détroit de Manille. U
coup de vent de Sud-eſt caſſa leu
mats en cet endroit, & quelque
uns des gens d'équipage étant de
cendus à terre le 23, furent ſai
d'un flux de ſang après avoir mang

Van Noort, Chap. IV. An. 1600.

ruits de palmier, & bu de l'eau
op grande quantité. Le 24 ils en-
nt dans le détroit; le 7 de No-
ore ils prirent une Junque Chi-
, dont le maître leur dit qu'il y
t à Manille deux gros vaisseaux
 nouvelle Espagne, avec un au-
âtiment Hollandois qu'ils avoient
té à Malaca : que la ville avoit
murs & deux forts : qu'on y
it un très grand commerce avec
Chine : qu'il y venoit tous les ans
iron quatre cents bâtiments de
ncheo chargés de soie & d'autres
ts de prix : enfin il ajouta qu'on
ndoit dans peu deux autres vais-
ux du Japon avec des métaux &
provisions. Le 15, les Hollandois
rent deux barques chargées de co-
ons & de poules, & le 14 de
cembre, ils prirent aussi un des
isseaux du Japon à 15 dégrés de
itude septentrionale. Il étoit du
rt de cinquante tonneaux, & avoit
ployé vingt-cinq jours dans le
ssage. La forme en étoit singuliere,
vant ressembloit a une cheminée,
 voiles étoient faites de joncs, les
cres de bois, & les cables de paille.
 9, ils s'emparerent de deux bar-

Van-Noort, Chap. IV.

An, 1600.

ques, l'une chargée de vin de c
& d'eau-de-vie, & l'autre de
les & de ris. Le 14, ils rencontre
les vaiſſeaux Eſpagnols qui reven
de Manille, & auſſi-tôt ils eng
rent un combat très vif. Les enn
très ſupérieurs en nombre abo
rent l'Amiral, mais les Hollan
animés par la crainte, l'eſpéra
& le déſeſpoir, dégagerent leur
timent, aborderent eux-mêmes
miral Eſpagnol, & réuſſirent
couler à fonds. Dans cette acti
il y eut cinq hommes de tués,
vingt-ſix bleſſés à mort, ce qui
duiſit leur nombre à trente-cinq.
firent enſuite voile pour Borneo,
ils arriverent le 26, & jetterent l'a
cre dans une baye qui a trois mil
de tour. L'Amiral envoya une
putation au Roi pour demander
permiſſion de trafiquer, ce qui
fut accordé avec aſſés de peine,
l'on ouvrit un grand commerce
poivre avec les Patanèſes, qui ti
ſon origine des Indes. Borneo eſt
plus grande Iſle des Indes orientale
& la principale ville contient tro
mille maiſons, mais elle eſt ſitu
dans un marais, & les habitants ſo

gés de se servir de barques nom-s Praws, pour passer d'une mai-à l'autre. Ils sont toujours armés, uis les gens les plus distingués u'aux pêcheurs; les femmes même ont très braves, & si on leur fait lque insulte, elles se vengent aussi-avec l'épée ou le javelot. Un llandois fut bien près d'en être la ime; ayant voulu pousser trop loin adinage avec une de ces Amazones, tomba à l'instant sur lui avec une eline, & l'auroit certainement tué n ne l'en avoit arraché par force. ont tous Mahométans, perdroient tôt la vie que de manger du rceau, & même ne souffrent chez aucun de ces animaux. Les gens tingués portent une pièce de toile i leur tombe de la ceinture, & un ban de coton; mais ceux du com-n sont entiérement nuds. On mâ-e du Bétel & de l'Aracca dans cette e, ce qui est très en usage dans tout Drient.

An. 1601.

Le 4 de Janvier, quelques Indiens Borneo vinrent au vaisseau dans ntention de couper les cables pour l'il fût jetté sur la côte, mais ils rent découverts, & on tira quel-

Van-Noort, Chap. IV. An. 1601.

ques coups ſur eux, ce qui les fo
d'abandonner leur projet. Ils lai
rent leur Praw, que les Holland
prirent à la place de la chalou
qu'ils avoient perdue à Manille. Ap
être partis de Borneo, ils paſſer
la ligne pour la troiſieme fois, m
ce ne fut pas ſans danger, pa
qu'ils manquoient d'un bon Pilo
Le 16, ils prirent une Junque de J
montée par un habile Pilote,
probablement les empêcha de fa
naufrage, puiſqu'ils n'avoient p
qu'une ancre, dont le cable éto
même en très mauvais état, & qu
ſe trouvoient entre tant d'Iſles &
bas fonds, qu'il eſt preſque in
poſſible à un étranger d'y navigu
ſurement. Le 28, ils mouillerent
Jortan dans l'Iſle de Java : cette vil
eſt compoſée de mille maiſons bâti
de bois. Le Roi commandoit da
une grande partie de l'Iſle, &
avoit ſoumis depuis peu une peti
nommée Balambuan, au Sud-eſt d
celle de Jortan. La Religion dom
nante eſt le Mahometiſme ; mais com
me il y a beaucoup de Pagodes,
paroît que la ſuperſtition Indienne
eſt jointe, ou au moins tolérée.

Il

Ils passerent les détroits de Balam-
)a le 5 de Février, le 11 ils se
ouverent à 13 dégres de latitude
éridionale, & dirigerent leur cours
)ur le Cap de Bonne-Espérance.
: 24 d'Avril ayant été long-temps
tardés par les vents contraires &
ır les calmes, ce qui obligea de les
duire à une très petite portion,
virent pendant la nuit une lumière
latante semblable à un feu, envi-
n à quatre milles au Nord-ouest.
: 27 étant à 34 dégrés 40 minutes
latitude, ils virent encore une
)èce de feu, & peu de temps après
apperçurent la terre au Nord-est.
: 2 de Mai, ils observerent envi-
n à six milles d'éloignement une
·re qui paroissoit être l'extrêmité
ıne Isle, jugerent que c'étoit le
ıp de Bonne-Espérance, & diri-
rent leur cours pour Sainte-Héléne,
ils arriverent le 26. Ils quitterent
:te Isle le 30, & le 14 de Juin,
passerent la ligne pour la quatrié-
: fois. Le 18 de Juillet, après avoir
aucoup souffert, ils rencontrerent
)is vaisseaux d'Embden, avec les-
els ils échangerent du ris & du
iv-e pour du pain & du poisson:

Van Noort, Chap. IV.

An. 1614.

Leur retour en Europe.

Van-Noort, Chap. IV.

An. 1614.

enfin le 26 d'Août, ils arriverent
Rotterdam, où ils furent reçus av
grande joie.

CHAPITRE V.

Spilbergen entreprend un voyage a tour du monde: Il entre dans détroit de Magellan: Il est attaq par une flote Espagnole, & rempo la victoire: Il trouve des oisea d'une grandeur extraordinaire: arrive à Manille; les Holland s'emparent d'une partie des Molu ques: Spilbergen se rend à Batavi Son retour en Europe.

Spilbergen entreprend un voyage autour du monde.

LA Compagnie Hollandoise d Indes Orientales, qui désir ardemment qu'on pût faire un voy ge heureux par les détroits de M gellan aux Indes, donna une Co mission à George Spilbergen, hor me très expérimenté dans la mari pour éxécuter ce projet. On arm pour ce service six vaisseaux, no més le Grand Soleil, la Pleine Lun le Piqueur, la Mouette, l'Eole

toile du matin ; le 8 d'Août 1614
te Escadre mit à la voile du Te-
, & continua son cours sans au-
1 incident remarquable, jusqu'au
de Décembre qu'ils jetterent l'an-
dans la rade de Ilas Grandes au
ésil. Le 28 le Capitaine du Piqueur
ordre de garder les chaloupes,
'on envoya pour faire de l'eau en
nontant dans une riviere, éloignée
deux lieues, & on lui recomman-
expressément de se tenir le plus
s du rivage qu'il lui seroit possi-
, mais il jetta l'ancre à plus d'une
tée de canon de distance. Le 29
chaloupe de l'Amiral, & un ca-
furent envoyés à l'eau, on débar-
un détachement de gens d'équi-
e pour couper du bois, & ils en
orterent autant que leurs petits
ments en pouvoient contenir. On
renvoya trois heures après pour
tinuer d'en amener : mais ils fu-
t obligés de demeurer toute la
sous une hutte, élevée pour les
ades qu'on avoit transportés à
e. Quand ils revinrent à bord le
in, ils dirent que durant la nuit
avoient entendu un grand nom-
de voix, & un grand bruit, com-

Spilbergen, Chap. V.

An. 1614.

Spilbergen, Chap. V.

An. 1614.

me de gens qui marchoient dans
bois. Le 30 trois autres chaloup
avec le Piqueur, furent envoyées
l'endroit où l'on faisoit de l'eau : ma
peu de temps après qu'ils eurent é
séparés de l'Escadre, on entend
plusieurs coups de canon du vaissea
L'Amiral envoya aussi-tôt trois ch
loupes bien armées pour en savo
la raison, & on lui rapporta que l
Portugais & les Métifs avoient att
qués les trois premieres; qu'ils
avoient tué tous les hommes,
qu'il y avoit deux fortes frégate
qui venoient de jetter l'ancre en c
endroit, où les Portugais s'étoie
retirés, ce qui empêchoit d'avo
vengeance de la cruauté qu'ils v
noient d'exercer contre les Holla
dois.

Il entre dans le détroit de Magellan.

An. 1615.

Le premier de Janvier 1615
exécuta deux hommes, pour avo
eu part à une mutinerie, dans l
quelle on avoit formé une consp
ration pour quitter l'Escadre av
un vaisseau, dont les révoltés se f
roient rendus maîtres. Il fut résol
peu de temps après dans le Conse
que si quelque Capitaine étoit sépa
de l'Escadre, il éleveroit un sign

ns le port de Cordes, où il dé- Spilbergen, Chap. V.
ureroit quelque temps, & feroit
suite voile pour la Mocha. Le 7 An. 1615.
Mars ils essuyerent une violente
npête, qui dura plusieurs jours,
qui sépara toute l'Escadre. Le 28
espéroient entrer dans les détroits,
is ils furent répoussés en arriere.
les embouquerent le 2 d'Avril,
is ils ne purent jetter l'ancre à
use des bas-fonds, & en jettant la
nde pendant un quart de lieue, ils
trouverent que trois brasses d'eau.
ndant qu'ils examinoient les dé-
oits, ils apperçurent sur le rivage
éridional, nommé Terre de feu,
homme de taille gigantesque, qui
impoit sur la montagne pour mieux
ir les vaisseaux. Le 16, ils descen-
rent à terre, & entrerent en com-
erce avec les Sauvages, auxquels
donnerent du vin & des couteaux
ur des perles.

Il est attaqué par une flotte Espagnole. Il remporte une victoire.

Le 6 de Mai, ils entrerent dans
mer du Sud, & furent reçus dans
Ocean nommé Pacifique, par un
rrible ouragan. Le 21, ils virent
Chili & la Mocha : le 26, ils y
ivoyerent des barques pour trafi-
ier, & le Gouverneur & son fils

Spilberg en, Chap. V.

An 1615.

dînerent avec l'Amiral. Ils y écha
gerent des haches pour des brebi
& du corail pour des poules & po
d'autres volailles. Le 29, ils jettere
l'ancre dans le port de Sainte Mari
& le lendemain ils descendirent
terre avec trois drapeaux : mais auſ
tôt que les Eſpagnols les apperç
rent, ils mirent le feu à leur Egliſ
& prirent la fuite. Ils y trouvere
une grande quantité de poules
& prirent ſix cents brebis, mais
furent informés en même temps qu'o
avoit armé trois vaiſſeaux, mont
de mille Eſpagnols pour les enleve
Le 13 de Juin à midi, ils ſe trouv
rent à 32 dégrés 15 minutes de la
tude méridionale, & vers le ſoir,
arriverent dans le port de Quinte
qui eſt très ſur. Ils y pêcherent u
grande quantité de poiſſon, & tro
verent que l'endroit étoit très com
mode pour faire du bois & de l'ea
Le 2 de Juillet, ils arriverent à Aric
& le 16 ils prirent un vaiſſeau où i
trouverent quelques petites parti
d'un tréſor dont les gens d'équipag
s'emparerent. Peu de temps après
ils virent huit voiles, & le maîtr
Eſpagnol de ce vaiſſeau les aſſu

e c'étoit la flotte royale envoyée Pérou pour les attaquer ſous les dres de l'Amiral Dom Rodérigo Mendoza, parent du Viceroi. Le de Juillet, les deux eſcadres furent a vue l'une de l'autre, & elles ſe rerent une ſanglante bataille, où plus grande partie de la flotte Eſgnole fut coulée à fond. Dans cette tion, les Hollandois perdirent quante hommes, & en eurent cinante-huit de bleſſés. Le lendemain, firent voile pour Calao de Lima, ais voyant qu'on avoit fait de grands éparatifs pour les recevoir, ils fu-nt obligés de ſe retirer hors de la ortée du canon.

Spilbergen, Chap. V.

An. 1615.

Le 3 d'Août, ils paſſerent entre ſle Loubes & le Continent, & mi-ent à terre quelques-uns de leurs iſonniers Eſpagnols. Dans cette Iſle, prirent deux oiſeaux d'une groſur exceſſive, dont les aîles, les ecs & les talons reſſembloient à ux d'un aigle, le col preſque comie celui d'une brebis, avec des crêes ſur la tête comme les Coqs. Ils voient environ ſept pieds de hauur, & quand leurs aîles étoient tendues, il y avoit près de dix pieds

Il trouve des oiſeaux d'une grandeur extraordinaire.

Spilbergen, Chap. V.

An. 1615.

de diſtance d'une extrêmité à l'autr
Le 8, les Hollandois jetterent l'anc
près de Payta, & après avoir battu
ville, ils firent débarquer un détach
ment le 10, mais ils trouverent la pla
abandonnée, & que les habitan
s'étoient retirés avec leurs effets. L
21, ils ſe remirent en mer, & i
ſouffrirent exceſſivement de la famin
& des maladies juſqu'au 11 d'Octo
bre, qu'ils entrerent dans le port d'A
capulco, où ils arborerent un pavillo
de trève ; deux Eſpagnols vinrent
bord, & ils convinrent d'échange
des priſonniers pour des brebis, de
fruits & d'autres proviſions. Le 18
ils remirent à la voile, & ils jetteren
l'ancre le premier de Septembre de
vant le port Selagues, où ils trou
verent tout ce qui leur étoit néceſ
ſaire après avoir eu un combat aſſé
vif avec les Eſpagnols. Le 11, il
aborderent au port de la Trinité d'o
ils partirent le 20. Le 3 de Décembre
ils virent une nouvelle Iſle, avec cinc
hauteurs qui paroiſſoient de loin for-
mer autant d'Iſles différentes, & l
lendemain ils remarquerent un granc
rocher à 19 dégrés de latitude ſep
tentrionale & à cinquante lieues du
Continent.

Le 4 de Janvier 1616, ils mirent Spilbergen, Chap. V. An. 1616.
ed à terre dans une des Isles des
irons, & ils arriverent aux Ma-
lles le 9 de Février. Le 11, ils jet-
rent l'ancre à Capul, dont les ha- Il arrive à Manille.
tants trafiquerent avec eux des
ochons gras & des poules pour des
igatelles. Le 19, ils aborderent à l'Isle
: Luconia, où est la ville de Manille.
; y virent une espèce de bâtiment
evé sur des arbres, qui de loin
aroissoit comme un palais, mais ils
: purent découvrir qui en étoient
s habitants.

Le 5 de Mars, ils furent informés
une flotte composée de douze vais-
aux & de quatre galères chargées
: deux mille Espagnols, outre les
idiens, les Chinois & les Japonois.
'objet de ce puissant armement étoit
e chasser les Hollandois des Isles
Iolucques. Le 29, ils mouillerent
l'Isle de Ternate, où les Etats Géné-
iux possédoient une ville nommée
lacia : ils y furent très bien reçus
ar les habitants.

Il ne leur arriva rien d'important Les Hollandois s'emparent d'une partie des Molucques.
isqu'au 12 de Mai, mais ils furent
lors informés par M. Castleton, qui
ommandoit quatre vaisseaux Anglois,

Spilbergen, Chap. V.

An. 1616.

que le Général Hollandois Jean Dir
son Lam, qui avoit mis à la voi
au printemps de Banda, avec dou
vaisseaux de guerre, & un corps
troupes, étoit débarqué le 10 d'Av
à Pulo-Wai la plus riche de tou
les Isles de ce pays, & qu'il en avo
fait aisément la conquête. Après cet
importante acquisition, il avoit so
mé les habitans des Isles adjacente
qui s'étoient aussi-tôt soumis,
avoient fait avec lui un traité fo
avantageux à la Compagnie, puisqu
lui assuroit le commerce exclusif d
meilleures noix-muscades de tout
les Indes. Le 16, l'Amiral Hollando
retira sept matelots de sa nation d
prisons & des galères des Espagnol
où ils étoient depuis quatre année
Peu de jours après, ils furent join
par un autre Hollandois, nomm
Pierre de Vivere : il avoit été priso
nier entre les Espagnols pendant plu
sieurs années, & ils l'avoient d'abor
mis aux galères : mais comme il éto
très bon Orphévre, & qu'il épous
une femme Espagnole, il obtint l
permission de travailler de son métier
ce qu'il fit avec succès, jusqu'à c
qu'il se présentât une occasion d

chaper avec sa famille. Cet homme : d'un grand service aux Hollandois, ınt très intelligent & bien instruit la valeur & de la nature de toutes denrées des Indes : il donna aux ɔuverneurs des instructions qu'il ır auroit été presque impossible ıvoir par d'autres voyes.

Spilbergen, Chap. V.

An. 1616.

Le 30 de Mai, ils se mirent en ɔisière, mais ils furent bien-tôt rap-llés, & à leur retour ils trouverent uze gros vaisseaux Hollandois d'Am-ine dans la rade de Malaga. On ita si l'on attaqueroit Tidore, ou elqu'autre établissement des enne-s, mais on ne mit aucun projet à écution. Le 19 de Juin, le conseil océda à l'élection d'un Gouverneur ec la qualité de Général pour les des, & le lendemain Laurence de al fut installé dans cette place. u de temps après, Spilbergen reçut dre de faire voile avec deux vais-ux à Bantam, dans l'Isle de Java, d'y établir un commerce suivant instructions qui lui furent don-es. Le 27 de Juin, il partit pour tavia, où il arriva le 7, & y ra-ıuba ses vaisseaux. Pendant que les ɔllandois faisoient tous ces mou-

Spilbergen se rend à Batavia.

Spilbergen, Chap. V.

An. 1616.

vements, ils eurent la satisfaction d
voir augmenter considérablemen
leur commerce; il y arriva quat
vaisseaux des Molucques chargés d
épiceries les plus précieuses, quat
de Hollande avec plusieurs centain
de soldats pour renforcer les garn
sons, & un autre richement charg
du Japon, avec une grande quanti
de réales, des pièces non frappée
& d'autres effets de grande valeu

Son retour en Europe.

Le 14 de Décembre, l'Amiral m
à la voile de Bantam pour la Hollan
de, avec l'Amsterdam de quator
cents tonneaux, & la Zelande d
douze cents. Le premier de Janvi
1617, l'Amsterdam perdit son conso
de vue: le 30, ils arriverent à Sain
Hélène, après avoir été en route deu
ans onze mois: ils y retrouverent
navire la Zelande qui y étoit arriv
quelques jours avant, & la Compagni
Hollandoise des Indes orientales peu
en quelque sorte dater de ce temps l
commencement de sa réputation &
de sa puissance: le voyage de Spi
bergen autour du globe fut le fond
ment de la première, & il contribu
à la seconde en assistant à la conquêt
des Molucques, dont il fut le premie
qui apporta la nouvelle en Europe

CHAPITRE VI.

chouten & Lemaire entreprennent de trouver un nouveau passage : Ils arrivent à Sierra-Leona : Un de leurs vaisseaux est brûlé : Ils embouquent un nouveau détroit, auquel on donne le nom de Lemaire : Ils découvrent le Cap Horn : Ils sont abordés par des Indiens de l'Isle Sans-terre : Ils sont excessivement incommodés par les mouches.

Schouten & Lemaire entreprennent de trouver un nouveau passage.

PLUSIEURS riches marchands Hollandois, mécontents de la chartre exclusive accordée par les Etats Généraux à la Compagnie des Indes Orientales par laquelle il étoit défendu à tous autres de commercer au-delà du Cap de Bonne-espérance du côté de l'Orient, & par les détroits de Magellan du côté de l'Occident, résolurent au printems de l'année 1615 d'équiper deux vaisseaux, pour faire de nouvelles découvertes. Guillaume Cornelison-Schouten fut choisi pour commander le plus gros, & on lui

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VI.

An. 1615.

donna Jacques-le-Maire pour premi supercargo. Ce bâtiment se nomm l'Unité, il étoit du port de trois cen soixante tonneaux, avec dix-neuf pi ces de canon & dix swivels. On le mu nit aussi de toutes les provisions néce saires pour un long voyage. L'autr vaisseau fut nommé le Horn, de cen dix tonneaux, huit canons & quatr swivels, avec Jean Cornelisson pou Capitaine, & Aris-Clawson pour su percargo. Toutes choses étant dispo sées, ils mirent à la voile du Texel l 4 de Juin, & le 17, ils jetterent l'an cre aux Dunes, dans le dessein d louer un Canonier Anglois à Douvres. Le 27, ils gagnerent Plymout & y engagerent un charpentier : le 28 ils remirent à la voile, & le 13 de Juillet ils passerent entre l'isle de Ténèriffe & la grande Canarie : le 15 ils atteignirent le tropique du Cancer, & le 20 ils gagnerent la partie Septentrionale du Cap-verd, où ils passerent la nuit à l'ancre. Le 25 l'Alcaïde Morisque vint à bord, & ils firent leur accord avec lui pour avoir un secours d'eau fraîche. Le premier d'Août ils partirent du Cap, & le 21 du même mois ils découvrirent

An. 1615.

ıaute terre de Sierra-Leona. Le 30, arriverent dans le village, & jetent l'ancre ſur un fond ſabloneux ıne petite diſtance du rivage.

Ils arrivent à Sierra-Leona.

Ce village eſt compoſé de huit ou uf pauvres maiſons couvertes de ille. Les Mores qui les habitoient nſentirent à venir à bord, pourvu 'on leur laiſſât des gages à terre i puſſent répondre de leur retour, rce qu'un vaiſſeau François avoit levé depuis peu deux de leurs comtriotes. Cette demande parut rainnable, Aris-Clawſon le marchand ſcendit à terre & demeura avec ıx à trafiquer des limons & des anaıs, qu'ils échangerent contre des ains de verre. Le 4 au matin les ollandois quitterent cet endroit, & 5 ils ſe trouverent à 4 degrés 27 inutes de latitude Méridionale. Le ıême jour vers midi ils furent très tonnés d'un coup violent porté dans ı partie la plus baſſe d'un des vaiſeaux, ſans qu'il parut aucun rocher ıi aucun ennemi. Pendant qu'ils éoient occupés de ce Phœnomene ils emarquerent que la mer autour d'eux paroiſſoit teinte d'un rouge de ſang: nais ils en ignoroient également la

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VI.

An. 1615.

cauſe, juſqu'à leur arrivée au p
Déſiré, où ils mirent le vaiſſea
terre ſur le ſable pour le nétoy
Ils y trouverent alors une groſſe c
ne ſemblable à une dent d'Elephai
qui avoit percé trois planches aſ
épaiſſes, & razé une des côtes.
en étoit entré dans le bois envir
ſix pouces, & l'on en trouva une p
reille longueur au-dehors; d'où
conclurent que quelque monſtre m
rin avoit frappé le vaiſſeau, & q
n'ayant pu retirer ſa corne après
choc, elle y avoit été rompue, ce q
avoit occaſionné l'effuſion de ſa
dont ils avoient vu la mer teinte.

Un de leurs vaiſſeaux eſt brûlé.

Il n'y avoit encore que le Com
mandant qui ſut pour quel endro
ils faiſoient leur cours, mais il juge
qu'il devoit alors leur déclarer qu
le véritable objet de leur voyage éto
de découvrir un nouveau paſſag
pour entrer dans l'Ocean pacifique
Le 20 de Novembre après midi il
virent l'iſle de l'Aſcenſion qui eſt ſi
tuée à 20 degrés de latitude, & le
21 ils ſe trouverent ſous le parallele
de 38 degrés 23 minutes. Ils remar-
querent que la variation du compas
de mer en cet endroit étoit de 17

grés à l'Est. Le 6 de Décembre ils ent la terre, & reconnurent qu'ils ient au Nord du port Désiré, où entrerent le 7, & dont la situation à 47 degrés 4 minutes. Ils trouve- nt l'eau très profonde à l'embou- ure, mais ne voyant pas les Collines crites par Van-Noort, ils conti- erent leur cours au Sud, jusqu'à qu'ils eussent trouvé le vrai canal. entrerent dans une baye courbe il n'y avoit que quatre brasses & mi d'eau dans la haute mer, & ulement quatorze pieds dans la bas- , aussi la poupe de l'Unité toucha fond, mais comme il souffloit un nt frais de terre, il ne reçut que ès-peu de dommage. Ils trouverent ne grande quantité d'œufs sur les uteurs, & pêcherent des éperlans e dix-huit pouces de long: ce qui ur fit nommer cet endroit la baye es éperlans: leur chaloupe alla aux les des Penguins d'où elle apporta ent cinquante de ces animaux & eux lions-marins. Le 8, ils sorti- ent de la baye des éperlans & jet- erent l'ancre devant le port Désiré, où l'Unité toucha encore la terre, & on regarda ce bâtiment comme

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VI.

An. 1615.

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VI.

An. 1615.

perdu. Cependant il fut dégagé à
premiere marée & il entra dans
riviere à l'isle du Roi où les gens tr
verent une quantité prodigieuse
mouettes, & virent que la terre
toit toute couverte d'œufs. Ils y r
marquerent aussi plusieurs Autr
ches, & une espece d'animal qui r
sembloit au Cerf, avec le col tr
long & extrêmement sauvage. Le
on mit l'Unité à la bande sur l'isle
Roi, & le 18 on jetta le Horn
rivage dans le même dessein : ma
le lendemain on aluma des roseau
pour donner le suif aux bâtiments
les flammes gagnerent le Horn,
malgré tous les soins des hommes
vaisseau fut réduit en cendre. Le 2
à la haute mer, on remit l'Unité
l'eau, & on le chargea des canons
des fers, des ancres, & de tout
qu'on avoit pu sauver du Horn.

Ils embouquent un nouveau détroit, auquel on donne le nom de Lemaire.

An. 1616.

Le 13 de Janvier 1616, les Hol
landois mirent à la voile du por
Désiré, & le 18, ils virent les isle
Sebaldines. Le 24 après midi ils euren
à stribord la vue de la terre avec d
hautes montagnes couvertes de gla
ces, & de l'autre bord ils virent éga
lement une terre, à l'Est de la pre

ıre. Ils remarquerent que ces ter- étoient environ à huit lieues de tance l'une de l'autre, & jugerent 'il devoit y avoir un bon passage :re les deux, à cause d'un courant rtant au Sud, qui y couloit avec ez de rapidité. A midi ils se trou- rent à la latitude de 54 degrés 46 nutes, & virent une multitude pro- gieuse de Penguins, & un si grand mbre de Baleines qu'ils furent obli- s de prendre beaucoup de précau- ɔns en faisant leur cours. Le 25 au atin ils approcherent très-près d'u- ; terre à l'Est, qui s'étendoit Est- ıd-Est autant que la vue pouvoit ɔrter : ils lui donnerent le nom de rre des Etats, & nommerent terre laurice celle qu'ils avoient à l'Ouest. . midi ils se trouverent à 55 degrés 36 ıinute de latitude & continuerent leur ours au Sud-Ouest. Le soir ils tour- erent au Sud & furent alors plei- ıement convaincus qu'ils avoient de- ant eux la grande mer du Sud, où ls étoient entrés par un détroit dont ls avoient les premiers faits la décou- verte. Les mouettes qu'ils virent en cet endroit étoient plus grosses que les cygnes, venoient sans crainte à

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VI.

An. 1616.

côté du vaiſſeau, & ſe laiſſoient pre dre aiſément. Le 26 ils ſe trouver à la hauteur de 57 degrés, fur chaſſés par un ouragan venant l'Oueſt-Sud-Oueſt, & reprirent ſuite leur cours au Nord-Oueſt. 27 ils furent à la latitude de 57 grés 31 minutes, où ils trouvere l'air très froid avec de la pluye & la grêle. Le 28 ils eurent le ve à peu-près Oueſt, ce qui les porta la latitude de 56 degrés 40 minute

Ils découvrent le Cap Horn.

Le 29 faiſant cours Sud-Oueſt, découvrirent deux iſles, qu'ils non merent les iſles de Barnevelt à la la titude de 57 degrés. Ils firent voi au Nord-Oueſt, & le ſoir ils virent en core la terre, qui étoit haute, pleine de montagnes couvertes d neige : cette terre étoit au Sud de détroits de Magellan & ſe terminoi par une pointe très avancée en mer qu'ils nommerent le Cap Horn, 57 degrés 48 minutes de latitude. Il virerent à l'Oueſt, & trouverent un fort courant qui portoit du même côté, ce qui leur donna la certitude que le paſſage étoit ouvert dans la mer du Sud. Le 31, continuant leur cours à l'Oueſt, quoique le vent fut

rd, ils se trouverent à la latitude 58 degrés. Le 12 de Février, ils ent clairement les détroits de Malan à l'Est; étant convaincus qu'ils ient fait cette heureuse découte, ils en marquerent leur joie en iéral, en prenant chacun un verre vin, ce qu'ils répéterent par trois s, & ils donnerent à ce passage nom de détroit de le Maire. Il est marquable que pendant tout le temps 'ils furent dans ce détroit, & qu'ils urnerent vers l'extrémité méridiole du Cap Horn, ils eurent tou-urs de mauvais temps, l'air épais chargé de brouillards, avec de rts courants, ce qui leur rendit ce ıssage assez difficile.

An. 1616.

Le 28, ils résolurent de faire voile l'isle de Juan-Fernandés pour raaîchir les hommes d'équipage, dont ne partie étoient malades, & les utres très fatigués. Ils découvrirent es Isles le premier de Mars. La rade e la plus grande est du côté de l'Est, c comme ils avoient pris par celui e l'Ouest, ils ne purent en appro-her assez pour y jetter l'ancre. Ils nvoyerent la chaloupe sonder la rofondeur de l'eau, & ils appri-

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VI. An. 1616.

rent au retour qu'il y avoit un b
ancrage devant une vallée très agr
ble remplie d'arbres & de Hallie
& rafraîchie par des ruiſſeaux q
tomboient des hauteurs. La chalou
leur apporta beaucoup de poiſſo
particuliérement des Ecreviſſes
mer & des Chevrettes, & les hon
mes dirent qu'ils avoient vu u
grande quantité de veaux marins. L
deux jours ſuivants, on renouvella l
efforts pour jetter l'ancre près de terr
mais ils furent toujours infructueu
Cependant les hommes continuere
à pêcher avec tant de ſuccès qu'i
remplirent près de deux tonneaux d
poiſſon quoiqu'ils ne ſe ſerviſſent qu
de ſimples hameçons, pendant qu
d'autres cherchoient à faire de l'eau
Enfin voyant l'impoſſibilité de deſ-
cendre dans cette Iſle, ils réſoluren
de pourſuivre leur voyage.

Ils ſont abordés par des Indiens de l'Iſle Sans-terre.

Le 14, continuant leur cours à
l'Oueſt, ils virent une grande Iſle très
baſſe, & vers le coucher du Soleil,
lorſqu'ils n'étoient qu'à une lieue, ils
remarquerent un canot Indien, qui
venoit directement à eux. Les hom-
mes qui étoient nuds portoient de
longs cheveux noirs, & leur corps

t de couleur tirant ſur le rouge. SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VI. An. 1616.
firent ſigne aux Hollandois de
ir à terre, & les appellerent même
s la langue du pays : mais quoi-
on leur repondit en Hollandois,
Eſpagnol, dans la langue des Moluc-
es & dans celle de Java, les In-
ns ne purent les entendre. L'eau
it ſi profonde en cet endroit, que
ſqu'on fut près de terre on ne put
trouver le fond. Les Hollandois
ntinuerent leur cours au Sud, &
ant fait dix lieues cette nuit, ils
rderent la terre le jour ſuivant,
ils virent encore une grande quan-
é de ces hommes nuds, qui paroiſ-
ent les inviter à deſcendre. Quel-
e temps après, un des canots vint
côté du vaiſſeau, & quoique les
diens ne vouluſſent pas en appro-
er, ils aborderent la chaloupe, où les
ollandois leur donnerent des grains
verre, des couteaux & d'autres
gatelles qui leur furent très agréa-
es. Ils vinrent alors plus près du
iſſeau, ſans vouloir y monter, mais
entrerent dans la chaloupe. Il pa-
it que leur compagnie ne devoit
s être fort recherchée : ils n'avoient
icune notion d'honnêteté & étoient

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VI.

An. 1616.

ſi paſſionnés pour le fer, qu'ils pri
tous les clous qu'ils purent arrac
des fénêtres de la cabane. Lorſ
les Hollandois leur donnerent du v
ils le burent & garderent la ta
on leur jetta une corde pour les a
ner au vaiſſeau & ils la garder
auſſi ſans vouloir s'en ſervir. T
ce qui leur tomboit entre les mai
ils le regardoient comme à eux,
il n'y avoit d'autre moyen de le
voir que celui d'employer la for
Ces gens étoient entierement nuds
l'exception d'une petite nate attach
à leur ceinture : mais ce qui leur do
noit une figure affreuſe c'eſt qu'ils
voient le corps peint de ſerpents,
dragons, & d'autres animaux vé
meux.

Les Hollandois voulurent eſſay
s'ils pouroient ſe procurer quelq
choſe de cette Iſle, & ils envoyere
la chaloupe avec huit hommes arm
de mouſquets & quelques autres. Auſ
tôt qu'ils furent débarqués, trente I
diens ſortirent du bois, armés de ma
ſues, de bâtons, & de frondes pou
s'emparer de la chaloupe, mais que
ques coups de fuſil les mirent bien
tôt en fuite. Les Européens donn
ren

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VI.

An. 1616.

it à cette Isle le nom de sans terre, ce qu'il ne fut pas possible d'y jetter icre. Elle n'est pas fort large, mais s longue, & remplie d'arbres qu'ils erent être des Cocotiers & des miers. Elle est située à 15 degrés latitude méridionale, environ à le lieues de la côte du Pérou.

Ils continuerent leur cours à l'Ouest, le 16 ils rencontrerent une autre :. Le terrein en étoit très bas avec ucoup d'arbres, mais on n'y trou- d'autre nourriture que quelques bes semblables à de la cueillerée ec quelques chevrettes & d'autres quillages. Les Hollandois s'y four- ent de très bonne eau, qu'ils trou- ent dans un fonds près du rivage, le bouillon qu'ils firent avec les bes qu'on y cueillit, fut d'un grand ilagement pour tous ceux qui é- ent malades de dyssenterie. Ils lui nnerent le nom d'Isle d'eau, parce 'elle leur en fournit en quantité.

Ils sont excessivement incommodés par les mouches.

Le 18 ils gagnerent une autre Isle, Sud-Ouest, environ à vingt lieues l'Isle d'eau : la chaloupe fut en- yée pour sonder ; & elle trouva bon fonds vers une pointe de ter- , près de laquelle il y avoit un ruis-

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VI.

An. 1616.

ſeau de très bonne eau. On déba
qua auſſi-tôt les bariques vuides, ma
après que les hommes les eurent m
ſes à terre avec aſſez de peine,
furent effrayés à la vue d'un des I
diens, qui fut bien-tôt ſuivi de ci
ou ſix autres qui parurent ſur le
vage : mais quand ils virent que l
Européens s'étoient retirés ils rentr
rent dans les bois. Quoique les Ho
landois fuſſent à couvert des entr
priſes des naturels, ils ne purent év
ter les attaques d'autres ennemis tı
incommodes, qui les joignirent
près, & ſortirent par millions d
bois voiſins. C'étoient des eſpéces
mouches noires, qui vinrent en u
ſi prodigieuſe quantité que les hor
mes en furent couverts de la tête a
pieds, & que les chaloupes & les ı
mes en étoient toutes noires. Qua
ils furent de retour, la playe des mo
ches commença à étendre ſes rav
vages dans le vaiſſeau & chacun éto
occupé du ſoin de défendre ſes ye
& ſon viſage le mieux qu'il lui éto
poſſible. On ne pouvoit preſque o
vrir la bouche pour parler ou po
manger, ſans qu'elle fut auſſi-tôt re
plie de ces inſectes incommodes. Cet

An. 1616.

uelle persécution dura deux ou trois
urs, pendant lesquels, les hommes
ıttacherent à les détruire avec des
ıouchoirs, qui firent tant d'effet
ı'il ne resta plus qu'un très petit nom-
e de ces mouches pour les tour-
enter. Cet événement leur fit don-
:r à ce lieu le nom d'Isle des mou-
ıes, & ils furent très contents de
:n éloigner le plus promptement qu'il
ır fut possible.

CHAPITRE VII.

:s Hollandois prennent & renvoyent une barque : ils découvrent plusieurs Isles : ils arrivent à une Isle, qu'ils nomment des Traîtres : ils passent à l'isle de l'Espérance : ils changent leur cours, pour se rapprocher de l'Europe : les Hollandois sont très bien reçus par un Cacique : il leur fait une visite à bord : ils partent de cette Isle.

Les Hollandois prennent & renvoyent une barque.

E 9 de Mai, les Hollandois étant à 15 degrés 20 minutes de latitude ıéridionale, & suivant leur journal à

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VII.

An. 1616.

1510 lieues de la côte du Pérou, vire
une barque qui faiſoit voile vers eu
Lorſqu'ils en furent plus près, ils
rerent un coup de canon ou deux po
qu'elle amenât; mais ceux qui la mo
toient n'étant pas au fait de ce ſign
les Hollandois envoyerent leur chalo
pe avec dix hommes armés de mo
quets pour la prendre. Ces gens fire
leurs efforts pour s'échaper, & la ch
loupe les ayant coupés, quelques-u
ſe jetterent dans la mer avec une pa
tie de leur cargaiſon. Quand on les
abordés, ceux qui étoient reſtés
firent aucune réſiſtance, & ils ſe re
dirent paiſiblement à leurs vainqueu
qui agirent avec la plus grande h
manité, panſerent leurs bleſſures, ſa
verent la vie à ceux qui s'étoient je
en mer, & les emmenerent tous
vaiſſeau. Ils étoient environ tren
trois, entre leſquels il y avoit huit fe
mes & pluſieurs enfants. Ils étoie
de couleur aſſez rouge, & n'avoie
d'autre habillement qu'une eſpéce
ceinture. Les hommes portoient
longs cheveux bouclés, au lieu q
les femmes les avoient forts court
mais ils étoient tous remarquables p
un air de propreté. Leur barque

it d'une forme ſinguliere, compoſée
ılement de deux canots attachés en-
nble, avec pluſieurs planches jettées
ın canot à l'autre, qui débordoient
s deux côtés, & étoient bien jointes
r-deſſus. L'un des canots portoit
mâts, avec une voile faite de nattes.
n'avoient ni compas de mer, ni
rtes, ni aucun des autres inſtruments
la navigation : on leur trouva des
meçons pour pêcher, dont la partie
périeure étoit de pierre, & l'autre
écaille de tortue, d'os noircis, ou
nacre de perle. Les Hollandois ne
garderent pas long temps à bord;
ıand ils eurent ſatisfait leur curioſité
examinant une barque ſi ſingulie-
, ils les y renvoyerent, & les
mmes en marquerent leur joye,
embraſſant leurs maris.

Ile découvrent pluſieurs Iſles.

Le 11, ils virent une Iſle fort éle-
e, & trouverent une autre barque
la même eſpéce, qui voguoit avec
nt de légereté que peu de vaiſſeaux
ollandois auroient pu aller de con-
rve avec elle. Cette Iſle, ſituée à
5 degrés 10 minutes n'eſt qu'une
ontagne aſſez ſemblable aux Moluc-
ıes. Ils la nommerent l'iſle des Co-
ɔs, parce qu'elle leur parut toute

SCHOUTEN & LEMAIRE, Ch. VII.

An. 1616.

couverte des arbres qui portent ce frui
Ils en virent une autre peu éloignée
beaucoup plus basse & plus étendue
Pendant qu'ils y furent à l'ancre il
apperçurent trois gros vaisseaux, &
neuf ou dix canots, montés chacu
de trois ou quatre hommes, don
quelques-uns déployerent des dra
peaux blancs, en quoi ils furent imi
tés par les Hollandois. Ces canot
étoient plats à l'une des extrémités
& élevés en pointe à l'autre. Ils étoien
chacun taillés d'une seule piéce d
bois rouge, & remarquables pou
la vitesse avec laquelle ils voguoien
Plusieurs des naturels à l'approch
du vaisseau Hollandois se jetterent dan
la mer, les mains pleines de cocos &
de racines appellées ubes, qu'ils échan
gerent pour des clous & des grains d
verre, donnant quatre ou cinq coco
pour un clou, ou pour un petit f
de ces grains. Ce commerce attira un
si grande quantité de ces Indiens
bord, que les Hollandois n'avoien
presque plus de place pour se remuer
& ils envoyerent la chaloupe à un
autre Isle pour chercher un endroi
plus commode. A peine fut-elle parti
qu'elle fut entourée d'un grand nom-

e de canots pleins de gens armés de ıssues, qui l'aborderent aussi-tôt & :aquerent les Hollandois : mais un :ux ayant été tué d'un coup dans la ıitrine ils se tinrent plus éloignés. :s hommes étoient robustes & bien oportionnés, excellents nageurs, .biles voleurs, & arrangeoient ırs cheveux d'une maniere des plus zarres.

Le jour suivant, ils revinrent avec urs canots chargés de cocos, d'ana-ıs, d'ubes, de cochons & d'eau fraî-ıe : mais ils eurent de vives dispu-:s pour arriver les premiers au vaif-:au : ceux qui étoient derriere se :tterent dans l'eau avec des paquets e cocos pendus à leur bouche, plon-erent par-dessous les canots, & grim-erent au vaisseau comme des rats, n si grande quantité, qu'on fut for-é de les écarter avec des bâtons. Cependant on échangea avec eux en-viron douze cents cocos.

Ils arrivent à une Isle qu'ils nomment des Traîtres.

Le Roi envoya au Commandant ın présent d'un cochon noir, avec défense au député de recevoir rien en échange : peu de temps après, il vint lui-même dans un gros vaisseau, accompagné de trente-cinq canots.

SCHOUTEN & LEMAIRE, Ch. VII.

An. 1616.

Lorſqu'il approcha du vaiſſeau H landois, il commença à crier for ment, & ſon exemple fut ſuivi tous ceux de ſa ſuite, parce que c de cette maniere qu'ils font conn tre aux étrangers qu'ils ſont les bi venus. Les Européens les reçure avec des tambours & des trompette dont le ſon leur plût autant qu'il étonna, & pour marquer leur reco noiſſance de l'honneur qu'on leur fa ſoit, ils ſe courberent, joignirent l mains & les éleverent au-deſſus leurs têtes. Le Roi envoya un préſe aux Hollandois qui lui donnerent leur côté une vieille hache, quelqu clous rouillés, des grains de verre & une piéce de toile, ce que S Majeſté reçut avec une profond inclination, & elle en parut très con tente. On ne diſtinguoit le Monarqu de ſes ſujets que par le reſpect qu'il lui portoient, car il étoit auſſi nu que les autres, & n'avoit aucune mar que de dignité. On ne put l'engage à monter à bord, quoique ſon fil y fut venu, & y eut été très-bien traité.

Le 13 à midi, le vaiſſeau Hollan-dois fut environné par une flotte de

ngt-trois vaisseaux, & de quarante-nq canots, où il n'y avoit pas moins : sept ou huit cents hommes. Le oi commandoit la flotte en person-:. Ils feignirent de venir uniquement ıns le dessein de commercer, & efforcerent par leurs signes de per-ıader aux Européens de faire voile ers une autre Isle, où ils trouveroient es denrées qui pourroient mieux leur onvenir; mais les Hollandois soup-onnerent quelque supercherie, & se nrent toujours sur leurs gardes. Cette récaution ne fut pas inutile : les In-iens entourerent le vaisseau de tou-es parts, & en jettant un grand cri, s commençerent à les attaquer. Le aisseau du Roi fut le premier à com-nençer l'action, & il fut poussé avec ant de forçe contre le bâtiment Hollandois, que l'avant de deux ca-ıots qui se trouvoient sur son passage ut brisé en piéces, par la violence du coup, pendant que les autres firent tout ce qui fut en leur pouvoir, en ançant une grêle de pierres. Les Hol-landois firent une décharge de leurs mousquets sur les canots, & tirerent aussi trois piéces de canon, chargées

de balles de mousquets & de clo
Tous ceux qui étoient à la port
du feu se trouverent très heureux
pouvoir s'échaper en plongeant da
l'eau, & les autres se retirerent av
la plus grande précipitation. Cet
trahison des Indiens fit donner à le
pays, le nom de l'isle des Traîtr

Ils passent à l'Isle de l'Espérance.

Le lendemain les Hollandois mire
à la voile, continuerent leur cou
à l'Ouest, & le 14, arriverent
une autre Isle, distante de trente lieu
de la premiere. Ils la nommerent l'i
de l'Espérance, parce qu'ils com
toient y trouver quelques rafraîchiss
ments. Cette Isle étoit pleine de ro
chers noirs, dont le sommet éto
couvert de végétaux, & d'une granc
quantité de cocotiers. Il y avoit pl
sieurs maisons sur le rivage, & u
gros village sur le bord de la mer
mais ne trouvant aucun endroit pro
pre à jetter l'ancre, M. Schouten n
s'y arrêta pas & il fit voile au Sud
Ouest.

Ils changent leur cours pour se raprocher de l'Europe.

Il fit alors observer aux Officier
qu'ils étoient au moins à seize cent
lieues à l'Ouest de la côte du Pérou
& que ne trouvant aucune parti

An. 1616.

: la terre méridionale, dont ils
'oient eſpéré faire la découverte, il
étoit pas vraiſemblable qu'ils en ren-
ıntraſſent à l'avenir: qu'ils avoient
ıgué beaucoup plus loin à l'Oueſt,
ı'ils n'en avoient d'abord formé le
ojet; que s'ils continuoient le mê-
e cours, ils tomberoient ſurement
ı Sud de la nouvelle Guinée, où
ſeroient immanquablement perdus
ls ne trouvoient pas de paſſage,
rce qu'il leur ſeroit impoſſible de
venir à l'Eſt, à cauſe des vents qui
uſſlent réguliérement de ce côté
ns ces mers. En conſéquence, il
ır propoſa de tourner au Nord,
ıur gagner la côte Septentrionale
la nouvelle Guinée. Ils conſenti-
nt volontiers à ſa propoſition, &
commencerent auſſi-tôt à diriger
ır cours Nord-nord-oueſt.

Le 19 ils virent deux iſles environ
ıuit lieues de diſtance, qui paroiſ-
ient n'être éloignées l'une de l'au-
: que d'une portée de canon. Le
étant à une lieue de terre, ils fu-
nt viſités par deux canots, & quoi-
ı'on ne fit rien qui pût les irriter,
ıelques-uns de ceux qui les mon-

SCHOUTEN & LEMAIRE, Ch. VII.

An. 1616.

toient, insulterent les Hollandois pa
de grands cris, & menacerent de lan
cer contr'eux leurs javelots de bois
mais on tira du vaisseau un coup d
canon, qui tua deux Indiens, & le
autres prirent la fuite avec la plu
grande précipitation.

Le 22 plusieurs Indiens vinrent a
vaisseau, & se conduisirent amical
ment & paisiblement: Ils y échang
rent des cocos, des racines & des co
chons rôtis pour des couteaux, de
grains de verre & des clous. Ces peu
ples étoient aussi habiles à nager &
plonger, que les habitants de l'isle d
Traitres; ils avoient autant d'adresse
vôler, & ils en faisoient usage tou
tes les fois qu'ils en trouvoient l'oc
casion. Leurs maisons, situées sur l
bord de la mer, étoient couvertes d
feuilles, & avoient une espèce d'au
vent de même nature pour rejette
l'eau. Ces édifices, qui avoient di
ou douze pieds de hauteur, & vingt
cinq de tour, n'étoient garnis d'au
tres meubles que d'un lit d'herbe
séches, d'un filet ou deux pour l
pêche, & d'une grosse massue: le Pa
lais même du Roi ne contenoit aucu
autre ammeublement.

An. 1616.

Les Hollandois sont très bien reçus par un Cacique.

Le 24 M. Schouten envoya trois ſes principaux Officiers pour éta-r l'amitié avec les Indiens : & pour meurer ſur le rivage, afin de ſervir ôtages à la place de ſix Indiens de ſtinction qui vinrent à bord, & y rent très bien reçus. Ceux des Hol-ndois qui étoient à terre, furent iſſi traités avec la plus grande diſ-nction par le Roi du Pays. Il leur préſent de quatre cochons, & ſi ielqu'un de ſes gens s'approchoit op de la barque des Hollandois, i les troubloit pendant qu'ils étoient ccupés à faire de l'eau, il avoit ſoin e les chaſſer lui-même, ou de les ire chaſſer par quelques-uns de ſes)fficiers. Ses ſujets avoient le plus rand reſpect pour ſa Perſonne, & uand ils avoient commis quelques rimes, ils craignoient exceſſivement u'il n'en eût connoiſſance, parce u'il les faiſoit punir ſévérement. Le bruit des canons leur cauſoit une telle épouvante, qu'ils prenoient la fuite précipitamment toutes les fois qu'on en tiroit quelqu'un. Cependant le Roi ſouhaita d'en entendre tirer un des plus gros, & pendant qu'on ſe pré-

SCHOUTEN & LEMAIRE, Ch. VII. An. 1616.

paroit à lui donner cette ſatisfactio
il s'aſſit ſous un dais avec ſes favo
autour de lui, rangés en bel ord
mais auſſi-tôt que le coup partit,
fit un ſaut hors de ſon Siége, & s'e
fuit dans les bois avec ſes courtiſan
malgré tous les ſignes d'amitié q
lui firent les Hollandois.

Le 25 & le 26 ils deſcendirent e
core à terre, pour avoir quelqu
cochons par échange, mais ils ne p
rent en obtenir, parce qu'il n'en re
toit que très peu aux Indiens. Cepe
dant le Roi continua à traiter les Ho
landois avec la même amitié, & ave
les mêmes égards qu'auparavant: l
& le premier de ceux qui l'accompa
gnoient, ôterent leurs chapeaux d
plumes, & les mirent ſur la tête d
deux des Européens. Ces chapeau
ou bonnets ſont de plumes blanches
rouges & vertes que leur fourniſſen
les perroquets & les pigeons, dont
les derniers ſont blancs ſur le dos, &
même par tout le reſte du corps, à
l'exception de l'eſtomach. Chacun
des membres du Conſeil du Roi a un
de ces pigeons auprès de ſoi, ſur un
bâton.

Le 28 quand on eut ceſſé de faire l'eau, M. Schouten & quelques-s des Officiers deſcendirent à terre ec les trompettes, dont la muſique un grand plaiſir au Roi. Quelques ards que ce Prince leur marquât, paroiſſoit craindre qu'ils ne vou-ſſent former un établiſſement dans n pays, & il leur dit que s'ils vou-ient partir deux jours après, il leur onneroit dix cochons, & une gran- quantité de cocos: mais malgré s ſoupçons il leur fit une viſite à ord. Ses gens marquoient la plus ofonde ſoumiſſion aux Hollandois, entre autres témoignages de crain- & de reſpect, ils leur baiſoient uvent les pieds, & les mettoient ir leurs cols.

SCHOUTEN & LEMAIRE, Ch. VII.

An. 1616.

Il leur fait une viſite à bord.

Le 30 le Roi fut viſité par le Sou-erain d'une autre iſle, qui vint avec ne ſuite de trois cents Indiens nuds, l'exception d'une ceinture d'herbes ertes qu'ils portoient: ils condui-oient devant eux ſeize cochons, our s'aſſurer d'être bien reçus. Lorſ-ue ces deux Princes furent à la vue un de l'autre, ils commencerent à 'incliner, en prononçant quelques nots qu'on ne pouvoit entendre. Ils

SCHOUTEN & LEMAIRE, Ch. VII. An. 1616.

se prosternerent l'un devant l'autr
le visage contre terre, firent diff
rents gestes des plus bizarres, ma
cherent ensemble vers les siéges qu'
leur avoit préparés, recommenc
rent leur espèce de murmure, s'i
clinerent de nouveau, & s'assire
sous un dais. Le Prince de l'isle, po
régaler l'étranger, envoya un mes
ger prier les Hollandois de faire jou
leur musique, & ils descendirent au
si-tôt avec leurs tambours & leu
trompettes, ce qui causa un plai
extrême aux deux Princes. On fit e
suite les préparatifs d'un répas,
nombre d'hommes vinrent avec u
assés grande quantité de cana, q
est une herbe d'où ils tirent leur bo
son : chacun en prit une bouch
qu'il macha pendant quelque temp
tous la cracherent dans une auge
bois, jetterent de l'eau dessus, r
muerent & presserent bien le tou
après quoi ils présenterent cette sa
liqueur à leurs Monarques dans d
coupes, & en offrirent très polimen
aux Hollandois, qui s'excuserent d
recevoir cet honneur. Le reste d
repas consistoit en racines grillées
& en cochons apprêtés d'une faço

:s singuliére. Après en avoir ou- SCHOUTEN & LEMAIRE, Ch. VII.
t le ventre & ôté les intestins,
en avoient rempli la cavité de
rres brûlantes, & flambé la peau, An. 1616.
paratifs qui en faisoient un mets
ne de la table du Roi. On présenta
si deux de ces cochons aux Hol-
dois, avec tout le cérémonial
on observoit pour les Princes;
x qui les apportoient les mirent
leurs têtes, fléchirent les génoux
:c la plus grande humilité, & les
serent aux pieds des Européens.
leur donnerent aussi onze de ces
maux vivants, pour lesquels ils
urent des couteaux, de vieux
us, & des grains de verre.

La couleur de ces peuples est d'un
ne obscur; ils sont forts, bien pro-
rtionnés, & de si haute taille que
plus grand des Hollandois n'éga-
t pas le plus petit d'entr'eux. Quel-
es-uns portoient les cheveux bou-
s, d'autres les avoient attachés par
euds, & d'autres les portoient
ais & hérissés. Le Roi & quel-
es-uns de ses courtisans les avoient
:s longs & pendants jusqu'à la cein-
:e, mais les femmes les portoient
:s courts. La figure de ces femmes

SCHOUTEN & LEMAIRE, Ch. VII.

An. 1616.

étoit des plus désagréables, petit
mal faites, avec de longues r
melles pendantes, & les deux se
étoient nuds jusqu'à la ceinture.
vivoient de ce que la terre proc
naturellement, sans se donner
cuns soins pour la cultiver, & s
apporter aucune attention à éle
des troupeaux. Les Hollandois no
merent cet endroit l'isle de Hon
& appellerent Baye de l'Unité
port où ils jetterent l'ancre.

Ils partent de cette Isle.

Le premier de Juin, ils remir
à la voile: mais ils ne trouver
aucune terre jusqu'au 21, qu'ils
riverent dans une isle très basse
48 dégrés 47 minutes de latitu
Il y avoit aux environs plusie
bancs de sable, & trois ou qua
Isles plus petites, couvertes d'arbr
Ils y furent visités par un cano
dont les hommes étoient plus no
qu'aucun de ceux qu'ils eussent e
core vu. Ce furent aussi les premie
que les Hollandois trouverent a
més d'arcs & de fléches dans la m
du Sud. Ils leur firent entendre p
signes qu'il y avoit des terres pl
étendues, & plus de productio
propres aux vaisseaux du côté

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VII.

An. 1616.

eft, où demeuroit leur Souve-
. Les Hollandois y dirigerent leur
rs, & le lendemain ils virent
ze ou treize Isles très proches les
s des autres. Le 24, ils en trou-
ent trois très basses du côté du Sud-
eft, dont l'une étoit fort petite,
lont les autres avoient seulement
x milles de longueur chacune. Ils
nommerent les Isles vertes. Elles
ient entourées de rochers sans au-
e rade convenable où les vaisseaux
sent être en fureté.



CHAPITRE VIII.

Les Hollandois ſont attaqués par Indiens : ils en trouvent d'autres p humains : ils arrivent à l'iſle Volcans : ils arrivent à la nouve Guinée : ils ſentent un tremblement terre : ils arrivent à Soppy : ils abo dent à la côte de Gilolo : on ſai leur vaiſſeau & leurs effets : Jacqu Le Maire meurt de chagrin.

Les Hollandois ſont attaqués par des Indiens.

LE lendemain les Hollandois de couvrirent une autre Iſle, qu'i nommerent l'iſle de Saint-Jean, parc que ce jour en étoit la fête. Ils re marquerent une terre fort élevée a Sud-Oueſt, & penſerent que c'étoi la pointe de la nouvelle Guinée; il y arriverent à midi, & envoyerent l chaloupe pour ſonder, mais on n trouva point de fonds. Deux ou troi canots pleins d'hommes d'une figure barbare attaquerent la chaloupe à coups de frondes, mais les Hollandois tirerent ſur eux; ils en parurent ex-ceſſivement effrayés, & furent auſſi-

dispersés. Ils étoient très noirs, en-
ement nuds, & parloient un langa-
ıbsolument différentdes autres. Ils
·ent des feux allumés pendant tou-
ı nuit sur la côte: quelques-uns vin-
t dans des canots pour examiner le
sseau. Quand les Hollandois les dé-
ıvrirent ils firent leurs efforts pour
faire entendre, mais ils ne com-
rent aucun des signes que leur firent
Européens pour leur marquer qu'ils
ɔient besoin de provisions, & ils
repondirent que par des cris &
s hurlements affreux.

Le soir, les Hollandois jetterent
ıcre dans une baye entourée d'une
ande étendue de terrein verd, qui
ésentoit un aspect des plus agréables.
jugerent que cette baye pouvoit
re à dix-huit cent quarante lieues
distance du Pérou.

Le matin du 26, ils furent visités
r trois canots remplis de Sauvages,
més de massues, de sabres de bois
de frondes. Les Hollandois leur
·ent d'abord des signes d'amitié, mais
ıvirent bien-tôt qu'il falloit employer
canon pour les réduire. Ces Sau-
ıges attaquerent les vaisseaux avec
ɔutes leurs forces, & continuerent

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VIII. An. 1616.

le combat jusqu'à ce qu'ils eussen[t] dix ou douze des leurs écrasés pa[r le] canon; alors ils sauterent dans l[a mer] & se mirent à la nage pour sau[ver] leurs vies. Les Hollandois les po[ur]suivirent dans la chaloupe, en f[ra]perent quelques-uns sur la tête [, fi]rent trois prisonniers, & prirent quatre canots, qui leur servirent [dans la] suite de bois de chaufage. Ce t[rai]tement severe convainquit les S[au]vages de leur erreur, & ils appo[rte]rent volontairement des cochons [&] des ananas pour la rançon des p[ri]sonniers.

Ils en trouvent d'autres plus humains.

Le 28 au soir, les Hollandois [se] mirent à la voile, & le lendema[in] ils virent trois Isles fort hautes [du] côté du Nord. Le 30 au matin p[lu]sieurs canots remplis d'Indiens t[rès] basannés vinrent au vaisseau. On le[ur] permit de monter à bord, & [ils] rompirent des bâtons au-dessus de [la] tête des Hollandois en signe de pai[x.] Leurs canots étoient plus propres q[ue] ceux des autres, & ces Indiens par[u]rent plus civils & plus modeste[s,] étant couverts d'une ceinture q[ue] les premiers n'avoient point. Ils fro[t]toient leur peau noire avec de [...]

ye, ce qui les faisoit paroître pou-
s. Ils se présenterent comme des
ıs très pauvres, qui demandent la
ırité, cependant il croît une grande
ıntité de cocotiers dans leur Isle.

Le premier de Juillet au matin,
nité jetta l'ancre entre une Isle
la terre ferme de la nouvelle Gui-
e, & le bâtiment fut bien-tôt en-
ıré de vingt-cinq canots pleins
ıommes armés. Deux de ces ca-
ts attacherent des ceintures au-
ır des ancres, & firent tous leurs
orts pour les améner à terre,
ndant que les autres attaquerent
vaisseau avec leurs frondes & leurs
tres armes. Les Hollandois tire-
nt sur eux quelques volées de ca-
ın, qui les forçerent de se retirer,
rès avoir eu douze ou treize hom-
es tués, & un grand nombre de
essés.

Ils arrivent à l'Isle des Volcans.

Les Hollandois voyant qu'il n'y
voit aucune espérance de se pro-
ırer des rafraîchissements chez une
ce de mortels aussi brutes, remirent
la voile, & le 4 passerent à la vue
e vingt-trois autres Isles, dont quel-
ues-unes étoient à une lieue de
istance & les autres seulement à la

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VIII. An. 1616.

portée du canon les unes des autr
Le 6, ils remarquerent une mon
gne fort haute au Sud-Oueſt,
penſerent que ce pouvoit être
Geemenaſſi dans le pays de Banc
mais quand ils furent plus près ils
découvrirent trois autres du côté
Nord, à ſix ou ſept lieues de d
tance. Le lendemain ils virent q
quelques-unes de ces montagnes j
toient du feu, & ils donnerent à
endroit le nom d'iſle des Volca
Il étoit très peuplé, & rempli
cocotiers, mais ils ne trouvere
point d'endroit convenable pour j
ter l'ancre. Les habitants étoie
nuds, & marquoient la plus gran
crainte des Hollandois : leur langa
étoit ſi différent de celui des Iſl
voiſines, qu'aucun des Indiens q
les Européens avoient à bord ne p
les entendre. On vit encore un gran
nombre d'Iſles au Nord & au Nor
Oueſt : mais les Hollandois firen
voile vers une très baſſe, qui éto
à l'Oueſt, & ils y arriverent le ſoi

Le 8 de Juillet, il jetterent l'ancr
devant une Iſle ſituée à 3 degré
40 minutes de latitude Méridionale
mais elle leur parut très pauvre, &

n

produiſant rien de quelque va-
ır, excepté un peu de Gingem-
e. Elle étoit habitée par les Pa-
us, nation dont l'ajuſtement ri-
ule ajoute à leur difformité na-
elle, & les fait paroître comme
petits monſtres. La plus grande
rtie d'entr'eux ont quelque choſe
hideux & d'extraordinaire ſoit
ns la groſſeur de leurs membres
t dans leur diſpoſition : ils ſe pa-
ıt de dents de cochon dont ils ſe
ıt des colliers, & d'anneaux qu'ils
rtent aux narines, ce qui joint à
s cheveux crêpés & à des viſages
eux les rend d'une laideur qu'on
eine à s'imaginer. Leurs maiſons
nt aucun ornement, & ſont conſ-
ites ſur des poteaux élevés de
t à huit pieds au-deſſus de terre.

Ils arrivent à la nouvelle Guinée.

Quoique les Hollandois euſſent
vi une très grande étendue de ter-
, ils ne purent déterminer ſi c'étoit
nouvelle Guinée ou non, parce
e leurs cartes n'étoient point d'ac-
rd entr'elles, & ne reſſemboient
llement au pays qu'ils voyoient.
13 & le 14, ils ſuivirent la côte,
le 15, en continuant le même
urs ils trouverent deux Iſles peu

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VIII.

An. 1616.

élevées, environ à une demi-lie
de la terre ferme, & à 2 deg
54 minutes de latitude Méridiona
Voyant que le pays étoit rem
de cocotiers ils envoyerent la b
que & la chaloupe bien mu
pour une attaque, avec or
de descendre & d'en apporter
vaisseau. Les Indiens, qui avoi
observé leurs mouvements se pré
rerent à empêcher la descente,
les reçurent avec leurs arcs & le
frondes plus vivement qu'aucuns
ceux qu'ils eussent encore trouv
quoique les Européens fussent arn
de mousquets, les Indiens les fo
çerent de se retirer, après en av
blessé au moins seize. Cependant
jetterent l'ancre le lendemain ma
entre deux Isles, descendirent da
la plus petite, brûlerent quelqu
maisons d'Indiens, & emporter
assez de cocos pour que chaq
homme en eut trois : alors les n
turels, voyant qu'ils ne pouvoie
resister à ces étrangers, leur appo
terent des cocos, des bananes
du gingembre : ils vinrent à bo
du vaisseau : la paix fut bien-tôt co
clue, & les Indiens parurent tr

ntents du préſent qu'on leur fit
grains de verre & de quelques
ous. Le lendemain on continua à
ifiquer pour des cocos, des Ba-
nes, de la caſſave & de la pa-
de. On en raſſembla une ſi grande
antité que chaque homme eut
ur ſa part cinquante noix de co-
, & deux paquets de bananes.
Les habitants de cette Iſle la nom-
oient Moſa, celle qui en étoit voiſi-
s'appelloit Juſan, & une autre
s élevée, environ à cinq ou ſix
ues de la nouvelle Guinée avoit
nom d'Arimea. Il eſt probable que
; inſulaires avoient déja reçu la
ite de quelques Européens, puiſ-
'on trouva chez eux des jarres &
; pots de fabrique Eſpagnole. Ils
parurent pas ſurpris comme les
res du bruit du canon, & n'eu-
t pas autant de curioſité à exami-
: le vaiſſeau, qu'ils auroient dû
urellement en avoir ſi c'eût été le
mier qu'ils euſſent vu.
Le 21, les Hollandois ſuivirent la
e de la terre ferme au Nord-Oueſt,
jetterent l'ancre au milieu d'un
as d'Iſles d'où ils partirent le ma-
du 23. Peu de temps après ils

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VIII.

An. 1616.

furent joints par six grands can
chargés de poisson sec, de coc
de bananes, d'un petit fruit qui
sembloit assez à des prunes, &
tabac. D'une autre Isle, les Ind
apporterent aussi quelques provisi
& des vases de porcelaines.
peuples, de même que tous les
tres Sauvages étoient passionnés p
les grains de verre, & pour le
mais ils étoient différents de c
des dernieres Isles par la grosseu
leur taille, & en ce que leur c
leur approchoit plus de celle
oranges. Ils avoient pour armes
arcs & des fleches, & pour or
ment des pendants d'oreille de ve
de diverses couleurs, ce qui fit
ger aux Hollandois que d'autres
ropéens avoient été avant eux d
ce pays.

Ils sentent un tremblement de terre.

Le 24, ils cotoyerent une
fort agréable qu'ils nommerent l'
de Schouten, quoiqu'elle soit m
quée dans les cartes par le nom d'
de Horn: & ils en appellerent
pointe la plus Occidentale, Cap
Bonne-Espérance. Le 26 ils vir
trois autres Isles, & le 29 pend
la nuit ils sentirent une secousse

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VIII.

An. 1616.

mblement de terre si violente, e les hommes sortirent de la cane remplis d'éffroi pensant que le isseau avoit touché la terre, ou nné contre un rocher : mais en tant la sonde, on ne trouva point fonds, & par conséquent il n'y oit aucun danger ni de rocs, ni bas fonds.

Le 31 au soir, ils repasserent l'Eateur, & les trois jours suivants virent différentes Isles : ils jugent alors qu'ils avoient atteint l'exémité du continent de la nouvelle uinée, ayant suivi la côte l'espace deux cents quatre-vingt lieues.

Le 5 d'Août au matin, plusieurs nots joignirent le vaisseau, & y porterent des féves des Indes, du ;, du tabac & deux oiseaux Paradis. Les Hollandois achetent un de ces oiseaux, qui sont une grande beauté, & dont le umage est blanc & jaune. Ces diens parloient la langue de Terna-, & quelques-uns se servirent mêe de celle des Malayens & de Espagnol. Ils étoient très bien vês autour de la ceinture, les uns vec une piéce d'étoffe de soye, &

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VIII.

An. 1616.

les autres avec des culottes. P
fieurs étoient Mahometans, & p
toient des turbans de foye. Ils avo
tous les cheveux noirs, & différ
anneaux d'or & d'argent à le
doigts. Ils commerçoient bien a
les Hollandois pour des grains
verre & pour d'autres bagatell
mais ce qu'ils recherchoient avec
plus d'ardeur étoit particulièrem
les piéces de toille. Ces peup
étoient fi foupçonneux & fi cra
tifs, qu'ils ne voulurent pas d
aux Hollandois le nom de leur pay
mais ils penferent que c'étoit u
des trois pointes Orientales de G
lolo, & que ces hommes étoie
natifs de Tydore, ce qui fe trou
d'accord avec la vérité.

Ils arrivent à Soppy.

Le matin du 6, ils leverent l'a
cre & firent voile au Nord : le
ils furent falués par deux canots
Ternate, qui marquerent leurs d
pofitions pacifiques en arborant
drapeau blanc. Ils dirent aux Ho
landois qu'ils venoient du village
Soppy, où ils avoient vu depuis p
un vaiffeau Anglois, & une pinaf
d'Amfterdam, qui y étoit demeur
trois mois pour charger du riz, &

An. 1616.

; offrirent de conduire Schouten le ndemain dans la rade de Soppy, ù ils entrerent le 19, & y trafiquerent pour de la volaille, des fruits, u riz, & des tourterelles. Plusieurs aturels vinrent à bord & leur dirent qu'un vaisseau Anglois & un Hollandois avoient été depuis peu ans leur pays, & qu'ils y avoient assemblé assez de provisions pour etourner en Europe. Ces nouvelles urent très agréables aux Hollandois, ui n'avoient presque plus de munitions, & il se fit une espéce de réjouissance publique dans l'équipage, composé de vingt-cinq hommes, tous n bonne santé & vigoureux.

Ils abordent à la côte de Gilolo.

Le 5, ils jetterent l'ancre sur la côte de Gilolo, & quelques hommes descendirent à terre sans armes pour pêcher; mais quatre soldats de Ternate sortirent tout-à-coup hors des bois, l'épée à la main, dans l'intention de les tuer pendant qu'ils tiroient leurs filets. Le Chirurgien cria Oran Hollanda, les Indiens s'arrêterent, jetterent de l'eau par-dessus leur tête, ce qui est un signe de paix en ce pays, s'approcherent fort civilement, & les assurerent que

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VIII.

An. 1616.

la raiſon qu'ils avoient eûe pour vouloir attaquer étoit qu'ils croyoient Eſpagnols. Sur l'invitati des gens de Schouten, ils ſe ren rent à bord : on leur donna grains de verre, avec d'autres b gatelles ; ils promirent d'apporter provisions, & des rafraîchiſſemen & ils tinrent exactement leur paro

Le 17, ils jetterent l'ancre deva Malayla dans le Ternate : le Cap taine Schouten & Jacques le Mai deſcendirent à terre, où ils fure bien reçus par le Général, par Gouverneur d'Amboine, par l'Am ral Verhayen, & par tout le Co ſeil des Indes. Le lendemain ils ve dirent deux de leurs chaloupes, ave la plus grande partie de ce qu'i avoient ſauvé du Horn, quand avoit été brûlé à l'iſle du Roi. Il reçurent de cette vente treize cent cinquante réales dont ils employe une partie à acheter deux laſt d riz, une tonne de vinaigre, autan de vin d'Eſpagne, & environ trois tonneaux de biſcuit.

On ſaiſit leur vaiſſeau & leurs effets.

Le 27 ; ils mirent à la voile pour Bantam, & le 28 ils jetterent l'an cre à Jacatra, où ils trouverent dan la rade trois vaiſſeaux Hollandois

An. 1616.

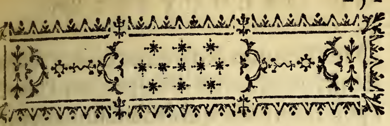
autant d'Anglois. Le dernier jour Octobre, Jean Peterson-Koen, ·ésident de la Compagnie des In- :s Orientales à Bantam, arriva en :tte Ville : le lendemain, il fit :nir le Capitaine & les deux Super- ırgos devant le Conseil des Indes, & ›rès quelques discours il leur ordon- ı, en vertu de sa commission de la ompagnie, de lui faire remettre im- ıédiatement leur vaisseau & sa car- ıison. Le Capitaine & les Super- ırgos soutinrent que la saisie étoit légale, puisqu'ils n'étoient point ntrés dans les Indes par aucun des assages prohibés; c'est-à-dire ni par : Cap de Bone-Espérance, ni par : détroit de Magellan : mais par n passage qu'ils avoient eux-mêmes écouvert, & qui seroit très avan- ageux pour le commerce de leurs ompatriotes, & pour tous les Négo- iants en général. Leurs raisons fu- ent sans effet, & le Président leur épondit qu'ils verroient à se faire endre justice en Hollande. Cette aisie fut faite le premier de No- vembre suivant le journal de ceux qui avoient fait leur cours dans le navire l'Unité, & le 2 suivant celui

SCHOUTEN & LEMAIRE, Chap. VIII. An. 1616.

de leurs compatriotes, qui étoie venus directement de Hollande. C te différence vint de ce que l'Un avoit fait cours à l'Ouest, dans même direction que le Soleil pa court le Globe, ce qui lui avoit do né une nuit de moins qu'à ceux q avoient fait voile à l'Est.

Mort de Lemaire.

Lorsqu'on les eut ainsi dépouill de leur vaisseau, quelques-uns d hommes entrerent au service de Compagnie des Indes Orientales, les autres furent mis dans deux b timents qui retournoient en Hollan de M. Jacques le Maire prit un t chagrin de la conclusion fâcheu d'un voyage qui jusqu'alors avoit ét si heureux, qu'il mourut enviro quinze jours après la perte du vai seau. Le reste de l'équipage fit u voyage sans accident jusqu'en Ho lande, & arriva à Amsterdam l premier de Juillet. Ce voyage au tour du monde fut terminé en deu ans & dix-huit jours, ce qui est trè étonnant, en considerant le gran nombre de difficultés qu'ils y éprou verent : mais ce qui est encore plu surprenant, ils ne perdirent que qua tre hommes dans le cours d'une ex pédition si longue & si dangereuse.



HISTOIRE
DE L'AMBASSADE
DE SIR THOMAS ROWE,

Envoyé auprès du Grand Mogol par le Roi Jacques premier. *

CHAPITRE PREMIER.

Naissance & commencement de Rowe : Il est nommé Ambassadeur pour les Indes : Son départ d'Europe : Description des Isles de Comorra : Despotisme des Sultans : Usage du Betel & de l'Areca : Maniere de vivre des Insulaires : Leurs coutumes & productions du pays : Socotora, terrein mediocre : Usage du caffé observé pour la premiere fois : Superstition de ces peuples.

(*e*) Les François écrivent *Rhoe*, mais nous avons cru devoir conserver le nom tel que les Anglois l'écrivent, puisqu'il s'agit d'un de leurs Compatriotes.

ROWE, Chap. I.

Commencements de Rovve.

SIR Thomas Rowe nacquit à Wa
ſtead, au Comté d'Eſſex, en l'ann
1568 : ſon Pere qui étoit Chevalier,
qui occupa la place de Lord Maire
Londres l'envoya à Oxford, où il
ſes études au Collège de la Magdel
ne, ainſi que nous l'apprend Wo
dans ſon *Athenæ Oxonienſes*. En 16
le Roi Jacques lui donna la dignité
Chevalier à Greenwich, & le Prin
Henri qui connoiſſoit ſon habilet
l'employa en pluſieurs découvert
aux Indes Occidentales. Il s'y acq
tant de réputation que le Roi le ch
ſit pour ſon Ambaſſadeur auprès
Grand Mogol.

Il s'embarque pour les Indes.

An. 1615.

Il s'embarqua au commencement
Mars 1615 & le 5 de Juin il jetta l'anc
dans la baye de Saldanha où le terroir
très-fertile, quoiqu'elle ſoit entour
d'une chaine de montagnes de roch
toujours couvertes de neige. Les h
bitants ne ſe font aucune peine
manger les viandes les plus infectes
portent des boyaux au tour du c
pour ornement : leurs cheveux ſo
crêpus comme ceux des Negres, & i
ſe frottent la tête de graiſſe & de pou
ſière qui leur tiennent lieu de poudr

An. 1615.

de pomade. Ils se couvrent de
›aux de bêtes, dont ils portent le
›il en-dedans pendant l'hiver & en-
hors durant l'été: ils sont entiére-
ent brutes, sans aucune notion de la
ivinité & sans aucune forme de re-
gion. L'air du pays est très-sain &
›au excellente : on y trouve des va-
ies, des gazelles, des singes, des
haisans, des perdrix, des alouëtes,
es canards, & des oyes sauvages :
n pêche quelquefois des veaux ma-
ns dans la baye, où il vient même
uelques baleines. La montagne du
ap nommée la Table, qui est très
onnue a 1975 toises de hauteur à la
titude de 34 degrès & quelques mi-
utes.

Il arrive aux Isles de Comorra.

Le 22 de Juillet Rowe arriva aux
les de Commorra, qui sont au nom-
re de cinq, situées entre le dixième
: quatorzième degré de latitude mé-
idionale : celle de Joanna, qui est la
rincipale a environ trente mille de
ong & quinze de large, & une vieille
emme qui étoit Sultane de toutes ces
fles, y faisoit sa résidence. Rowe en-
oya quatre barques à l'isle de Mola-
is pour demander la permission de
commercer au Gouverneur, qui étoit

Rowe, Chap. I. An. 1615.

Fils & premier Miniſtre de la Sultan
avec une Puiſſance ſi abſolue que
habitants n'auroient oſé trafiquer
ſeul Coco ſans ſa permiſſion.

Le Capitaine Newport accomp
gné de quarante hommes, fut char
de cette députation. Il trouva le Go
verneur aſſis ſur une natte, dans u
Junke où il faiſoit ſa demeure; il po
toit un chapeau de pièces de rappor
avec un manteau de toile de coto
rouge & bleu qui lui tomboit d
épaules juſqu'aux génoux : mais il
voit les jambes & les pieds nuds. L
Européens lui préſenterent un mou
quet & une épée : il leur donna qu
tre vaches, & leur accorda la permi
ſion de trafiquer. Il leur fit ſervir d
Coco, tandis qu'il mâchoit du Bet
adouci avec de la poudre d'écaille
d'huîtres calcinées; il mâchoit auſſi d
l'Aréca, eſpèce de noix d'un goû
amer, qui excite à cracher, rafraîchi
la tête, affermit les dents; elles de
viennent rouges ainſi que la ſalive pa
l'uſage de ce fruit, ce que ces peuple
regardent comme une grande beauté
cependant il cauſe des vertiges à ceux
qui n'y ſont pas habitués.

De la Junke du Gouverneur, les

nglois furent conduits à la maison
un Charpentier, qui avoit une gran-
autorité dans la Ville. Elle étoit bâtie
pierres liées avec un ciment d'une
pèce de chaux blanche : le dehors
oit entouré de roseaux, avec un toît
charpente couvert de feuilles de
ocotier. Au dîné on commença par
ésenter à chacun de l'eau dans un
co, & on la versa dans des plats de
ois pour se laver les mains, qui fu-
nt essuyées avec des serviettes d'é-
rces du même arbre. On leur servit
suite du plantain grillé, du riz, du
evreau rôti, & des quartiers de
oule : le pain étoit de moëlle de co-
cuite avec du miel, & la boisson
lait de coco & du vin de palmier.

Description des habitants.

Les maisons des habitants sont très
opres : mais simplement meublées:
sont fort curieux de leurs jardins,
ui pour la plus grande partie, ne sont
rnés que de tabac & de plantains
vec des clotures de roseaux. Le plus
rand nombre parle & écrit dans la
ngue Arabe, & le Portugais leur est
ssez familier ; ils sont zelés Mahome-
ans, & si jaloux qu'ils renferment
outes les femmes quand il leur arrive
es Etrangers. Les Anglois leur don-

ROWE, Chap. I.

An, 1615.

nerent des toiles de toutes sortes, d
lames d'épées; des miroirs & des co
teaux : & ils reçurent en échange d
vaches très-grasses, des bœufs, d
poules, du coco, des moutons d'Ar
bie, & différentes gommes. Les hal
tants avoient de très-grandes Junk
construites de bois de cocotier,
dont les cordages & la matiere q
servoit de gaudron venoient du mên
arbre.

Il arrive dans l'isle de Socotora.

Le 26 d'Avril les Anglois levere
l'ancre & firent voile pour la ba
de Delicia, dans l'isle de Socoto
vers l'embouchure de la mer roug
où ils arriverent le 24. Cette Isle e
située sous le quatorzième degré c
latitude septentrionale : elle étoit alo
gouvernée par Amar-Ben-Seid, fi
du Roi de Fortaque dans l'Arabie het
reuse. Ce Prince étoit très-absolu &
l'on ne pouvoit faire aucun trafic sar
sa permission. Pour recevoir l'Amba
sadeur, il se rendit à cheval sur le ri
vage, habillé à la maniere des Arabes
les pieds-nuds & la tête couverte d'u
très-beau turban. Il étoit accompa
gné de trois de ses principaux Offi
ciers, montés l'un sur un chameau &
es deux autres à cheval, avec un

te garde de soldats, tous armés d'é-
es; mais quelques-uns avoient aussi
s pistolets, d'autres des mousquets,
d'autres des arcs semblables à ceux
s Turcs. La musique militaire étoit
mposée d'une trompette & de deux
mbours : le Prince paroissoit être
s-aimé du peuple qui l'environnoit
faisant des acclamations, & lui
nnant des bénédictions pendant
ute sa route.

ROWE, Chap. I. An. 1615.

Rowe remarqua que dans cette
e on faisoit usage d'une liqueur fort
ire, qu'on buvoit très-chaude; &
est vraisemblable qu'il veut parler
caffé, alors inconnu en Europe.
Ville que le Roi habitoit étoit
nstruite de pierre & de mortier,
ec les toîts en terrasses & le bas de
maison où il faisoit sa demeure étoit
rtagé en magasins, & en gardero-
s où l'on conservoit différentes sor-
s d'habillements avec environ vingt-
nq volumes de livres de loix, d'his-
ire, & de vie de leurs Saints. Ses
ois femmes demeuroient dans le
ut de la maison : mais il n'étoit per-
is à personne de les voir : celles du
lus bas rang paroissoient souvent en
ublic avec des anneaux d'argent aux
reilles.

Premier usage connu du caffé.

ROWE, Chap. I. An. 1615.

Le terroir de Socotora eſt mon
gneux & ſtérile: il ne produit preſ
autre choſe que des dattes, du ri
des oranges. Il y a des chévres,
brebis & des bœufs, & l'on y tro
quelques belles topazes : mais ſa pr
cipale production eſt l'alloès, pla
farineuſe dont on fait bouillir le
juſquà ce qu'il ait aſſez de conſiſta
pour le faire ſecher auſſitôt. On
fait un médicament bien connu d
la Pharmacie, & qui eſt ſi amer qu
le nomme *fel naturæ*, ou fiel de la
ture. Il y a auſſi du ſang de dragon,
l'indigo & de la civette : mais en
tite quantité & le Roi en eſt le
propriétaire. Les habitants profeſſ
la religion de Mahomet, & ſe mett
à genoux tous les ſoirs du côté du S
leil couchant pendant que leurs P
tres jettent de l'eau ſur leurs fron
Ils ont une grande vénération p
leurs Saints, dont le plus illuſtre
enterré dans leur Ville Capitale :
diſent qu'il paroît ſouvent pour
avertir des dangers qui les ménace
& quand il ſouffle des vents furieu
ils en attribuent la cauſe à ſon abſe
ce. Il ya des habitants de quatre ſo
tes : les premiers & vraiſemblabl

nt les plus anciens, ſont d'un carac-
e très-ſauvage, ne vivent que de
:ines: prennent des bœufs pour
ır monture: évitent toute conver-
ion avec les autres claſſes: portent
longs cheveux, ſont très-maigres,
n'ont ni habits pour ſe couvrir, ni
iiſons pour ſe retirer: enfin leur in-
ligence ne paroît que très-peu ſu-
rieure à celle des brutes. La ſeconde
aſſe eſt celle des chrétiens Jacobites
ıi vivent dans les montagnes, où ils
ıt été chaſſés par les Arabes; ceux-
forment la troiſième claſſe, & ſe
nt rendus maîtres du pays par droit
conquête: mais ils portent un ſi
and reſpect à leur Roi, qu'ils n'oſe-
ɔient pas même parler en ſa préſence
ns en avoir la permiſſion. La qua-
ième claſſe eſt celle d'une eſpèce
'eſclaves qui ſont occupés à faire
aloès & à tous les ouvrages les plus
ils de cette Iſle.



CHAPITRE II.

Thomas Rowe arrive à Suratte : le Go verneur se conduit mal avec lui : il met en route pour gagner par terre Cour du Mogol : il est en danger p la rencontre des voleurs : mauvai maisons de Brampour : le Roi donne audience & s'enyvre : Ro arrive à Cytor, où il voit de superb Ruines : il est reçu très-gracieuseme du Grand Mogol : usages de ce Cour ; description du Nouroux.

Rovve arrive à Suratte.

LE 31 d'Août, les Anglois levere l'Ancre de la baye de Délicia, ils arriverent à Suratte le 26 du mo suivant. L'Ambassadeur y débarqu & demeura à terre pour se rafraîch jusqu'au 30 d'Octobre. Le Gouve neur marqua beaucoup de dureté da la recherche qu'il fit parmi les dome tiques & le bagage, & il leur dérob même plusieurs effets. Le 1 de Noven bre Rowe continua sa route par terre pour se rendre à la Cour du Gran Mogol, & il arriva le 6 à la ville d

nderpar, dans le Royaume de ampour, qui eſt ſoumis à ce Monar-e. Il y mangea de très-bon pain, & fut le premier endroit où il en trou-après avoir quitté Suratte. Il y vit ſſi de grands troupeaux, de jeunes eufs, qui ſont très-communs dans pays, où les Bramines ne permet-it pas de les tuer.

ROWE, Chap. II.

An. 1515.

Le 10 il campa près des murs de la le de Chapre, où il fut gardé par parti de Soldats du Roi de Bram-ur, afin de le garantir des voleurs i deſcendent des montagnes. Le 14 arriva à Brathapore, village qui n'eſt 'à deux milles de Brampour, & il y t reçu par un Officier de la maiſon 1 Roi, qui le conduiſit au ſérail deſ-né pour le recevoir dans la Capitale. es quartiers qui étoient très mauvais, ontenoient ſeulement quatre pièces rt petites, dont la forme reſſembloit ſez à celle d'un four, bâti de briques. 'Ambaſſadeur préféra de demeurer ans ſa tente, quoique la maiſon qu'on i avoit préparée fût une des plus bel-es de la Ville; toutes les autres, ex-epté celles de quelques Seigneurs 'étant conſtruites que de terre.

Il arrive à Brampour.

Le lendemain il eut une audience

ROWE, Chap. II. An. 1615.

Il arrive à Ardſmère & eſt admis à l'audience du Grand Mogol.

du Roi, qui étoit aſſis ſur une eſtr
avec un très beau tapis ſous ſes pie
& un riche dais au-deſſus de ſa t
La nobleſſe étoit debout formant
cercle, où chacun étoit placé ſe
ſon rang, & tous avoient les ma
devant les yeux. Rowe ne put ob
nir la permiſſion de s'aſſeoir en ſa p
ſence : mais on lui dit de paſſer d
une chambre voiſine, où le Roi lui
accorderoit la liberté, & s'entreti
droit avec lui. Sa Majeſté oublia bi
tôt cette promeſſe, parce qu'elle s'en
vra de quelques liqueurs que l'Amb
ſadeur avoit jointes à d'autres préſen
Rowe tomba malade à Brampour ;
pendant il en ſortit le 27 de Nove
bre, & arriva le 18 de Décembre da
une ancienne ville ruinée, qu'on no
moit Cythor. Elle étoit totaleme
inhabitée : mais par la magnificen
de ſes reſtes, on voyoit qu'elle avo
été autrefois dans une grande ſplen
deur. Le 23 de Décembre, il arriv
à Ardſmère, réſidence du Grand Mo
gol, & fut admis à l'audience de c

An. 1616.

Monarque le 10 de Janvier 1616 dan
l'endroit qu'on appelle le Durbal. O
le conduiſit juſqu'à une barriere, o
il fit une profonde révérence, avan

la passer : la même cérémonie fut ɪetée à une seconde barriere, après [uelle il se trouva au-dessous du 'and Mogol, qui étoit assis dans une ɪece de petite gallerie sous un riche is, & magnifiquement habillé de ve- ırs & de soye. Immédiatement au- ssous du balcon dans l'intérieur de seconde barriere, étoient les Am- ssadeurs & la principale noblesse : ; nobles d'un rang inférieur se te- ɪient entre les deux barrieres, & ute la foule du peuple étoit confon- ıe hors de la premiere.

Description de la cour du Mogol.

Le Monarque reçut l'Ambassadeur ès gracieusement; le dispensa de tout cérémonial de la Cour par égards ɔur son caractere, & consentit à re- ɛvoir son salut à la maniere des An- ois. Le Grand Mogol se rend une is par jour régulierement dans le 'urbal pour y donner ses ordres, re- ɛvoir les requêtes, donner des au- iences, & recevoir des présents. Ses ıjets sont tellement habitués à cet usa- e que s'ils étoient un jour sans voir ɛur Prince, & qu'on ne leur dit pas ı cause de son absence, il seroit à raindre qu'il n'arrivât quelque mu- ınerie. Il ne seroit pas possible de les

ROWE, Chap. II. An. 1616.

amuser deux jours par de faux prét
tes : car dès le second, le Monar
est obligé de recevoir quatre pers
nes, comme députés de tous ses p
ples pour qu'ils voyent par eux-r
mes les raisons qui l'empêchent de
roître, & qu'ils en puissent ren
compte aux autres sujets. Il se mon
ordinairement le matin à une fenêt
qui a vue sur une grande place d
tout le monde le peut voir, & il
vient à midi pour être présent a
combats des bêtes féroces & a
exercices des Eléphants. Après cet
musement il se retire avec ses femn
qu'on tient exactement renfermées,
il n'y a que les Eunuques chargés de
garder, qui ayent la permission de
voir. Après le souper qu'il fait presq
toujours à huit heures du soir, il d
cend dans une cour spacieuse où
s'entretient librement avec ceux de
noblesse qu'il a nommés pour cet
soirée, & aucun autre que ceux q
en ont reçu l'ordre n'auroit la hardi
se de s'y présenter. Aucune affai
publique, de quelle nature qu'elle so
n'est traitée autre part que dans c
endroit & au Durbal, & tout est por
sur un registre que tous les sujets o

An. 1616.

droit de compulſer pour deux pié-
: d'argent qui reviennent à peu-près
uarante-huit ſols de notre mon-
ye, enſorte que par ce moyen le
oindre artiſan peut être auſſi-bien
ſtruit que le premier Miniſtre des
aires de ſon ſouverain.

Le 1 de Mars, l'Ambaſſadeur monta
cheval pour aller voir une maiſon
plaiſance du Mogol. Elle eſt ſituée
tre deux rochers, qui la garantiſſent
tiérement du Soleil, & qui répan-
nt dans tous les environs une obſ-
rité propre à faire gouter le plaiſir
plus ſenſible aux eſprits mélancoli-
es. Les rochers ſont remplis de paons
uvages, de tourterelles, de pluſieurs
tres eſpeces d'oiſeaux & de ſinges.

Fête du Norofe ou Nouroux.

Le 11 de Mars, on commença à
lebrer une fête qu'on appelle des
x-huit jours, quoiqu'elle ne dure
dinairement que neuf, en l'honneur
nouvel an, parce que ce jour étoit
lui de la premiere Lune. On lui don-
le nom de Norofe ou Nouroux, &
e eſt toujours accompagnée d'une
ande magnificence. Le jour indiqué
éleva dans le Durbal un trône
arré de bois de quatre pieds de hau-
ır, couvert de nacre, placé ſous un

ROWE, Chap. II. An. 1616.

dais où pendoit un ſuperbe rézeau
perles, avec des ornements de po
mes & d'autres fruits en or, & ſou
nus par quatre pilliers de cane co
verts de ſemblables richeſſes. Da
l'eſpace deſtiné à recevoir la nobleſ
on avoit étendu des tapis de Perſe
plus ſuperbes qu'on avoit trouvé
acheter. Vers la droite du trône étoi
quelques grands Seigneurs dans l'
térieur d'une baluſtrade, qui envir
noit tout le Durbal. Les principaux
jets des Etats du Grand Mogol avoi
dreſſé de petites tentes de velours,
damas, de taffetas, ou d'étoffes d'or, ſ
leſquelles étoient des richeſſes imm
ſes. Le Souverain avoit coutume d
ler d'une tente à l'autre : mais en ce
occaſion il demeura ſur le trône,
il y avoit pour ſiége un couſſin co
vert de perles & de diamants. Tou
apporterent leurs préſents, qu'ils
rent à ſes pieds, & qui réunis f
moient un tréſor d'une valeur preſq
incroyable.

Le 12 de Mars, l'Ambaſſadeur
une ſeconde audience, & fit quelqu
préſents au Monarque. En mêm
temps le fils de Nama, Prince deve
Tributaire depuis peu, fut intr

An. 1616.

uit en sa présence, & lui marqua ses
spects en se prosternant le front con-
e terre. Le 13 Rowe eut une nouvelle
dience pour la ratification de la paix
ec l'Angleterre, & pour enregistrer
articles du traité de commerce. Le 15
ssista au divertissement du Nouroux
r l'élevation où étoit le trône & à
droite de l'Empereur; le jeune Prin-
& le nouveau Tributaire furent pla-
s de l'autre côté, d'où ils virent éga-
nent tous les plaisirs de la fête.

Le 23 le Mogol fit présent à l'Am-
ssadeur d'un Esclave, qui étoit un
ine homme très-bien fait accusé de
onie : mais qui n'étoit pas convain-
. Rowe l'accepta & dit qu'il s'en ser-
oit suivant l'usage des Anglois seu-
nent en qualité de domestique, par-
que les loix de son pays ne permet-
ent pas aux hommes de se tenir
n & l'autre dans l'esclavage.

Traité de commerce entre le Monarque & les Anglois.

Le 26 de Mars, Asaph-Chan, fa-
ri du Roi & premier Ministre, eut
lre d'examiner les articles du traité
commerce, que Rowe avoit pré-
tés de la part des Anglois. Les prin-
aux portoient: que les sujets d'An-
erre auroient le commerce libre
s tous les ports du Mogol, tant

ROWE, Chap. II. An. 1616

pour l'importation que pour l'expo
tation; & que si quelques Anglo
mouroient dans les Indes, ses bie
ne seroient pas sujets à confiscatio
il y avoit plusieurs autres articles c
servoient à éclaircir & à étendre c
deux premiers. Le même jour, l'A
bassadeur, qui étoit allé à Guzalc
fut averti de la part d'Asaph-Chan
prendre place avec la noblesse à l'
venir, & de ne plus se mettre à
droite du trône, où il se faisoit d'a
tant plus remarquer qu'il y étoit se
Il se soumit après quelque dispute,
à la premiere audience il se mit
même côté que le Prince, qui par
conseil d'Asaph-Chan s'en plaignit
Grand Mogol; mais le Monarque
près avoir examiné les raisons de l'A
bassadeur approuva sa conduite,
lui dit de garder cette place, co
me étant convenable à son rang
à sa qualité.

Le 31 de Mars, Asaph-Chan don
à l'Empereur une fête qui lui coû
plus de quinze cent mille livres : to
le chemin par lequel il passa fut couve
de riches tapis, cousus ensemble l'e
pace de plus d'un mille anglois. Le
de Juillet un des neveux du Monarq

envoyé en prison, pour avoir ré- ROWE, Chap. II. An. 1616.
é de flatter un lion de la main, ce
'un de ses fils fit aussi-tôt. On se ser-
de ce prétexte pour arrêter ce jeune
ince : mais beaucoup de personnes
nferent que le véritable sujet de sa
ison fut d'avoir professé le Christia-
sme, à quoi il fut engagé par quel-
es gens qui avoient leurs raisons
ur l'éloigner de la présence de l'Em-
reur. Le 25 de Juin, Moereb-Chan
mme très puissant & chef de la fac-
n opposée à Asaph-Chan sollicita
mitié de l'Ambassadeur. Rowe ré-
ndit en politique à ses avances :
is il évita tout ce qui pouvoit mar-
er une liaison particuliere. Moereb-
an avoit beaucoup de jugement
entendoit très bien la partie du
mmerce : il conseilla aux Anglois
pporter dans le Mogol de peti-
s curiosités de la Chine & du Ja-
n, ainsi que des draps & des tapis-
ries tissues d'or, plutôt que des
offes & des épées ordinaires, qui
oient des marchandises communes.
Ambassadeur se lia ensuite avec
odalla-Hassan, Trésorier de l'armée
Commandant en chef des gardes
l'Empereur. Cet Officier quoi-

ROWE, Chap. III. An. 1616.

que très poli faisoit peu de compl ments : il parloit avec beaucoup justesse sur tout ce qui concernoit guerre, & dans une visite que l fit Rowe, il lui donna le spectac de l'exercice de l'arc & du mou quet qu'il fit faire aux Gardes, q étoient tous gens distingués.

CHAPITRE III.

Habileté des peintres Mogols : Amo de l'Empereur pour le vin, & co tume singuliere de cette Cour : Ch timent d'un Eunuque & d'une D me surprise dans une intrigue amo reuse : On promet aux Anglois u établissement dans le royaume Brampour : Caractere de celui q en fait l'offre : Punition de plusieu voleurs : Grands revenus du Vic Roi de Catan : L'Ambassadeur l fait une visite.

Habileté d'un peintre Mogol.

LA plus grande partie du moi de Juillet fut employée à solli citer le réglement des articles d commerce : le 13, l'Ambassadeur

ndit auprès du Mogol, qui le re- ROWE, Chap. III.
it avec bonté dans le Durbal : mais
ant informé qu'il y avoit un pein- An. 1616.
e Anglois à la suite de Rowe, il
ésira de le voir. Il se nommoit M.
ughes, étoit très bon dessinateur,
ais avec des talents médiocres pour
peinture. Il se rendit auprès de
a Majesté, qui l'entretint familié-
ement un temps assez long. Peu de
ours après l'Ambassadeur fit présenr
l'Empereur d'une très belle pein-
ure, & il en parut très flatté : elle
it montrée à un des meilleurs pein-
es du pays, lequel assura qu'il en
eroit une copie qu'on ne pourroit
istinguer de l'original. Asaph-Chan
oulut gager un cheval avec l'Am-
assadeur pour soutenir l'habileté du
eintre : Rowe accepta le pari : mais
e Ministre ne voulut pas le soute-
ir. Cependant après quelques jours,
e Grand Mogol présenta à la lu-
niere six peintures, dont cinq
étoient des copies faites avec tant
l'exactitude que l'Ambassadeur eut
beaucoup de peine à les distinguer
d'avec l'original. L'Empereur parut
très content de ce que ses artistes
avoient si bien réussi ; & il promit

ROWE, Chap. III. An. 1616.

ſon portrait à ſon Excellence.
buvoit alors du vin d'Alicant, &
fit donner des verres à pluſieurs
ſes courtiſans, en diſant qu'il éto
trop bon pour le garder, & qu
craignoit que ce vin ne s'aigrît ſi
ne le buvoit promptement. Il co
tinua à boire & à cauſer juſqu'à
qu'il tomba dans l'ivreſſe, & qu'
s'endormit. Alors ſans aucun égar
pour perſonne, on éteignit tout-
coup les lumieres, & l'Ambaſſadeu
fut obligé de chercher ſon chemi
dans l'obſcurité.

Punition d'une intrigue amoureuſe.

Le même jour on trouva un Eu
nuque couché avec une des femme
de la ſultane favorite, & il fut ſu
le champ poignardé par un de ſe
confréres, ce qui rendit cette intrigu
publique. Son corps fut jetté aux éle
phans, & la Dame fut condamné
à demeurer trois jours & deux nuit
enterrée juſqu'aux aiſſéles, ſans au-
cune nourriture & expoſée à tou-
te l'ardeur du Soleil : mais avec la
condition que ſi elle n'en mouroit
pas, ſa faute ſeroit pardonnée. L'au-
teur ne nous dit point quel en fut
l'événement, mais il nous apprend
qu'elle étoit riche d'un million ſix
cents mille roupies.

An. 1616.

Le 22 de Juillet, l'Ambassadeur re-
t des lettres de Mahomet-Chan
i commandoit à Brampour, avec
plus grande distinction, par les-
elles il lui marquoit qu'il donne-
it aux Anglois un Comptoir à Ba-
ch avec la pleine liberté du com-
erce, sans qu'ils pussent y être
oublés.

On promet aux Anglois un Comptoir à Baroch.

Mahomet étoit un homme integre,
en au-dessus des petits moyens d'ex-
rtion qu'employoient les autres
ouverneurs. Non seulement le Mo-
ol le chérissoit, mais il étoit aussi aimé
révéré de tous ceux qui avoient
ielques affaires à traiter avec lui.
ien ne pouvoit être plus avanta-
ux aux Anglois que d'avoir un éta-
issement dans son Gouvernement,
qui leur assuroit une bonne re-
aite, s'il arrivoit que par quelque
énement ils fussent chassés de Su-
ate.

Le 9 d'Août on amena cent vo-
eurs enchaînés devant le Mogol :
lut leurs accusations; donna ordre
e faire déchirer leurs chefs en
ièces par les chiens, & de mettre
es autres à mort. La Sentence fut
ussi-tôt exécutée : on les partagea

Punition de cent voleurs.

ROWE, Chap. III.

An. 1616.

en plusieurs bandes, qu'on distribu
en différentes rues de la Ville,
pendant que les chiens déchiroie
les chefs, on attacha les autres p
les pieds & par les mains. Ensui
on leur coupa la tête, & on laissa leu
corps pour servir d'exemple dans l
places publiques où ils demeureren
spectacle aussi insuportable par l'i
fection, qu'il étoit horrible à la vu

Grande fortune d'un Viceroi.

Le 10, le 11, & le 12, l'Am
bassadeur fit ses efforts pour excite
la jalousie de l'Empereur contre l
Hollandois, qui avoient envoyé u
vaisseau dans ces mers. Il étoit à
hauteur de Surate & attendoit u
flotte, qui devoit arriver de jour e
jour. Le 12 sur l'invitation qui f
faite à Rowe il visita Gemaldin Ussi
Viceroi de Pantan âgé d'enviro
soixante-dix ans. C'étoit un hom
me très habile, affable & poli, q
avoit beaucoup de respect pour
divin Législateur des chrétiens, 8
qui connoissoit parfaitement les in
térêts politiques de son Maitre.
avoit composé une histoire des évé
nements arrivés de son temps, 8
l'Abassadeur dit qu'il lui en offrit un
copie, mais il ne nous apprend pa

An. 1616.

il l'accepta. Le Grand Mogol lui
isoit une pension de mille roupies
ar jour, & lui donnoit la paye de
nq mille cavaliers : quoiqu'il n'en-
etint que quinze cents hommes de
ied. Ce revenu étoit très considé-
ible, cependant on trouve dans
Empire du Mogol des Gouver-
eurs qui en ont le double, & mê-
ie plusieurs sont aussi riches que le
Ionarque.

Il traite Rovve magnifiquement.

Quelques jours après, ce Seigneur
:aita l'Ambassadeur à Havar-Ge-
iel, maison de plaisance & jardin
ui appartenoit à l'Empereur, &
u'il emprunta en cette occasion. Il
eçut Rowe dans une tente, qu'on
voit dressée auprès d'un très bel
tang : il étoit accompagné de deux
e ses fils, qui étoient au nombre
e trente, & suivi de cent domes-
iques. Il lui fit voir dans les cabi-
iets de l'Empereur, & dans quel-
ues chambres particulieres plusieurs
ntiques & différentes peintures,
ui étoient des présents des Monar-
ues François & des autres Princes
le l'Europe.

Gemaldin-Ussin dit qu'il espéroit
que Son Excellence recevroit avec

ROWE, Chap. III. An. 1616.

bonté le léger répas qu'un homm
pauvre étoit en état de lui donne
qu'il désiroit son amitié : qu'il l'avo
invité à manger du pain & du sel av
lui pour être le sceau de celle qu'i
contracteroient ensemble ; & qu
comptoit qu'elle lui seroit agréabl
Il conseilla à l'Ambassadeur de fai
apprendre la langue Persienne à u
de ses gens, qui pût lui servir d'in
terpréte, parce que ceux qui en fa
soient leur métier étoient en génér
des fourbes & des trompeurs, qu
faisoient beaucoup de tort à ceu
qui les employoient : qu'ils étoien
ordinairement aux gages de quel
que grand Seigneur de la Cour, &
qu'ils expliquoient conformément
ses ordres tout ce qu'on disoit au
Prince, ce qui causoit souvent de
retards très considérables aux affaire
étrangeres. Il l'assura que s'il sui
voit ses conseils il obtiendroit bien
tôt ce qu'il demandoit du Grand Mo-
gol, qui avoit beaucoup d'amitié
pour lui, ce qui ne pouvoit man-
quer de lui attirer l'estime de toute
la noblesse : que Sa Majesté le soir
précédent avoit choisi entre autres
curiosités son portrait qui étoit très

en peint, & qu'il l'avoit remis à aph-Chan pour qu'il en fit présent sa part à son Excellence.

Après ce discours, on apporta le ner, dont on fit deux différents serces: on en mit un devant l'Ambasdeur & sa suite, & l'autre devant emaldin & ses gens, parce que ur religion ne leur permettoit pas : manger avec des Chrétiens. Cendant Rowe lui ayant rappellé l'il lui avoit promis de manger du in & du sel avec lui, il vint s'asoir à ses côtés, & mangea des raiis, des amendes, des pistaches, & autres fruits. Après le dîné, ils uerent aux échecs; mais lorsque Ambassadeur voulut se retirer, il t prévenu par son hôte, qui lui dit l'il n'avoit fait qu'une légere coltion, & qu'il l'arrêtoit à souper, arce que c'étoit particuliérement our ce repas qu'il l'avoit invité. En ême-temps on introduisit l'Ambasdeur du Roi du Dékan, mais Genaldin lui marqua pas à beaucoup rès autant d'attention.

Peu de temps après on apporta le ouper, composé de différentes fores de mets, bouillis, fricassés, &

ROWE, Chap. III. An. 1616.

rôtis : de riz préparé de plusieurs
çons, & de salades excellentes. G
maldin soupa de même avec ses a
tres conviés séparément de l'Amba
sadeur. Rowe fut très content de
repas, & quand il partit on lui
présent de cinq boettes de sucre ca
di, préparé avec du musc, & d'u
pain de sucre, le plus beau, &
plus blanc, pesant cinquante livre
Son Excellence refusa d'abord
l'accepter : mais Gemaldin insis
pour qu'il le prit, en lui disant qu
en avoit cent autres pains à lui don
ner, & pour qu'il n'en fit pas de di
ficulté, il l'assura qu'il les recevoit pa
forme de tribut de son gouverne
ment, sans que cela lui occasionnâ
aucune dépense.

L'Empereur donne son portrait à Rowe.

Le 17 Rowe eut une audienc
de l'Empereur, qui donna ordre
Asaph-Chan de lui remettre son por-
trait. Quelques courtisans demande
rent qu'il en marquât sa reconnois-
sance suivant leurs usages, ce qu'i
refusa absolument de faire. L'Empe
reur cria qu'il suffisoit qu'il lui fit son
remerciment à la maniere des An-
glois : alors Rowe mit le portrait
à son col, ôta son chapeau, avan-

débout devant le trône, fit une ROWE, Chap. III.
ofonde révérence, & se retira.
portrait étoit attaché à une chaî- An. 1616.
d'or très légere, avec une perle
peu de valeur; & quoique le
ut ne valut pas trente louis; c'é-
it un des plus magnifiques présents
e l'Empereur eût faits depuis long-
nps. C'est une marque de grande
stinction, & personne ne peut por-
r le portrait du Monarque, que
ux à qui il le donne. Il est rare
i'il soit plus grand qu'une piece de
ngt-quatre sols, on n'y met aucun
nement; & ceux qui le reçoivent
peuvent ajouter tous ceux qu'il
ur plaît d'y joindre.

Le 19 Gemaldin Ussin ayant été
ommé Gouverneur de Syndes, fit
ne visite à l'Ambassadeur, accom-
agné de deux de ses fils, & de deux
Gentilshommes, avec une suite de
ent domestiques. Il y resta à dîner,
& mangea de plusieurs mets qu'on
ui avoit fait préparer par un cui-
nnier du pays: mais il demanda en
particulier que son Excellence lui
nvoyât quatre ou cinq sortes de
plats apprêtés à la façon des Chré-
iens, & qui avoient attiré son at-

Rowe, Chap. III.

An. 1616.

tention. Ils lui furent envoyés, il les mangea dans sa maison, sa témoins. A son départ il invita Rov à l'aller voir à Syndes, l'assura qu étoit disposé à lui rendre tous l services qui dépendroient de lui, suivant la coutume il accepta que ques présents de bagatelles.

Temperature fâcheuse de ce climat.

Le 20 comme on étoit dans la sa son pluvieuse, nommée l'Eléphant la pluye tomba en plus grande abon dance, qu'on ne l'avoit vue depu plusieurs années, & l'on craign que toute la Ville ne fut emporté par les eaux. Les habitants s'enfu rent sur les hauteurs: un étang voi sin de la maison de l'Ambassadeur déborda & rompit ses chaussées, & cette maison, qui n'avoit que de murs de terre, & qui étoit constru te dans un fonds, sur un très mau vais terrein, auroit surement été ren versée, avec la perte de tous les ef fets qu'elle contenoit, si l'on n'eût par ordre du Grand Mogol creuse promptement un canal pour faire prendre un autre cours à l'eau. Rowe assure que durant tout le temps qu'il demeura sous ce climat, il vit à peine un beau jour, & qu'il ne s'en

ſa preſque aucun ſans avoir ou
tonnere, ou de la pluye, ou des
ıges, ou une chaleur, ou un froid
:eſſif, l'air n'y étant jamais tem-
·é, & chacun de ces méteores
nt toujours à l'extrême. Les Hol-
dois obtinrent alors la permiſſion
commercer à Suratte, mais pour
s peu de temps, & avec la con-
ion qu'ils ſeroient prêts à partir
premier ordre. Le 29 le Mogol
une chaſſe au ſanglier: il en tua
d'une groſſeur extraordinaire de
propre main, & l'envoya en pré-
ıt à l'Ambaſſadeur. Il lui fit dire
'il le prioit d'en manger, & de lui
renvoyer ſeulement les défenſes,
cauſe de leur groſſeur étonnante.
uelque temps après Rowe apprit
ıe l'Empereur avoit deſſein de ſe
ndre à Mandoa, Château voiſin
Brampour, afin d'être à portée
ſoutenir ſon fils le Sultan Coro-
, Prince très peu aimé, auquel il
voit donné depuis peu le principal
ommandement du Dékan, ſans le
onſentement, & contre l'inclina-
on de la plus grande partie de la
obleſſe.

An. 1616.

CHAPITRE IV.

Grande solemnité pour célébrer la na
sance de l'Empereur du Mogol.
pese ce Prince dans des ballance
Eléphants distingués par le ran
& par la qualité : L'Ambassad
est mandé à la Cour pendant qu
étoit encore au lit : L'Empere
boit avec lui, & lui fait un ric
présent : Bassesse de la Noblesse :
Gouverneur d'Amadabat se rend
la Cour en habit de Pélerin, &
très bien reçu : Le Prince Coro
est nommé Général contre ceux
Dékan, qui envoyent un Ambass
deur pour détourner l'orage.

Fête de la naissance du Mogol.

LE 2 de Septembre, qui étoit l
jour de la naissance du Gran
Mogol, fut célébré avec grande ma
gnificence. Il est d'usage de le pese
le même jour dans des ballances, o
l'on met sur l'autre plateau quelque
joyaux, de l'or, de l'argent, de ri
ches étoffes, du beurre, du riz, de
fruits, & d'autres denrées, qu'on

ROWE, Chap. IV.

An. 1616.

ribue ensuite entre les Prêtres ou mines. L'Empereur avoit donné ordres particuliers pour que l'Amsadeur fut invité à cette cérémo-; mais par une erreur du messager saph-Chan il ne s'y rendit que squ'elle fut finie, ce qui fâcha ucoup Sa Majesté, & le Ministre reçut une vive réprimande. On voit une grande quantité d'Eléants, partagés en différentes clas-: quelques-uns nommés Seigneurs éphants, sont richement caparannés en or & en argent : mais le ncipal de tous, qui est d'une grosur étonnante, porte un plastron une espèce de casque d'or, mas ifiquement orné de rubis & d'éeraudes. Chacun de ces Seigneurs plusieurs drapeaux avec diverses nderolles qui voltigent autour de i, & il est accompagné de huit ı dix autres Eléphants, couverts e drap d'or & d'argent. Tous fléissent le genou quand ils passent evant le Monarque, & le conduceur de chacun reçoit quelques prénts, ce qui fait la plus grande parе des divertissements de ce jour.

Rowe est mandé au palais.

Vers dix heures du soir, l'Ambas-

ROWE, Chap. IV. An. 1616.

ſadeur étant déja couché, reçut
meſſage de l'Empereur, qui l'in
toit à ſe rendre auprès de lui, &
lui apporter les plus belles peintu
qu'il eût, parce que Sa Majeſté av
intention de les faire copier. L'A
baſſadeur ſe leva & ſuivit le meſſa
à la Cour, où il trouva le Gra
Mogol aſſis, les jambes croiſées
un Trône, richement garni de to
tes ſortes de joyaux. Le Monarq
étoit magnifiquement habillé,
avoit devant lui une petite tab
d'or, ſur laquelle étoient différent
curioſités de grand prix en or & e
argent, ornées des pierreries les pl
éclatantes. Il avoit auſſi près de l
pluſieurs flacons de vin de diverſ
ſortes, & il en donnoit à ſes Cou
tiſans, qui étoient ſuperbement vê
tus, & buvoient avec la plus grand
familiarité.

L'Ambaſſadeur avoit apporté deux
peintures, dont l'une qui repréſen-
toit une très belle femme, & qui
étoit bien finie, plût beaucoup au
Mogol, qui marqua une grande ar-
deur pour l'avoir. Rowe, qui l'eſti-
moit infiniment à cauſe de la Dame,
dont elle étoit le portrait, avoit beau-

p de peine à s'en défaire: mais n voyant tout le désir que l'Em- eur faisoit paroître pour en être sesseur, il consentit à la lui don- . Le Monarque lui en marqua la s forte reconnoissance, & lui dit il avoit bien de la peine à croire ce portrait eût été fait sur une sonne vivante; mais qu'il pensoit c'étoit l'ouvrage de quelque ima- ation brillante, d'autant qu'il n'a- t jamais vu de femmes qui pût être comparée. L'Ambassadeur vant assuré sur son honneur, que toit celui d'une personne de ses ies qu'il estimoit beaucoup, le Mo- rque répondit qu'il en feroit faire nq copies, & que si Rowe pou- it reconnoître l'original, il pro- ettoit de le lui rendre.

ROWE, Chap. IV. An. 1616.

Familiarité du Mogol avec Rowe.

Après ce discours l'Empereur dit Rowe, que ce jour étoit celui de naissance, que tous ses amis & s sujets passoient dans la joye, & lui demanda s'il vouloit boire avec i. L'Ambassadeur, qui se prêtoit en utes choses à ses désirs, y consen- avec reconnoissance, & l'Empe- ur après avoir bu le premier, lui nvoya la coupe qui étoit d'or, du

ROWE, Chap. IV. An. 1616

poids d'environ vingt onces, ric
ment ornée de rubis & de turq
ses, avec son couvercle & sa s
coupe, le tout d'un très beau t
vail. Elle étoit remplie d'un vin
trêmement fort qui monta au nez
son Excellence, & le fit éternuer.
Mogol ne put s'empêcher d'en ri
mais il dit à Rowe qu'il étoit le m
tre de n'en boire que la quantité q
voudroit. Il lui ordonna de faire po
ter chez luila coupe, le couvercle
la soucoupe, comme une marque
son estime. L'Ambassadeur le reme
cia à la maniere Angloise, & refu
toujours de poser sa tête sur le plan
cher, quoiqu'Asaph-Chan voul
encore l'y engager. On lui présen
des raisins, des amandes, & des l
mons coupés par tranches dans u
bassin d'or, & l'Empereur lui demar
da s'il avoit été content du sanglier
comment il l'avoit fait accommoder
& ce qu'il avoit bu en le mangeant

Le Monarque fit jetter au peuple
une assés grande quantité de roupies
neuves, & il jetta aussi autour du
trône quelques pieces d'or & d'ar-
gent, qui avoient la forme d'aman-
de. Tous les Seigneurs se précipite-

t dessus pour en ramasser, à l'ex-
tion de celui qui avoit été Roi de
ıdahar, d'Asaph-Chan, du fils de
npereur, de deux autres vieux
gneurs, & de l'Ambassadeur. Après
divertissement il fit distribuer des
ıtures travaillées en or, à ses Se-
taires & à ses Musiciens: & ayant
si passé le temps à boire & à s'a-
ser, il s'endormit d'ivresse: cha-
ı se retira, & la fête fut terminée.
Pendant six ou sept mois Rowe
continuellement occupé à solli-
er, pour qu'on donnât la sanction
grand sceau aux Articles qu'il
oit dressés & présentés pour l'éta-
ssement du commerce. Voyant que
ıtes ses peines étoient infructueu-
, & qu'Asaph - Chan, sur qui il
oit particuliérement compté, ne
nsoit qu'à l'amuser; il s'adressa di-
ctement au Prince, dont le Secré-
re reçut un ordre très favorable
x affaires de la Compagnie. Quel-
ıes-uns des Articles pouvoient souf-
r une interprétation un peu ambi-
ıe: mais ils furent expliqués très
airement dans une lettre adressée
ı Gouverneur de Surate.

Vers le même-temps Abdala-Chan, Arrivée d'un

ROWE, Chap. IV.

An. 1616

Gouverneur en habit de Pélerin.

Gouverneur d'Amadabat vint à Cour, ſur quelques accuſations p tées contre lui, d'avoir mépriſé plusieurs occaſions l'autorité du R Il étoit un des plus grands Seigne de toute l'Inde, & l'on croyoit d bord qu'il négligeroit de répondr mais le Sultan Corone l'y détermi en lui promettant de le ſoutenir. lui tint ſa parole, & fut très ſatisf d'acquérir l'amitié d'un homme au important dans l'Etat. Il avoit f ſoixante milles à pied, en habit Pélerin, pour marquer plus d'hum lité : mais il avoit deux mille Cav liers qui le ſuivoient à une journ de diſtance.

Le 10 d'Octobre il fut condu dans les fers au Jarnar, qui eſt le lie où le Grand Mogol écoute les plai tes, & d'où il voit les divertiſſemen publics. Les yeux d'Abdala étoien couverts de ſon turban, pour qu l'Empereur fut le premier qu'il pû voir en arrivant à la Cour. Il fit le révérences ordinaires de la manier la plus ſoumiſe, auſſi-tôt qu'il paru en préſence de Sa Majeſté, & aprè un léger examen il reçut le pardon du Monarque. Alors on lui ôta ſe fers,

s, & on lui donna une nouvelle te de drap d'or, avec un turban une ceinture auſſi riche.

An. 1616.

Le Prince Corone eſt nommé pour commander l'armée.

Le Grand Général Chan-Channa, yant pas réuſſi dans la guerre du kan, le Prince Corone penſa qu'il urroit lui-même y acquérir beau-up d'honneur. Il ſollicita le com-ndement, & il lui fut accordé: is le Général refuſa de le lui re-ttre, ce qui fut très ſenſible à ce nce ambitieux. Le Mogol, qui ne iloit pas mécontenter Chan-Chan-, diſſimula ſon refus, le confirma is le commandement, & déclara ine de ſes parentes qui étoit dans ſerail, qu'il avoit deſſein de lui ire, & de lui envoyer une veſte ir marque de réconciliation. Cet-femme lui répondit qu'elle étoit ſuadée que le Général ne vou-oit recevoir ni la lettre, ni le pré-t, crainte de quelque trahiſon, ce qu'il ſavoit que Sa Majeſté oit voulu deux fois ſe défaire de par le poiſon. Cette réponſe irri-tellement l'Empereur, qu'il chan-a encore de ſentiment, & ſe dé-mina à envoyer le Prince Corone ur commander à ſa place, & mê-

ROWE, Chap. IV. me à le ſoutenir en perſonne av
une armée.

An. 1616. Cette réſolution cauſa quelque i
quiétude à Chan-Channa, qui en f
informé. Pour détourner l'orage,
engagea ceux du Dékan qui avoie
pour lui une grande eſtime, à e
voyer des Ambaſſadeurs à la Cou
afin de demander la paix avant q
le Grand Mogol & le Prince ſe mi
ſent en campagne. Ils y arrivere
avec quelques beaux chevaux, rich
ment caparaçonnés par forme de pr
ſent: mais l'Empereur, qui étoit tr
irrité, refuſa de les entendre, & l
renvoya à ſon fils, auquel il laiſ
la liberté de faire la paix, ou de co
tinuer la guerre. L'orgueilleux Pri
ce, entêté de ſon pouvoir, & do
l'ambition avoit paſſé en proverbe
refuſa toutes les conditions, quo
qu'ils en offriſſent de très avanta
geuſes, & déclara qu'il ne voulo
traiter qu'en pleine campagne.

Quelque partialité que marqua
le Grand Mogol en faveur du Prin
ce Corone, il déſigna toujours pou
ſon ſucceſſeur le Prince Corſorone
ſon fils aîné, qu'il tenoit cependan
en priſon par le crédit d'un parti qu

étoit opposé. Ce Prince étoit en ROWE, Chap. IV.
néral très aimé, au lieu que Co- An. 1616.
ne n'avoit que très peu de gens qui
fussent sincérement attachés.

CHAPITRE V.

uses de l'emprisonnement du Sultan Corsorone : Sa vie est en grand danger, mais elle est conservée par la fidélité de son garde, qui est enfin forcé de l'abandonner : Différents attentats contre sa personne : Il est secrettement protégé de son Père : Arrivée de quatre vaisseaux Anglois à Surate. La paix est proposée aux Portugais à Goa : L'Ambassadeur de Perse fait une superbe entrée à Ardsmère.

L y a peu d'histoires qui présentent des événements aussi intéressants, e ceux du régne d'Ezbarscha, père Grand Mogol, qui étoit sur le ône dans le temps de l'Ambassade Sir Thomas Rowe. Le Lecteur ouveroit aussi dans le régne du fils quoi piquer sa curiosité : mais le

Divisions entre les fils du Mogol.

ROWE, Chap. V. An. 1616.

récit de toutes ces circonstances
roit étranger à notre sujet, & n
nous bornons uniquement à rapp
ter quelques particularités dignes
remarque, pour faire voir que
trop grande douceur du Souver
encourage toujours les factions,
ne les laisse que trop souvent m
ter à un dégré d'insolence, qui
vient intolérable.

Corsorone s'étoit trouvé eng
malgré lui, dans un soulévement c
tre la personne de son père, &
étoit toujours très aimé, com
nous venons de le dire, quoiq
fût retenu en prison par les in
gues de Corone, de Normahal, d'
saph-Chan, & d'Etiman Dowl
père de la favorite. Ils agissoi
tous d'accord pour se soutenir m
tuellement, & la vie du Prince
exposée aux plus grands dangers p
les artifices de Normahal, qui e
ploya toutes les ruses qui lui étoie
familiéres, pour obtenir qu'il fut r
mis aux soins de son frere Coro
Elle assuroit que lui étant attac
par les liens de la plus étroite am
tié, le Sultan auroit les plus grand
attentions pour sa personne: ma

An. 1616.

ır deſſein réel étoit de le faire pé-
· par le poiſon. S'ils y avoient
uſſi, ils ſe ſeroient défait d'un en-
:mi très puiſſant, dont ils devoient
douter la juſte vengeance à l'ave-
r, & ils auroient ouvert le chemin
Corone pour le faire monter ſur
trône des Indes à la mort de ſon
ère. Toute la ſubtilité de leurs rai-
ɪns fut inutile, & le Mogol y fit
ès peu d'attention, juſqu'à ce qu'un
ɪur étant preſque yvre, & ennuyé
e leurs importunités, il leur dit,
u'ils fiſſent ce qu'ils voudroient de
orſorone, & il s'endormit auſſi-
ɔt.

On remet l'aîné au pouvoir du cadet.

Sur cette permiſſion Aſaph-Chan
e rendit le même ſoir avec une gar-
e, à la priſon où étoit renfermé le
rince Corſorone, & au nom du
rince Corone il le demanda au Ra-
ıh-Rashboot-Annarah, que le
Grand Mogol avoit chargé de ſa per-
onne. Ce Seigneur plein de probi-
é, répondit qu'il avoit reçu ſon pri-
onnier des mains de l'Empereur, &
ue ce feroit à lui ſeul qu'il le re-
nettroit; ce qui renverſa pour lors
ntiérement leur projet. Le lende-
nain le Rajah ſe rendit auprès de

ROWE, Chap. V. An. 1616.

son Souverain, qui approuva sa co
duite, & lui ordonna d'agir toujou
de même, en pareil cas, l'assura
de sa protection. Après cette entr
prise infructueuse, le parti de Cor
ne demeura tranquille pendant qu
que temps, jusqu'à ce qu'il fût pr
de partir pour le Dékan, ayant r
tenu les Ambassadeurs, qu'il avo
dessein de ne renvoyer que lorsqu
seroit sur les frontiéres, & de leu
donner alors une réponse définitiv
Il craignit que si son frère demeu
roit pendant son absence entre le
mains d'Annarah, il ne se réconci
liât avec l'Empereur, ce qui auro
détruit tout leur parti, & avant so
départ il pressa vivement le Monar
que de le remettre à ses soins, sou
prétexte que les peuples du Dékan se
roient plus fortement intimidés quand
ils verroient que le Prince envoye
contr'eux, étoit comblé de tant de
faveurs. Enfin ses instances furent s
fortes, qu'Annarah fut obligé de re-
mettre Corsorone, & que ce Prin-
ce fut livré à Asaph-Chan, qui le
reçut avec deux cents Cavaliers du
Prince Corone.

Cet événement fit murmurer tout

public : il n'y eut personne qui ne t indigné de la foiblesse du Grand .ogol, de l'ambition de Corone, & : l'insolence de ses partisans. Tout serail fut en rumeur, & les Da-.es refuserent de recevoir la vi-te de Normahal, qu'on avoit en-oyée pour les appaiser. Chacun re-ardoit Corsorone comme sacrifié, : son malheur étoit le sujet d'une ımentation universelle. Elle fut en-ore augmentée par le bruit qui se épandit que six des domestiques du 'rince Corone avoient voulu en-rer de nuit dans la prison où son :ère étoit retenu, dans le dessein e le tuer : mais que le Geolier, qui 'étoit pas dans le secret, avoit re-usé de les y recevoir.

Quoique l'Empereur eût satisfait 'ambitieux Corone, en remettant on frère à ses soins, & à ceux de on parti, il avoit toujours les yeux ouverts sur leur conduite, bien dé-erminé à ne pas souffrir qu'ils com-nissent aucune indignité contre ce Prince. Ayant été informé par ses espions, qu'Asaph - Chan lui avoit un jour parlé durement sur sa pri-son, & avoit en quelque sorte man-

ROWE, Chap. V.

An. 1616.

qué au respect qu'il lui devoit, il
primanda publiquement ce Minis
avec beaucoup de sévérité, & lui d
» qu'il n'avoit pas confié son fils
» ses soins pour le perdre, & q
» s'il avoit eu la complaisance
» permettre que Corone fût le ga
» dien de son frère, il n'en avo
» pas moins de tendresse pour lui.
Il finit sa réprimande en disant » qu
» s'il entendoit parler d'aucune in
» solence de sa part contre Cors
» rone, il mettroit sa tête sous s
» pieds, & qu'il la fouleroit dan
» la poussiére. » On jugea que cett
correction présageoit la liberté pro
chaine du Prince, & en effet elle lu
fut rendue peu de temps après.

Arrivée de quatre vaisseaux Anglois à Surate.

Le 13 d'Octobre le Grand Mogo
en revenant de la chasse, fit l'hon
neur à Rowe de lui envoyer un san
glier en présent. Le même soir l'Am
bassadeur se rendit auprès de ce Prin
ce, & lui dit, qu'il étoit arrivé qua
tre vaisseaux Anglois à Surate. L'Em
pereur lui demanda quels présents
ils lui avoient apporté : à quoi il ne
put faire de réponse positive. Cepen-
dant il obtint un ordre pour que
tout ce qui lui étoit destiné, fut trans-

›rté dans la ville, ſans être ſujet à ıcuns droits de Douane, ni à auıne viſite. Sur la demande qu'on fit l'Ambaſſadeur, il promit de faire ıſſer au ſervice de Corone dans la ıerre du Dékan, deux Canoniers : la flotte. Elle avoit dans la tra-:rſée attaqué & brûlé un vaiſſeau ›rtugais : mais l'Ambaſſadeur fit pro›ſer au Viceroi de Goa des Articles : paix, par l'entremiſe d'un Jéſuite : ſa nation.

Le même jour le Prince Corone çut la viſite d'Abdala-Chan, ac›mpagné de vingt Muſiciens à cheıl, entre leſquels étoient pluſieurs mbours, de cinquante Porte-étenırds, de quarante perſonnes qui por›ient des boucliers, & qui avoient : ſuperbes livrées, & de deux cents avaliers très bien montés, & gammeht habillés de velours & d'é›ffes magnifiques. Il fit préſent au rince d'un cheval noir Arabe, caıraçonné d'étoffes d'or, ornées de ›yaux, & il reçut, ſuivant l'uſage, n turban, une veſte, & une ceinıre.

Entrée de l'Ambaſſadeur de Perſe.

Mahomet Raze-Beg, nouvel Amaſſadeur de Perſe, fit ſon entrée le

ROWE, Chap. V. An. 1616.

19 d'Octobre vers midi, accomp
gné de cinquante domestiques bi
montés, dont les livrées étoient écl
tantes d'or avec des arcs, des ca
quois, & des boucliers richeme
ornés. Il avoit de plus quarante hon
mes armés de mousquets, & deu
cents Fantassins pour la garde du b
gage. Il fut reçu hors de la ville p
une espèce d'Huissier, de peu de co
sidération, dont l'office est de rec
voir les étrangers, & par cent El
phants, richement caparaconnés, &
accompagnés d'une musique nom
breuse. Il fut introduit vers le soi
dans le Durbal, & remplit le céré
monial ordinaire, de se prosterner
& de toucher la terre avec son fron
Il remit ensuite les lettres de son maî
tre, que le Grand Mogol reçut
en faisant une légere inclination du
corps, & il lui demanda comment se
portoit son frère, c'est-à-dire, le Ro
de Perse, auquel il ne donna aucun
autre titre. Après cette cérémonie
Raza-Beg eut ordre de se retirer au
septieme rang, de ceux qui environ-
noient le Monarque, ce qui étoit une
place peu convenable pour un Am-
bassadeur. Il avoit fait amener neuf

ievaux chargés, & couverts de ta- Rowe, Chap. V.
is ſomptueux. Lorſqu'il approchoit
u Durbal, on lui mit un très beau An. 1616.
de perles, de rubis, & d'émerau-
es autour de ſon turban, & l'on en
it de ſemblables autour de trois
ipes d'or, au lieu des plumes dont
les ſont ordinairement ornées. Ses
réſents étoient compoſés de vingt-
pt chevaux Perſes & Arabes, de
euf gros mulets, parce que ce nom-
re eſt en quelque ſorte ſacré parmi
es peuples: de ſept chameaux char-
és de velours, d'un riche cabinet,
e quarante mouſquets, de cinq hor-
oges, de vingt & un mulets, char-
és de vin naturel, comme il vient
e la vigne, de quatorze chargés de
queurs diſtillées, de ſept chargés
'eau roſe, de ſept poignards ornés
e joyaux, de cinq épées auſſi ri-
hes, de ſept belles glaſſes de Ve-
iſe, d'un chameau chargé de drap
l'or de Perſe, de huit tapis de ſoie,
le deux caiſſes pleines de ſuperbes
apiſſeries de haute-lice, de deux ri-
hes habits de velours de Veniſe,
ivec des ornements d'or, & de plu-
ſieurs autres effets de moindre va-
leur. Il reçut en échange un turban,

ROWE, Chap. V. An. 1616.

une veste, & une ceinture. Un
suite qui étoit présent à cette audi
ce, de même qu'à celle de l'Amb
sadeur d'Angleterre, & qui étoit b
instruit dans la langue du pays,
marqua que le Grand Mogol n'av
pas marqué autant de cordialité
de politesse avec le Persan, qu'av
Sir Thomas, & que ses expressio
en parlant du Monarque Orient
n'étoient pas à beaucoup près si ob
geantes pour ce Prince, que cel
dont il se servoit quand il avoit o
casion de parler du Monarque A
glois.

Le 20 d'Octobre Rowe eut un o
dre de l'Empereur, pour que to
les présents, & tout ce qui lui appa
tenoit, fut apporté de Surate sa
aucun trouble. Le même jour le M
narque prit goût à une plume q
l'Ambassadeur portoit à son chapeau
il la lui demanda, & quoique Row
lui eût dit qu'elle n'étoit pas dign
de lui; il répondit qu'il la vouloi
avoir, avec toutes celles qu'il pour
roit rassembler de la même espèce
le lendemain Rowe lui en envoya
plusieurs de différentes couleurs.

Le même soir, l'Ambassadeur de

rse remit ses présents au Durbal, qu'il accompagna des bassesses les us honteuses, & d'une infinité d'an- ens usages du plus vil cérémonial : sembloit aussi qu'il étoit transporté admiration, quand le Grand Mo- ol lui portoit la parole.

CHAPITRE VI.

'ivrognerie sévérement punie aux Indes, excepté dans quelques cas particuliers : Voleurs vendus pour Esclaves : Le Prince Corone part pour l'armée, ainsi que le Grand Mogol, après quelques cérémonies superstitieuses : Description de ses équipages : Le Sultan Corsorone est mis en liberté : Grande étendue du camp & du quartier de l'Empereur : L'Ambassadeur visite le Sultan Corsorone.

Punition de ceux qui boivent du vin sans permission.

LE 24 d'Octobre le Grand Mogol alla à Havar-Gemal, où le Mi- istre Persan mangea en sa présence vec la Noblesse : le 25 il revint à rdsmère, où il arriva un fâcheux ccident par la faute de quelques per-

ROWE, Chap. VI. An. 1616.

sonnes, qui eurent l'imprudenc
s'entretenir de plusieurs extrava
ces que le vin avoit fait faire le
précédent après ce repas. Ils pa
rent entre autres de quelques No
qui avoient bu du vin fort librem
ce qui est un crime quand on n
a pas la permission du Monarq
de même que c'en est un de refu
cette permission quand il la don
Aussi chacun est soigneux d'écrir
nom de l'Officier qui lui délivre
vin, afin de pouvoir le produire p
témoin, s'il est nécessaire. Le Gra
Mogol, qui s'étoit enivré, av
oublié les ordres du jour précéde
& il demanda à l'Officier, s'il av
donné du vin par son ordre. C
homme, soit par animosité con
quelques particuliers, soit par cra
te, répondit faussement par la n
gative : on fit une liste de tous ce
qui avoient été compris dans ce
débauche : quelques-uns furent co
damnés à des amendes de mill
deux mille, & trois mille roupie
suivant leurs richesses : d'autres fu
rent fouettés avec des verges de fer
rigoureusement, que plusieurs mou
rurent sur la place : les bâtons q

An. 1616.

ient les marques d'honneur, fu-
t rompus ſur ceux qui ſurvêcu-
t à ce châtiment, & après avoir
ainſi maltraités & deshonorés,
furent chaſſés de la préſence du
narque. Quelques-uns avoient
ılu rejetter leur faute ſur l'Am-
ſadeur de Perſe : mais le Grand
gol ne voulut pas recevoir cette
uſe : il dit qu'il avoit bien per-
; de lui donner deux gobelets de
; mais qu'il n'en avoit ordonné
un pour eux. Quoique ce Prince
très ſujet à s'enivrer, il faiſoit ob-
ver rigoureuſement les Loix du
ys, & perſonne qui ſentit le vin
toit admis en ſa préſence, ce que
portiers examinoient ſoigneuſe-
ent. La ſévérité étoit ſi grande,
e ſi quelqu'un de ſes Courtiſans,
pellés à la Cour pour y remplir
; fonctions, ſe trouvoit avoir bu
ı vin, il étoit très rare qu'il ne fût
s fuſtigé.

Rowe achete deux eſclaves pour leur donner la liberté.

Le temps du départ de l'Empe-
ur approchoit, & Rowe s'adreſſa
Aſaph-Chan pour ſes équipages. Le
lonarque l'avoit fait inſcrire pour
ngt chameaux, quatre chariots,
deux eſpèces de caroſſes, ce qui

ROWE, Chap. VI. An. 1616.

fut fourni aux Anglois, qui au
ment n'auroient pu faire transp
ter leurs effets à Agra, quelque
qu'ils eussent payé. Le 28 quelq
fripons furent condamnés à être v
dus comme esclaves, & on en o
deux à l'Ambassadeur qui les ach
dix livres sterlings. Il dit dans sa
lation qu'il le fit pour donner bon
opinion de lui au Grand Mogol : m
il ne paroît pas que ce Monarque
jamais eu connoissance de cette lib
ralité. Cependant Rowe les mit en
berté, & déclara que les Chrétie
ne rendoient jamais esclaves des ho
mes semblables à eux, mais qu'
contribuoient à leur bonheur auta
qu'il leur étoit possible.

Il fait des avances à l'Ambassadeur de Perse.

Le même jour Rowe fit faire d
compliments à l'Ambassadeur de Pe
se par son Secrétaire, & offrit de l
faire une visite, pourvu que ce M
nistre la lui rendit. L'Ambassadeu
répondit qu'il ne pouvoit prendr
cet engagement sans la permissio
de son maître : mais qu'il alloit la sol
liciter, & qu'il agiroit conformémen
à ses instructions. Il ajouta que rien
ne lui seroit plus agréable que de se
lier avec Sir Thomas Rowe, & qu'il

An. 1616.

it perſuadé que ſon Maître lui
mettroit de cultiver ſon amitié.
Le premier de Novembre, l'Em-
eur étant dans le Durbal, le Sul-
Corone ſe rendit auprès de lui
ır prendre congé. Son habit étoit
drap d'argent, couvert de perles
entales & de brillants, ce qui
rendoit éclatant comme un Soleil.
avoit à ſa ſuite ſix cents élephants
hement caparaçonnés, & mille
evaux auſſi ſuperbement équipés.
Mogol l'embraſſa & le baiſa avec
aucoup de tendreſſe : il lui don-
une épée dont le fourreau étoit
or, garni de diamants, & eſtimé
ois cents mille roupies, un poi-
ard de même, qui en pouvoit va-
r quarante mille, un élephant &
ux chevaux dont les caparaçons
oient couverts d'or & de pierreries.
lui fit auſſi préſent d'un nouveau
roſſe ſemblable à ceux qu'on avoit
menés d'Angleterre, & le Prince
n ſervit pour aller à ſes tentes,
l'on avoit dreſſées environ à qua-
e mille d'Ardſmère. La principale
obleſſe marchoit à pied de chaque
ôté, & il fut mené par un cocher
nglois, dans le chapeau duquel il

ROWE, Chap. VI. An. 1616.

mit une poignée d'environ cent pies. Il fut suivi d'une grande titude de peuple & lui jetta quelques petites pièces d'argen

Le 2, jour indiqué pour le part du Mogol, il parut le ma la fenêtre du Jarnac accompagn deux Eunuques, qui faisoient n voir des évantails attachés à de l bâtons. Il accorda quelques gr & reçut beaucoup de présents qu'il donnoit étoit attaché à un tit bâton qu'on descendoit par cordon de soye, & les présents qu lui faisoit étoient montés de mé par le ministere d'une vieille fem toute couverte de rides, & or de bagatelles qui la faisoient resse bler à une pagode. Deux des pr cipales femmes de l'Empereur fir une ouverture à leur jalousie, po mieux voir l'Ambassadeur d'Ang terre, & montrerent une partie leur visage : il remarqua quelles voient la peau blanche, les cheveu très noirs, & quelles étoient orné de riches joyaux. Le Grand Mog après être resté quelque temps a Jarnac disparut tout-à-coup, il so tit du Palais après quelques instan

fut arrêté par un homme qui
toit une grosse carpe, & par un
re, qui avoit un plat rempli de
lque chose de blanc. L'Empereur
nit le doigt: toucha le poisson,
porta ensuite sa main à son front,
qui fit juger à Rowe que c'étoit
lque cérémonie superstitieuse
ur avoir un heureux succès,

Départ Grand Mogol.

Au pied de l'escalier un de ses
iciers lui attacha son ceinturon
son bouclier, & lui mit son épée:
autre lui donna un arc & un
quois de trente fléches, des pré-
ts de l'Ambassadeur de Perse, &
mpereur entra dans son carosse,
étoit parfaitement semblable à
ui que lui avoit donné Thomas
we, excepté qu'il avoit une Impé-
le de velours de Perse brodé d'or.
toit la premiere voiture de cette es-
ce qu'on eût vue dans le pays, & il
nta avec lui deux Eunuques dont
ffice étoit de chasser les mouches
utour de Sa Majesté avec des
eues de cheval attachées à des ba-
etres d'or garnies de rubis. Il étoit
écedé de tambours, de trom-
ttes & d'autres instruments avec
sieurs attributs de la Majesté Im-

ROWE, Chap. VI. An. 1616.

périale, qui sont particuliers au pa
& qu'on portoit sous des para
des plus somptueux & des
brillants.

Ensuite venoient neuf chev
de main, dont les harnois étoi
couverts de rubis, de diamants,
perles & d'émeraudes : ils étoi
suivis de trois palanquins que
hommes portoient sur leurs épaul
les bâtons & les pieds du plus m
gnifique étoient garnis de plaq
d'or, couvertes de pierres préci
ses : il étoit doublé de velours c
moisi brodé de perles avec des bo
dures de rubis & d'émeraudes,
une frange d'un pied de longue
toute de perles. Un domestique po
toit un marchepied d'or garni
pierreries. Les deux autres palanqui
étoient couverts & doublés d'étoff
d'or. La Reine Normahal étoit da
le carosse Anglois que le Mogol l
avoit donné : après elle venoit u
autre carosse avec quelques-uns d
jeunes Princes: vingt élephants pou
l'usage de l'Empereur splendidemen
caparaçonnés : ses femmes suivoien
à un demi mille de distance, cha
cune montée sur son élephant, dan

tourelle garnie d'une jaloufie
, & avec un dais d'étoffe d'ar-
: il y en avoit cinquante en
, ce qui formoit le coup d'œil
lus furprenant.
'Empereur portoit un habille-
t d'étoffe d'or fans manches, avec
riche ceinture, où on lui avoit
é une paire de gands d'Angleterre.
oit les mains nues, avec un an-
u de grand prix à chacun de fes
ts, & depuis fes poignets juf-
u haut du bras il avoit tant de
elèts de diamants qu'un aigle en
oit été ébloui. Ses botines brodées
deffein courant de perles avoient
ied en pointe aigue. Son turban
it garni de longues plumes de hé-
: d'un côté il y avoit un rubi
a groffeur d'une noix, & de l'au-
un diamant mal taillé de pareille
ffeur : au-deffus de fon front il
toit une très belle émeraude for-
e en cœur. Il avoit autour du col
is coliers de perles d'une grof-
r extraordinaire, & fon bâton de
mmandement étoit entouré de
les, de diamants & de rubis, ar-
gés avec le gout le plus élégant.
rfqu'il paffa devant la porte de

ROWE, Chap. VI.

An. 1616.

la maiſon où ſon fils aîné étoit r
tenu priſonnier, il fit arrêter
caroſſe, & ordonna de le mett
en liberté.

Le Prince Corſorone eſt mis en liberté.

La joye du peuple fut univerſe
quand on vit paroître le Sultan Co
ſorone. Il portoit une épée & u
bouclier : mais ſa barbe deſcendo
juſqu'à ſa ceinture pour marqu
qu'il avoit été diſgracié. Le Mona
que lui ordonna de monter ſur u
des élephants, & de marcher pr
de lui, ce qu'il fit aux cris de joy
& aux acclamations de toute la mu
titude : il jetta des poignées d'arge
de toutes parts, ſon Pere lui ayan
fait donner mille roupies pour c
uſage.

Tout le chemin juſqu'aux tent
du Mogol étoit bordé d'élephants
au nombre de trois cents. Chacu
portoit une tourelle, ſur laquell
étoit une petite piéce de canon, ave
le canonier qui tenoit un boulet d
la groſſeur d'une balle de paume, &
à chaque coin de la tour pendoit un
banderolle de taffetas jaune. Des va
lets de pied arroſoient tout le che-
min avec des ſceaux de cuir pour abat
tre la pouſſiere. Il étoit défendu à

e perſonne ſoit à pied, ſoit à val d'approcher du caroſſe du nd Mogol plus près qu'à deux es, c'eſt-à-dire environ à un quart ille, excepté à ceux qui étoient més pour l'accompagner. — ROWE, Chap. VI. An. 1616.

uand le Mogol entra dans ſa e, il donna des marques d'atten- particuliere à Sir Thomas Rowe. it ſon Excellence au milieu de obleſſe dans une ligne par où il oit, mit la main ſur ſa poitrine, plia le corps, au lieu que pour nbaſſadeur de Perſe, il ne fit in ſigne de tête. Lorſque le Mo- que eut fait publiquement l'ab- on, il ſe retira dans ſa tente, chaque Seigneur ſe retira pareil- ent dans la ſienne. Elles étoient diverſes couleurs, ce qui formoit coup d'œil magnifique, & elles ıvroient toute une vallée, avec l'ar- gement le plus régulier. Le baga- étoit auſſi diſpoſé de maniere à cauſer aucune confuſion.

Deſcription du camp de l'Empereur.

La tente Impériale occupoit un ace d'environ un demi-mille An- is : on lui avoit donné la figure n fort, avec des angles, des rem- rts, & des courtines de tapiſſeries

ROWE, Chap VI.

An. 1616.

rouges. Les portes étoient soute[n]
par des pilliers de bronze. On a[v]
élevé au-dedans sur deux haut[s]
de terre un trône de nacre de pe[rle]
avec de riches tapis au-dessous ;
dais d'étoffe d'or surmontoit ce trô[ne]
& par-dessus tout étoit une tente
élevée, avec une boule dorée
sommet.

La tente du Prince Corone é[toit]
à cinq milles de celle du Monarq[ue]
Sir Thomas Rowe s'y rendit p[our]
lui faire une visite, & pour rég[ler]
quelques affaires relatives à des so[m]
mes d'argent dues aux Anglois.
Prince étoit assis sur un trône c[ou]
vert de plaques d'argent, & o[rné]
de fleurs d'or, avec un dais qua[rré]
soutenu par quatre pilliers qui se[m]
bloient aussi d'argent, & il avoit
une table à sa portée, son épé[e]
son bouclier, sa lance, son arc
ses fléches. Il paroissoit fort tranqu[il]
le, sans marquer d'attention par[ti]
culiere pour aucun de ceux qui l'e[n]
vironnoient : mais on voyoit ais[é]
ment qu'il avoit pour tous un ég[al]
mépris, fondé sur l'orgueil de so[n]
caractere. Il lut debout, deux lettr[es]
qu'on lui avoit données, & son pe[u]

d'attentio[n]

ıttention à ce qu'on lui diſoit, joint quelques reponſes qui marquoient plus grande diſtraction, firent ſoupınner qu'il étoit amoureux. Norıhal lui avoit fait la veille une ſite, dans le caroſſe Anglois, & ı avoit donné une montre, garnie rubis, de perles & de diamants : ut-être s'étoit-elle alors rendue ıîtreſſe de ſon cœur. Le 9 comme étoit prêt de lever le camp : ce ince manda l'Ambaſſadeur d'Anıterre ; le Meſſager éleva exceſſiment ſes bontés pour Rowe, & grandes faveurs qu'il devoit lui re, ce qui lui fut auſſi confirmé r un Hollandois qui étoit ſon joailr. Leurs diſcours engagerent l'Amſſadeur a monter auſſi-tôt à cheval, à ſe rendre à ſa tente : mais après oir attendu juſqu'au ſoir, le Prince ıs lui parler, lui fit dire par un doıſtique qu'il s'entretiendroit avec dans une demi-heure. Malgré cette ɔmeſſe Rowe attendit encore une ıre : enfin perdant patience, il dit elques mots, qui marquoient ſon contentement aux gens de la ſuidu Prince, & ſe diſpoſa à remonà cheval : mais avant qu'il par-

ROWE, Chap. VI.

An. 1616.

ROWE, Chap. VI.

An. 1616.

tit, il reçut un meſſage pour êt
introduit.

Rovve eſt bien reçu du Prince.

Auſſi tôt que le Prince Corone v
l'Ambaſſadeur, il le reçut avec la pl
grande cordialité, s'excuſa de l'avo
oublié, & réprimanda ſes officie
Il jouoit alors aux cartes, & apr
les premiers compliments, il mont
ſon jeu à Rowe pour lui demand
conſeil. Quelque temps après,
lui fit donner une robe éclatan
d'étoffe d'or, qu'il avoit porté lu
même. Il ſemble que des habits
rebut ſont un préſent indigne d'
Ambaſſadeur : mais dans ce pay
un don de cette nature eſt regar
comme une faveur particuliere. Apr
qu'on lui eut mis cette robe, & qu'o
eut parlé aſſez légérement d'affaire
l'Ambaſſadeur fut congédié par u
profonde ſalutation. Il ſe plaint da
ſon journal de ce qu'il fut obligé
donner plus du double de la valeur d
préſent aux gens du Prince, qui baſſ
ment s'empreſſoient autour de lui pou
le recevoir. La chaleur avec laquell
Rowe parle de ce ſcandaleux uſage
nous fait juger qu'il ne s'étoit pa
encore introduit en Angleterre, com

e il l'a été depuis, à la honte de politesse angloise. Si les personnes de marque abolissent cet usage décent, non seulement elles se feront honneur à elles-mêmes, mais encore à la nation en général.

CHAPITRE VII.

Thomas Rowe se met en marche à la suite du camp : Description de la façon de camper du Mogol : Embarras de ce Prince en route : Sa charité pour les pauvres & son humilité : Rowe perd son bagage : Etat facheux auquel on se trouve réduit par la difficulté des chemins.

L'armée se met en marche.

E 16 on mit le feu à toutes les cabanes, nommées Leskars 'on avoit construites près Ardsère, afin d'obliger le peuple à vre la Cour, qui étoit alors en ute, mais les Ambassadeurs de Perse d'Angleterre, quoiqu'ils eussent s ordres pour qu'on leur donnât s chameaux ou des chars qui fersent au transport de leurs équipa-

ROWE, Chap. VII. An. 1616.

ges ne pouvoient en obtenir,
qui les exposoit beaucoup au dan
des voleurs qui fourmilloient auto
du camp. Le 20 Rowe voyant q
sur le mandat de l'Empereur, il
pouvoit obtenir que huit chameau
en si mauvais état qu'ils n'étoi
presque d'aucun service, fut fo
d'en acheter d'autres. En continua
leur marche, ils passerent le premi
Décembre par un endroit nomn
Ramsor, où ils virent les corps e
posés nuds sur le grand chemin,
plusieurs voleurs qu'on avoit ex
cutés.

Le 6 & le 7 le Grand Mogol a
rêta à Todah, ville bien bâtie, q
avoit anciennement appartenu
Raja Rasboot. Elle étoit située
pied d'un rocher, & avoit quelqu
bonnes fortifications en pierre
taille. Près de cette Ville étoit u
bois, coupé de promenades & d'a
lées de mangottiers, de tamarins
& de plusieurs autres sortes d'arbre
fruitiers, avec des fontaines, de
grottes, des maisons de plaisance
des berceaux, & des petits temple
de Payens très joliment décorés.
paroissoit cependant qu'on l'avoit u

An. 1616.

eu négligé : mais en y faisant quel-ues arrangements convenables, on uroit pu rendre cet endroit l'un des lus délicieux séjours qu'il y eut dans univers.

Le camp, qui en général étoit ressé en quatre heures, étoit aussi emarquable par son étendue que par bel ordre qui y étoit observé. Il voit vingt milles Anglois de cir-uit, & chacun depuis le premier aja jusqu'au plus pauvre artisan sça-oit dans quelle situation & à quelle istance du quartier de l'Empereur devoit placer sa tente. On y voyoit es rues régulieres & des boutiques our toutes sortes de marchandises : nais les plus proches étoient hors e la portée du mousquet de la ten-e du Mogol, & il étoit défendu galement à toute personne d'en ap-rocher de plus près, à moins qu'on l'y fût appellé. On passoit souvent es soirées à la chasse soit dans les ois, soit sur les étangs quand on n trouvoit à deux ou trois milles lu camp, dans de petites barques, u'on portoit sur des chariots pour et usage. Le Grand Mogol paroif-oit tous les matins comme au Jar-

ROWE, Chap. VII.

An. 1616.

nao : mais on ne traitoit d'auc
affaire que le soir au Guzelcan,
tenoit lieu de Durbal, & alor
étoit très rare que Sa Majesté ne
pas ivre, comme il arriva un j
que Rowe avoit à lui parler sur qu
que matiere importante : aussi
roissoit-il en route que c'étoit les
faires à quoi l'on faisoit le moins d
tention.

Bonté du Mogol pour les pauvres.

Le 18 de Décembre, l'Amba
deur se rendit auprès du Monarqu
& le trouva qui revenoit de la ch
se, avec une grande quantité de
bier, qu'on avoit mis devant lui.
premier choix qu'il en fit fut de
né pour Thomas Rowe, & il d
tribua le reste à la noblesse qui l'e
vironnoit. Près de lui, aux pieds
trône étoit assis un vieux mendian
liberté que l'héritier présomptif
la Couronne auroit à peine osé pre
dre : Sa Majesté lui parla famili
rement pendant près d'une heure
quoique l'ordure dont il étoit cou
vert, & la saleté de ses haillons eu
sent pu faire soulever un estoma
délicat : mais la charité est forte
ment recommandée dans la religion
que le Mogol professoit alors. Il re-

;ut de cet homme un gateau, enveloppé dans une guenille, pétri de es mains sales, & tout couvert des cendres du feu où il avoit plutôt été brûlé que cuit : l'Empereur le rompit, & en mangea un morçeau : ensuite il enveloppa le reste dans le même chifon, & le mit dans le sein du pauvre. Il lui jetta cent roupies dans le devant de sa robe, & quelques-unes étant tombées à terre, il se baissa lui-même pour les lui ramasser.

On servit une collation que l'Empereur partagea avec le mendiant, & quand il fut prêt de le quitter, il l'embrassa & le serra entre ses bras; malgré sa figure hideuse, le nommant son pere, & mettant trois fois la main sur son cœur. Le vieux pauvre en avoit un jeune qui l'accompagnoit & qui partageoit ses profits.

Le 23, le Mogol tourna du côté de Mandoa, au lieu d'aller comme on le croyoit à la ville de Rontepoor. On pensa qu'il avoit pris cette route pour éviter la peste qu'on soupçonnoit être de l'autre côté. Le 26 on trouva le chemin très embaras-

ROWE, Chap. VII.

An. 1616.

sé, fatiguant & rude : parce qu'o
fut obligé de passer entre des bo
par des défilés très étroits, & s
des montagnes escarpées, ce qu
lassoit excessivement la suite de l'Em
pereur. On y perdit quelques cha
meaux, la marche de l'armée e
souffrit beaucoup de retard, & l'Am-
bassadeur d'Angleterre perdit son ba
gage, ainsi que quelques autres ; mais
il le retrouva le soir même. Sa Ma-
jesté fut obligée de s'arrêter deux
jours, parce qu'un grand nombre
de chameaux & de chariots, ainsi
que ses femmes & ses équipages
étoient restés en route, à cause de la
fatigue & du manque d'eau. Le Grand
Mogol lui-même fut obligé de grim-
per des rochers que personne n'au-
roit presque osé passer sans son exem-
ple, monté sur un petit éléphant,
qui avoit le pied très sûr, comme
il est ordinaire à tous ces animaux,
& qui marchoit fort légérement.

Rovve demande raison de quelques injustices.

An. 1617.

Le premier de Janvier 1617 l'Am-
bassadeur d'Angleterre se plaignit à
Asaph-Chan de quelques injustices
que les Anglois avoient souffertes
à Surate, autorisées en grande par-
tie par le Prince Corone. Le Minis-

re conseilla à Rowe de faire une vi- ite au Grand Mogol & d'obtenir le lui une lettre de recommandation u sujet des affaires de sa nation. Il jouta qu'elle seroit aussi bonne le Mandoa où il étoit évident que le Monarque alloit se rendre, our l'envoyer à Brampour, lieu de a résidence du Prince, d'autant qu'il i'y avoit que huit journées de chenin de l'une à l'autre Ville, sans qu'il fut nécessaire de l'envoyer de lus loin.

ROWE, Chap. VII.

An. 1617.

Il visite l'Ambassadeur de Perse.

Le même jour à midi Sir Thomas Rowe fit une visite à l'Ambassadeur le Perse, qui le reçut avec de granles marques d'amitié, & l'assura qu'il eroit tous ses efforts pour établir e commerce entre les Etats de son Maître & l'Angleterre. L'Excellence Angloise fut régalée d'assez mauvais ruits : mais les manieres du Persan étoient si agréables qu'il fit peu d'attention à la médiocrité de la colation. Cet Ambassadeur étoit très facetieux & railloit librement sur toute la Cour du Mogol, & sur la conduite artificieuse de ses sujets. Il offrit à Rowe de lui rendre tous les services qui seroient en son pou-

ROWE, Chap. VII.

An 1617.

voir & le pressa d'accepter un ch
val richement caparaçonné, q
Rowe refusa absolument de rec
voir : il vouloit aussi lui donner ne
piéces de très-belle étoffe de so
de son pays, avec neuf bouteill
du vin le plus excellent, en sig
d'amitié : mais Rowe fut égaleme
constant à les refuser. De son cô
il offrit au Persan l'épée qu'il po
toit qui étoit très belle, & q
avoit attiré les regards de c
Ministre, lequel la refusa dabord
mais il changea de sentiment & l
reçut quelques heures après. Le so
Rowe se rendit auprès du Mogol ;
le trouva dans une conversation sé
rieuse, après avoir lu quelques let
tres, avec un vieux noble estropié
que l'Empereur en le quittant em
brassa tendrement & renvoya avec
un présent de cinq mille roupies.

Le Mogol fait brûler & rebâtir une ville.

Depuis ce jour jusqu'au 18, il ne
se passa rien d'important, & le camp
fut toujours en mouvement ; mais
ils se trouverent alors dans un pas-
sage très étroit, & très difficile,
coupé entre deux montagnes, où
l'on fut obligé de laisser le bagage
& les troupeaux dans un grand em-

An. 1617.

arras. Rowe passa la nuit sous un
rbre, à attendre que sa tente fût
rrivée. Ce pays étoit rempli de vo-
eurs, & les habitants étoient peu
ffectionnés au Grand Mogol, n'é-
ant soumis que depuis peu à son
béissance. Ils s'enfuirent dans les mon-
agnes : mais on en ramena plusieurs,
nchaînés deux à deux par le col.
e Roi donna ordre en partant de
rûler leur principale Ville : mais il
aissa dans le pays un Seigneur avec
uelque cavalerie pour la faire re-
âtir mieux qu'elle ne l'étoit avant
a destruction. Il pensoit que ce mé-
ange de sévèrité & de générosité,
es porteroit à tenir une meilleure
onduite à l'avenir. Cependant quel-
ques-uns des fugitifs suivirent le camp
pour se venger, tuant & pillant tout
ce qu'ils trouvoient d'écarté.

Le 22 le Grand Mogol, qui n'a-
voit alors avec lui qu'Etam Doulet
son beau-frere & Asaph-Chan, vit
l'Ambassadeur de sa chambre, & le
fit inviter à y entrer. Le Monarque
étoit très gai : il lui ordonna de s'ap-
procher, & de lui parler sans inter-
prête ; ce que Rowe essaya de faire,
en assez mauvais Persan. Cependant

ROWE, Chap. VIII. An. 1617.

il réussit à se faire entendre, ce q fit rire plusieurs fois l'Empereur mais leur discours ne roula sur rie de solide ni d'intéressant. Ces sorte de faveurs faisoient respecter l'Am bassadeur par tous les grands de l Cour.

CHAPITRE VIII.

Les peuples du Dekan paroissent dé terminés à combattre : Le parti do minant à la Cour fait de vains ef forts pour dissuader le Mogol de mar cher contre eux : Histoire singulier du Roi de Calleada : Le sultan Co rone arrête les présents des Anglois : Ils sont rendus par les ordres du Mogol, qui parle de religion en bu vant : Affront fait à l'Ambassadeur.

Les peuples du Dekan persistent dans leur ré volte.

L'Armée du Dekan ne se retira pas aux approches du Grand Mogol, comme on l'avoit esperé, & l'on apprit qu'elle étoit sur la frontiere, déterminée à le combatre avec cinquante mille chevaux, après avoir renvoyé le bagage pour qu'il

ne causât aucun embarras. Le sultan Corone ne s'étoit encore avancé que jusqu'à Mandosa, & il paroissoit craindre également Chan-Channa & les ennemis, ce qui engagea Asaph-Chan & Normahal à faire leurs efforts pour persuader à l'Empereur de changer cette expédition en une partie de chasse, d'autant que les Monarques Orientaux se mettent souvent en marche pour chasser avec autant de forces, de grandeur & de dépense que lorsqu'ils vont à la guerre. Le Mogol méprisa ce subterfuge : déclara qu'il persistoit dans sa premiere résolution, & renforça l'armée de son fils de nouvelles troupes. L'eau & les provisions commencerent à devenir très rares dans le camp, & cette disette tomba sur les étrangers, les soldats & les pauvres, parce que le Mogol en étoit exempt, & que chacun des Chans étoit suffisamment fourni par les peuples de sa domination.

Le 3 de Février, Sir Thomas Rowe, & le sultan Corsorone se trouverent par hazard sous un grand arbre, où l'un & l'autre s'étoient retirés pour éviter la chaleur, &

ROWE, Chap. VIII. An. 1617.

pour jouir de l'ombre. Le Prince pa-
rut très gai, très ouvert & très af-
fable : il s'entretint librement, &
parut très surpris quand il entendi
parler de la nation Angloise, & d
son Ambassadeur, dont il n'avoit e
jusqu'alors aucune connoissance, c
qui prouve qu'il étoit fort peu ins-
truit de ce qui se passoit à la Cour

Juste punition de la cruauté d'un Roi des Indes.

Le 6 ils camperent dans un lieu
fort agréable, nommé Calleada, qu
étoit anciennement la résidence des
Rois de Mandoa. On rapporte d'un
de ces Princes qu'il étoit accoutumé à
boire avec excès, & qu'un jour qu'il
étoit ivre, il tomba dans la riviere
voisine, où il auroit été noyé sans
la fidélité d'un esclave, qui se jetta
dans l'eau, le prit par les cheveux
lorsque ses forces étoient épuisées,
& le tira sur le rivage. Quand il fut
revenu à lui, il s'informa à qui il
devoit la vie : fit venir l'esclave, &
lui fit couper les mains en sa pré-
sence, disant que ce châtiment étoit
encore trop doux pour un miséra-
ble, qui avoit eu l'audace de les por-
ter sur la tête de son Souverain.
Quelque temps après il se retrouva
au même endroit & dans le même

at, n'étant accompagné que d'une ɛ ses femmes : il tomba encore ıns l'eau : mais il fut réellement ɔyé, quoiqu'elle eût pu le sauver sément, & elle dit pour son excu- qu'elle n'avoit osé le retirer de ɛau, crainte qu'il ne lui fit aussi ɔuper les mains.

ROWE, Chap. VIII. An. 1617.

Le 11 le Grand Mogol se ren- t à Ugan, pour s'entretenir avec ı Dervis, qui demeuroit sur une auteur près de cette place, & qu'on ısoit qui avoit trois cents ans. Le ıême jour, Sir Thomas Rowe re- ıt avis de Surate que les présents ui avoient été apportés par les vaif- ɛaux & qu'il attendoit depuis si ɔng-temps, avoient été arrêtés en ɔute par le sultan Corone, qui avoit oulu forçer les conducteurs à les uvrir : mais que sur leur résistance avoit fait savoir à son pere, qu'il voit arrêté quelques marchandises, ıns dire que c'étoit les présents, & u'il lui demandoit la permission d'en hoisir ce qu'il lui plairoit. Cette erfidie irrita beaucoup l'Ambassa- leur, quoiqu'il eût quelque crainte le facher Asaph-Chan, avec qui il ıe vouloit pas avoir de dispute : ce-

On arrête les présents de Rowe.

ROWE, Chap. VIII An. 1617.
pendant sans avoir recours à sa m
diation pour être introduit, il se d
termina à monter à cheval acco
pagné de son nouvel interprete, q
étoit Grec de naissance, pour joi
dre le Mogol sur la route de l'h
mitage du Dervis.

Rowe rencontra le Monarqu
monté sur un élephant : aussi-t
qu'il le vit, il lui fit signe de parle
& le prévint, en disant » je juge q
» vous venez vous plaindre : ma
» n'ayez point de chagrin : je pen
» que les marchandises arrêtées pa
» mon fils sont à vous, & qu'il y a de
» présents qui me sont destinés : soye
» content, ils ne seront point ou
» verts : ce soir je lui enverrai un or
» dre pour qu'il les laisse continue
» leur voyage. »

L'Ambassadeur se rendit le même
jour au Guzelcan, où le Mogol l'as-
sura qu'il avoit expédié les ordres
relatifs à ces présents, & que son
fils n'auroit pas la hardiesse de les
retenir plus long-temps. Rowe in-
sista pour avoir satisfaction sur
l'affront qu'on lui avoit fait en les
retenant : mais l'Empereur lui dit
positivement : il faut pardonner cela

An. 1617.

mon fils, qui ne commettra plus pareille faute. L'Ambaſſadeur fut nc obligé de paroître ſatisfait, ne uvant faire autrement, & craiant que s'il pouſſoit les choſes plus n, il ne ſe fit un ennemi d'Aſaphian.

Sentiments du Mogol ſur les differentes religions.

Quand on eut ceſſé de parler de te affaire, le Grand Mogol entra nsune diſpute familière avec Rowe, les religions de Moïſe, de Jeſus-riſt, & de Mahomet, s'amuſant même temps à boire. Il lui déra qu'il étoit diſpoſé à traiter avec e égale douceur les chrétiens, les hometans & les Juifs, tant qu'ils lui oient obéiſſants, & qu'ils ne trouroient point la paix dans ſes Etats. fin ce bon Prince auſſi touché par ſentiments de religion qu'animé le bon vin qu'il ne ceſſoit de ire, commença à répandre des mes, en diſant qu'il pleuroit de ir que de tous ceux qui étoient achés à la doctrine de ces grands phétes, il y en eut ſi peu qui viſſent exactement les excellentes les qu'ils avoient laiſſées. Peu-à le diſcours du Monarque ſe chan en courtes ſentences: & il conclut

ROWE, Chap. VIII. ſon ſermon par le ſommeil de vreſſe.

An. 1617.

L'Empereur s'empare des préſents de Rovve.

L'Ambaſſadeur étoit preſque tain d'avoir perdu tout ſon c auprès du Prince Corone, en tant des plaintes contre lui, résolut de faire ſes efforts pour gner l'amitié du pere, autant qu'i feroit poſſible. Les préſents, que facteurs ſans aucune raiſon avo retenus à Surate quatre mois de qu'ils n'auroient dû le faire arr rent enfin à la Cour : mais ils fu ouverts ſecrettement par les orc du Grand Mogol, & ce Prince prit lui-même tout ce qu'il tro de meilleur. Rowe ſe plaignit for ment de cette infraction des pri leges appartenants à ſon caracter en diſant que tous les préſents, do il y en avoit pour le Prince, d'a tres pour Normahal, indépendar ment de ceux qui étoient deſtir pour Sa Majeſté alloient être m lés, & peut-être même gatés. ajouta qu'il lui feroit très diffici d'engager le Roi ſon maître à o blier cette inſulte, & qu'il ne ſavo comment le pouvoir informer de c affront.

An. 1617.

Le Mogol le reçut très bien, & couta patiemment toutes ſes plain-es. Il répondit qu'il feroit ſatisfac-ion au Roi d'Angleterre, s'il croyoit u'on lui eût manqué de reſpect par ette conduite : qu'il lui paroiſſoit onvenable qu'il eut le choix dans es préſents : qu'il étoit ſur que le 'rince & Normahal ne regarderoient as comme un deshonneur d'être ervis après lui : qu'il étoit très con-ent de ce qu'on lui avoit deſtiné : ue malgré l'uſage établi de ne ja-nais ſe préſenter ſans un préſent à on audience, il en diſpenſeroit Sir Thomas Rowe à l'avenir : qu'il au-oit égard à ſes plaintes, & qu'il ui donneroit ſatisfaction, quoiqu'il e préſentât devant lui les mains vui-les. Il conclut ſon diſcours en di-ant qu'il vouloit que l'Ambaſſadeur ie fut pas faché contre lui : Rowe de-neura dans le ſilence : mais quand 'Empereur eut fini de parler, il le reſſa de lui répondre, & lui de-nanda s'il étoit ſatisfait, ce qui l'o-bligea de dire qu'il le feroit ſi Sa Majeſté étoit contente.

Demandes que lui fait l'Empereur.

Entre autres curioſités, il y avoit une peinture, repréſentant Venus qui menoit un Satyre noir par le

ROWE, Chap. VIII. An. 1617.

nez : le Mogol en parut offen parce qu'il crut que ce tableau f soit allusion à l'attachement des A tiques pour les femmes; & il manda à plusieurs de ses Courtis ce qu'ils en pensoient. Ils répon rent de même que Thomas Ro qu'ils croyoient que ce n'étoit au chose qu'une imagination du pei tre, & il garda le tableau. Il dema da à l'Ambassadeur qu'il lui fit v nir un beau cheval Anglois, de lévriers d'Irlande, & quelques co ples de chiens de chasse d'autr espèces pour en avoir de la rac Rowe le lui promit, & l'assura q s'ils mouroient sur les vaisseaux, donneroit ordre qu'on empaill leurs peaux pour faire voir à Sa M jesté que ce qu'elle désiroit auro été exécuté. Il demanda ensuite l'Empereur la concession de quel ques priviléges relatifs au commer ce, ainsi que le payement d'une som me qui étoit due, & le Monarqu l'assura qu'il seroit satisfait en toute choses. Le Grand Mogol s'informa quels seroient les présents les plus agréables à son frère le Roi d'An-gleterre : l'Ambassadeur répondit que

ſeroient des tapis, & il l'aſſura ROWE, Chap. VIII. An. 1617.
ı'il lui envoyeroit les plus magnifi-
ıes qu'on pourroit trouver. Il don-
. à Rowe la moitié d'un chévreuil,
ı'il avoit tué lui-même, & l'autre
oitié fut coupée en morceaux,
environ vingt livres chacun, qu'il
ſtina pour ſes femmes. Deux de
s Dames vinrent du ſerail avec ſon
oiſieme fils, & chacun en emporta
ıe piéce à ſa main.

Avant la fin de l'Audience, le Mo-
ol pria encore l'Ambaſſadeur de lui
ire venir un arc & un carquois,
ıe paire de botines richement bro-
ées, & une côte de maille pour ſon
ſage, le tout de la façon des meil-
urs Ouvriers qu'on pourroit trou-
er en Angleterre: il lui demanda
ıſſi un Oreiller pour dormir, &
ſaph-Chan eut ordre de lui donner
n mémoire de tout ce qu'il ſouhait-
oit d'avoir.



ROWE, Chap. IX.

An. 1617.

CHAPITRE IX.

Le Grand Mogol entre avec ſa Co dans la ville de Mandoa ; l'eau fo rare en cet endroit : Le Nourou eſt célébré avec grande ſolemnité. O ſe conduit mal envers l'Ambaſſadeu de Perſe, qui ſe retire de la Cou Le Lion eſt regardé comme une bê ſacrée. Perte de deux vaiſſeaux Ho landois. Baſſeſſe du Roi de Can dahar envers Sir Thomas Rowe Grande exactitude à payer les dette à la Cour du Mogol.

Le Mogol arrive à Mandoa.

LE 3 de Mars ils arriverent à la ville de Mandoa : mais le Mogol n'y fit ſon entrée que le 6, à l'heure que ſes Aſtrologues lui marquerent pour la plus favorable. Le lieu que les gens de l'Ambaſſadeur avoient choiſi pour camper, étoit une maiſon ſituée ſur un terrein élevé, en très bon air, & renfermé de murs de pierre, entre leſquels il y avoit auſſi un Temple & un Tombeau. Cette ſituation avoit deux

nds inconvenients ; le premier tre à deux milles de distance du artier de l'Empereur, & le second manquer totalement d'eau. Cette niere incommodité fut réparée r la politesse d'un Chan, qui avoit s possession d'un puits dans le voiage, & qui permit à l'Ambassaur d'en faire tirer tous les jours atre charges d'eau. Elle étoit très e dans tout ce Canton : les Grands toient emparés du petit nombre sources qu'il y avoit, & ceux qui oient peu de crédit à la Cour oient obligés de camper en pleine mpagne, à trois ou quatre lieues distance, ce qui causoit beaucoup confusion, & étoit très à charge x pauvres.

Rowe, Chap. IX. An. 1617.

Le 12 de Mars, fête du Nouroux, i nouvel an, dont nous avons déja i occasion de parler, Thomas Rowe éſenta à l'Empereur deux couteaux fix belles glaces, au nom de la ompagnie, ce qui plut beaucoup Sa Majesté, & elle ordonna aussit qu'on payât immédiatement ce ui étoit dû au Gouverneur. Auessus du Trône, dont la magnifience a déja été décrite, on voyoit

On célébre la fête du Nouroux.

ROWE, Chap. IX.

An. 1617.

les portraits du Roi Jacques I, de Reine d'Angleterre, de la Comte de Somerſet, de celle de Salisbu de Sir Thomas Smith, Gouvern de la Compagnie des Indes Orien les, & de la femme d'un Particul de la ville de Londres. Lorſque Ro approcha, l'Empereur lui ordon de monter près de lui : il avoit à droite l'Ambaſſadeur de Perſe d bout, à ſa gauche le Roi de Ca dahar, & près de lui ſur un écha faud quelques muſiciennes exerçoie leurs talents. Le 30 du même mo Rowe fit préſent à Aſaph-Chan d'ur très belle paire de gants, & d'u bonnet de nuit : il garda ce derni préſent, & demanda du vin d'Eſpa gne, que l'Ambaſſadeur lui envoya mais il lui rendit les gants, parc qu'on n'en faiſoit pas uſage dans l pays.

Vers le même temps Rowe eu beaucoup de peine à détruire dan l'eſprit du Mogol quelques préjugé qu'il avoit pris contre les Anglois mais il y réuſſit enfin, quoiqu'avec de grandes difficultés. Tous les Grands de l'Etat le regardoient avec un œil d'envie, depuis qu'il avoit porté des plaintes

ROWE, Chap. IX.

An. 1617.

laintes contre l'injuftice du Sultan
Corone : chacun craignant de fubir
e même fort dans peu de temps.
Tous les Gouvernements de ce pays
ont autant de Fermes, & on ne peut
maginer jufqu'à quel point ceux qui
es poffédent, portent leurs exac-
ions.

Mécontentement de l'Ambaffadeur de Perfe.

Le 30 d'Avril, l'Ambaffadeur de
erfe quitta la Cour très mécontent
vec beaucoup de raifon. Il avoit
onné trente beaux chevaux à l'Em-
ereur, qui lui fit remettre trois
nille écus, & il s'en trouva très
ffenfé, parce qu'il fembloit qu'on
e regardoit comme un Marchand,
t même en cette qualité on lui don-
oit beaucoup au-deffous de la va-
ur de fon préfent. On dit fon mé-
ontentement au Grand Mogol, qui
onna ordre de dreffer un compte,
ar débit & par crédit : on porta
un côté les préfents de l'Ambaffa-
eur, eftimés beaucoup au-deffous
e leur prix, & de l'autre ceux que
Empereur lui avoit faits, prifés ex-
effivement, fans y omettre la moin-
re bagatelle, comme un melon, ou
ne pomme de pin. On préfenta ce
ompte au Perfan, & on offrit de

Rowe, Chap. IX. An. 1617.

lui en payer la balance, qui étoit
son côté. Indigné de cette conduit
il regarda le compte avec mépri
feignit d'être malade pour éviter
cérémonial de prendre congé d'u
Cour, où il avoit été traité avec
peu d'égards, & obtint la permissio
de partir incognito. Il envoya secre
tement à Thomas Rowe un recit
tout ce qui s'étoit passé, en le pria
de l'excuser s'il partoit sans prend
congé de lui, parce qu'il ne po
voit le faire sans être vu par Asap
Chan, & par quelques autres, q
auroient éxigé la même marque d'a
tention. Il le fit en même-temps a
surer par le messager, qu'il pouvo
compter, & tous les Anglois, s
les bons offices qu'il seroit en ét
de leur rendre, quand il seroit à
Cour de son Maître.

Rovve obtient la permission de chasser un Lion.

Le 12 de Mai l'Ambassadeur d'A
gleterre obtint la permission de cha
ser un Lion, qui s'étoit jetté ave
un Loup dans le parc où il teno
ses Moutons, & en avoit tués que
ques-uns. Il n'auroit pas osé repou
ser cet ennemi sans la permission d
l'Empereur, parce que dans ce pay
c'est un crime capital de chasser l

ion, qui eſt un animal réſervé pour
: Souverain.

Rowe, Chap. IX.

An. 1617.

Le 14 de Juin, on apporta à la
'our une boette de médicaments,
: une lettre qui appartenoient aux
éſuites de Cambrai, & qu'on avoit
rrêté en route. L'Empereur eut la
aſſe curioſité de ſe faire lire la let-
'e, & après avoir examiné la boet-
:, où il ne trouva rien qui lui con-
int, il fit remettre le tout aux Jé-
iites.

Perte de deux vaiſ-ſeaux Hollandois.

Le 30 de Juillet on apprit que deux
aiſſeaux Hollandois, chargés d'épi-
:ries, de porcellaines, de ſoies,
: d'autres marchandiſes précieuſes
our la mer rouge, avoient été jet-
:s par le fort temps ſur la côte de
)amam, après avoir fait des efforts
iutiles pour gagner Socotora, ou
uelqu'un des ports d'Arabie; qu'a-
rès avoir perdu leurs mats, ils
voient été briſés ſur un banc de
ble: mais que les hommes d'équi-
age du plus gros avoient été ſau-
és avec quelques marchandiſes.

Le 21 d'Août Marre Ruſtan, Roi
e Candahar fit une viſite à Sir Tho-
ias Rowe, & quoiqu'il eût été très
ien traité, il demanda avant ſon

ROWE, Chap. IX.

départ un tonneau de vin, qui l
fut envoyé.

An. 1617.

Le bruit courut alors qu'Asap
Chan & Normahal avoient forr
le dessein de s'unir d'intérêts av
le Sultan Corsorone, qui avoit p
une maison près de celle de l'Amba
sadeur d'Angleterre. Le Sultan C
rone étoit tombé dans quelque d
grace, parce qu'il avoit épousé
Brampour, une femme qui dépla
soit à son Père. Peu de temps apr
il fut mandé à la Cour, pour se d
fendre sur une accusation portée co
tre lui, d'avoir formé quelques pr
jets contre la vie de son frère Co
sorone.

On pese le GrandMogol le jour de sa naissance.

Le premier de Septembre, q
étoit le jour de la naissance du Gran
Mogol, on éleva un pavillon pr
d'une piéce d'eau quarrée & en
tourée d'arbres. Sous ce pavillon o
suspendit de grandes balances d'o
forgé, attachées avec des cordon
de soie & des chaînes d'or, curieu
sement travaillées avec de petit
rubis, & des turquoises. Le Gran
Mogol s'assit les jambes croisées su
un des plateaux, couvert de joyau
depuis les pieds jusqu'à la tête, en

tre lesquels il y avoit quelques rubis, aussi gros que des noix, & des perles encore plus grosses. Dans le plateau opposé on mit pour contrepoids six ballots, qu'on dit qui contenoient de l'or, de la soye, des étoffes de coton, des épiceries, & d'autres marchandises de prix. On y ajouta du miel, du bled & du beurre. On prétend que les ballots furent distribués au profit des pauvres, & que le reste fut donné aux Banianes.

Pendant que l'Empereur étoit dans la balance, il regarda en riant Sir Thomas Rowe, & parut vouloir lui parler : mais il ne le put faire faute d'un interpréte. On dit que ce jour il pesoit neuf mille roupies.

Amusements de ce Prince.

Après cette cérémonie, il monta sur son trône, entouré de la Noblesse qui étoit sur des tapis, & il jetta à l'ordinaire plusieurs bassins de noix d'argent, d'amandes, & d'autres fruits artificiels, qu'ils ramasserent en se jettant les uns sur les autres. Voyant que l'Ambassadeur jugeoit au-dessous de son caractere de se baisser pour les imiter, le Mogol jetta un bassin plein d'amandes d'argent sur son manteau. Aussi-tôt tous

ROWE, Chap. IX.

An. 1617.

les courtisans tomberent sur l'Excellence Angloise, & furent près de mettre le manteau en piéces, pour partager avec lui les dons de leur Maître. Cependant il lui resta quelques-unes de ces piéces, dont le poids montoit à dix ou douze écus. Elles étoient toutes creuses & si légeres, qu'il en auroit fallu un grand nombre pour faire la valeur de cent livres sterling. Le Grand Mogol destina cette nuit à faire la débauche & à boire avec ses courtisans: Rowe y fut invité, mais il s'en excusa, parce qu'il étoit malade d'une dyssenterie, & qu'il savoit que rien n'auroit pu le dispenser de boire, s'il y avoit assisté.

Il visite l'Ambassadeur.

Le 9 de Septembre, l'Empereur fit une course pour prendre l'air sur les bords du Darbadat. Il passa par la maison de l'Ambassadeur, qui lui présenta un Atlas très bien rélié, & lui dit qu'il offroit à Sa Majesté une représentation de tout le monde, dont elle possédoit une portion si considérable. Le Grand Mogol le reçut très gracieusement, & le remercia en mettant sa main sur sa poitrine, & en lui disant plusieurs pa-

oles agréables. Il lui demanda s'il imoit le sanglier de Goa, parce u'il en avoit reçu plusieurs, & que il vouloit il lui en envoyeroit. Rowe épondit que tout ce qui viendroit de Sa Majesté, lui seroit toujours infiniment agréable. Le Mogol remonta sur son Eléphant, après voir examiné les quartiers de l'Ambassadeur, dont il parut fort satisfait. Il ne voulut pas lui permettre e le suivre, parce que les chemins toient très mauvais; & il lui défendit de sortir de sa maison.

Le 16 Thomas Rowe alla pour aire une visite au Roi de Candahar, qui refusa de le recevoir sans la permission d'Asaph-Chan, ou d'Etman Doulet, & il lui fit dire qu'il la demanderoit au Durbal: mais l'Ambassadeur répondit qu'il pouvoit s'épargner cette peine, & qu'il ne s'exposeroit jamais au risque de l'incommoder.

Le Mogol fait payer ce qui est dû aux Anglois.

L'usage des Négocians de Perse, quand ils arrivent dans les Etats du Mogol, est de présenter leurs marchandises à l'Empereur, qui choisit ce qu'il lui plaît, & le reste est vendu à ses Sujets. On dresse un bordereau

Rowe, Chap. IX. An. 1617.

de ce qui convient à chacun : un O[illegible]
ficier chargé de cette partie y me[illegible]
un prix : on donne une copie d[illegible]
bordereau au Négociant, qui en[illegible]
voye recevoir ses payements à l[illegible]
maison de ses débiteurs, & s'ils man[illegible]
quent à le satisfaire, on les fait paye[illegible]
par l'autorité du Prince. Les Anglois
ne s'étoient pas assujettis à cet usage
dans leur commerce, ce qui rendit
très difficile le recouvrement des det-
tes que plusieurs personnes avoient
contractées avec eux : mais Sir Tho-
mas Rowe s'adressa au Grand Mo-
gol, en le suppliant de lui pardon-
ner cette faute, occasionnée par son
ignorance, & non par aucun man-
que de respect. L'Empereur fit agir
son autorité en faveur de la Compa-
gnie, pour obliger les débiteurs à
s'acquitter immédiatement : mais il
convint avec l'Ambassadeur qu'à l'a-
venir il verroit le premier l'inven-
taire des marchandises qui seroient
apportées dans ses Etats par les vais-
seaux Anglois. Il lui promit qu'à cet-
te condition il feroit payer exacte-
ment tout ce qui seroit dû, & que
dans le cas où ils auroient contracté
avec quelque débiteur insolvable, le

ayement feroit fait aux propres dé-ens de l'Empereur. ROWE, Chap. IX. An. 1617.

Afaph-Chan fit au Mogol la lec-ıre d'une lifte, contenant les noms e ceux qui devoient à la Compa-nie, & les caufes de leur créance : Empereur donna ordre à Aradeth-'han, Grand-Maître de fa maifon, c au Cutwal ou Maréchal, de pren-re les mefures néceffaires pour faire cquitter ces dettes. Cet ordre fut ıégligé, & Sir Thomas Rowe avoit ›réparé une requête pour en porter es plaintes. Il devoit la préfenter uelques jours après dans une au-ience du Mogol, qui auroit fait re-entir fes Officiers de leur retard : nais Afaph-Chan foupçonna fon def-ein, le prévint avant qu'il l'éxécu-ât, & le pria de ne pas le fuivre, n l'affurant qu'il lui feroit rendu uftice avant le lendemain matin. Il emplit exactement fa parole ; dès le nême foir le Cutwal & Aradeth-Chan firent la recherche des débi-eurs de la Compagnie, & l'on eut ıuffi-tôt fatisfaction de tous ceux qu'ils purent trouver.

An. 1617.

CHAPITRE X.

Le Prince Corone arrive à la Cour: il refuse la visite de Rowe. Un vaisseau Indien n'échape qu'avec peine à des Pirates Anglois. Asaph-Chan est engagé par des présents à favoriser cette nation: Il introduit l'Ambassadeur auprès de Corone, ce qui est très avantageux pour les affaires de la Compagnie. Querelle d'Asaph-Chan avec le Prince: Quelques envoyés Hollandois sont reçus froidement par le Mogol. Fin du recit de l'ambassade de Rowe.

Arrivée du Prince Corone.

LE 2 d'Octobre, le Prince Corone se rendit à la Cour, avec une suite nombreuse de Seigneurs, & il fut reçu de son Père, avec autant de tendresse que s'il eût été fils unique. Tous les Grands qui accompagnoient le Mogol, allerent au devant recevoir le Prince sur la route: mais Thomas Rowe ne put se joindre à eux, parce que sa santé étoit alors fort dérangée.

ROWE, Chap. X.

An. 1617.

Le 6 l'Ambassadeur alla pour faire ne visite à Corone: mais on lui dit ı'il falloit venir plus matin, ou ı'il resteroit à la porte jusqu'à ce ıe le Prince sortit pour se rendre la Cour. Il prit cette réponse pour ı affront, en marqua son indigna-on à celui qui en étoit le porteur, : se retira aussi-tôt. Le soir il eut ne audience du Grand Mogol, qui reçut avec ses bontés ordinaires: ıais le Prince feignit de ne le pas oir, & ne lui rendit pas sa révé-ence. Sa Majesté demanda l'inven-ıire de toutes les marchandises ap-ortées par les vaisseaux de la Com-agnie, quels étoient les Priviléges ue l'Ambassadeur désiroit obtenir, x l'assura qu'il pouvoit compter sur a protection.

Le Grand Mogol dit à Rowe que a Reine mère avoit obligation à ces vaisseaux, parce qu'ils avoient dé-ivré dans la mer rouge, un bâti-nent appartenant à cette Province, que des Pirates Anglois avoient at-taqué. Les gens d'équipage, & les passagers firent les plus grands élo-ges des politesses, & des secours qu'ils avoient reçus de leurs libéra-

ROWE, Chap. X.

An. 1617.

teurs. Cependant Sa Majesté parut surprise, avec raison, de ce que des Sujets d'Angleterre désobéissoient aussi ouvertement à leur Roi : mais elle fut satisfaite quand l'Ambassadeur lui eut répondu, que ces gens étoient des scélérats, sujets quand ils étoient pris à tous les châtiments qu'on infligeoit pour crime de vol dans les Etats de Sa Majesté.

Rovve gagne l'amitié d'Asaph-Chan.

L'Empereur lui demanda, si les vaisseaux avoient apporté des perles, ou d'autres joyaux, à quoi l'Ambassadeur répondit, qu'ils n'en apportoient point, parce qu'ils étoient beaucoup plus chers en Angleterre, que dans l'Indoustan. A cette audience Rowe devint grand ami d'Asaph-Chan, parce qu'il lui dit à l'oreille, qu'il lui avoit destiné quelque chose de curieux, & le Ministre eut soin de l'en faire souvenir avant son départ. Avant de lui faire connoître ce qu'il avoit à lui donner, l'Ambassadeur demanda qu'il lui serrât le pouce, espèce de serment solemnel dans ce pays, & qu'il lui promit de ne le pas trahir. Après cette cérémonie, l'Anglois dit à Asaph-Chan qu'il avoit une perle de très grande

valeur, dont il vouloit disposer, & que son intention étoit de la lui céder pour s'assurer de son amitié : mais en même-temps il lui fit observer de quelle conséquence il étoit, que Sa Majesté n'en eût aucune connoissance, puisqu'elle n'étoit pas portée sur l'inventaire, & que personne n'en étoit instruit. Asaph-Chan fit de grands remerciments pour cette faveur : renouvella sa promesse de garder le secret, & assura l'Ambassadeur qu'il lui donneroit autant pour cette perle, que tout autre pourroit faire. Il lui promit aussi de lui faire avoir accès auprès du Prince, de le rendre son ami ; & ajouta de plus, qu'il le défendroit contre toute oppression, & contre tout ce que les Courtisans, ou d'autres pourroient entreprendre au préjudice de l'Ambassadeur, & de ceux qui dépendoient de lui. Il dit encore, que le Grand Mogol étoit naturellement insolent & traitre, particuliérement envers les étrangers, parce qu'il n'avoit d'autres principes que ceux de son intérêt. Il lui conseilla aussi de gagner l'amitié de la Reine Normahal par un présent.

ROWE, Chap. X.

An. 1617.

ROWE, Chap. X. An. 1617.

Asaph-Chan ne pouvoit se dispenser de tenir sa promesse, crainte d'être trahi lui-même, & que le Monarque ne fût informé de ce secret, qui auroit été pour lui de très grande importance, quoique l'objet en fût si léger. Aussi fut-il très exact à sa parole ; non-seulement il procura un ordre pour que les marchandises de la Compagnie Angloise destinées pour l'Ambassadeur, fussent apportées à la cour sans aucun retard & sans être visitées, mais encore il employa son crédit pour qu'on nommât un juge particulier qui eût l'inspection sur ce qui concernoit les affaires de la Compagnie. Il acheta aussi en gros beaucoup d'effets qu'on auroit été obligé de vendre en détail ; enfin cette légere préférence acquit pour toujours l'amitié & la protection du Ministre. Il est certain qu'à la cour du Mogol, la préférence dans un marché est regardée comme un présent, & il y avoit peu de gens qui fussent aussi exacts dans les payements qu'Asaph-Chan.

Il lui acquiert celle du Sultan Corone.

Par l'entremise de ce Ministre, Sir Thomas Rowe eut le 12 une audience du Prince, qui le reçut très favorable-

An. 1617.

ıent. Il lui présenta une chaîne d'or, 'ouvrage de la Chine, & une saucière u même pays : le Sultan lui promit 'être à l'avenir attaché aux Anglois, ꞇ lui donna une lettre pour son Lieu-ꞓnant à Surate, par laquelle il lui ꞓcommandoit d'avoir tous les égards oſſibles pour cette nation, & de ıi accorder tous les privileges que emanderoit l'Ambaſſadeur. La Reine galement engagée par son frere ıſaph-Chan fit aſſurer Rowe de sa rotection, & d'un ordre en faveur e la Compagnie, qu'elle lui promit 'obtenir du Prince, s'il avoit oublié e le donner de lui-même, parce u'elle le connoiſſoit pour être aſſés tourdi, & sujet à ne pas se reſſou-enir de ses promeſſes.

Avec ces ordres, les Anglois fu-ent garantis de tout dommage, d'au-ant qu'on les regarda comme étant ous la protection de la Reine, qui nvoya un exprès pour soutenir les ;ens de la Compagnie dans tout ce ıui seroit raiſonnable, au nom & par 'autorité de cette Princeſſe. Aſaph-Chan envoya auſſi un fidéle dome-tique, tant pour seconder l'Officier le la Reine, que pour acheter ce

ROWE, Chap. X.

qu'il vouloit avoir des marchandis Angloises.

An. 1617.

Quand on vit que la cour accor doit tant de faveurs à cette nation toute la noblesse envoya des gens bord pour faire des achats, ensort que sans être arrêtés par des forma lités, des droits ou des longueurs d déchargement, les vaisseaux vendi rent toutes leurs cargaisons avan qu'elles fussent débarquées, & ils e auroient vendu le triple s'ils l'avoien apporté. Le 24, le Grand Mogo partit de Mandoa, & l'Ambassadeu d'Angleterre le suivit le 29, ave beaucoup de difficultés, tant à caus du défaut de voitures, que par rapport au manque d'eau & à la cherté des provisions. Le 2 de Novembre, deux Anglois nommés Steel & Jackson, descendirent secrettement à terre, où ils apporterent quelques perles & des bijoux de fantaisie, que l'Ambassadeur montra à Asaph-Chan. Il fut content d'en avoir eu la premiere vue : mais il ne les acheta pas, & en effet, il n'y avoit rien qui fût digne du commerce de l'Indoustan.

Le Sultan Corone & Asaph-Chan deviennent ennemis.

Le 10 de Novembre, l'Ambassadeur eut beaucoup de peine à détruire le

ruit qui s'étoit répandu qu'on avoit hargé sur les vaisseaux Anglois une rande quantité de briques & de haux pour élever un fort sans la ermission du grand Mogol. Peu de emps après, le Prince parla un soir vec quelque mépris du commerce es Anglois : Asaph-Chan embrassa eur parti avec chaleur ; s'étendit ur les avantages que les Etats du Mogol en retireroient, & accusa les Officiers du Prince de s'être conduits avec autant de violence que d'injustice envers la Compagnie. Le Grand Mogol en fut extrêmement irrité contre le Sultan : ce qui fut le commencement d'une inimitié irréparable entre ce Prince & Asaph-Chan. Cependant les Officiers de la douanne reçurent des ordres très séveres de se mieux comporter à l'avenir, & l'Ambassadeur déclara courageusement, que si après des marques aussi publiques de la protection Impériale d'où dérivoit toute l'autorité, on faisoit quelque violence ou quelque injustice aux gens de la Compagnie, il ordonneroit de la repousser par la force, quand il devroit y avoir du sang de répandu.

ROWE, Chap. X. An. 1617.

ROWE, Chap. X.

An. 1617.

Arrivée de quelques Envoyés Hollandois.

An. 1618.

Quelques Envoyés Hollandois ar-riverent à la cour le 30 de Janvie 1618, & ils apporterent quelque raretés de la Chine par forme d présents. Il parut qu'on ne les con noissoit nullement, puisque le Princ demanda à l'Ambassadeur d'Angle terre qui ils étoient ? Rowe répondi que leur nation étoit sous la pro-tection des Anglois, mais qu'on n'en faisoit pas une grande estime : alors le Sultan dit que comme amis des Anglois, ils seroient les bien venus. On dit à Sir Thomas de faire avan-cer leurs présents, parce qu'on ne leur avoit pas permis d'entrer dans l'intérieur des balustrades, & qu'ils étoient restés à la troisieme enceinte près de quelques marchands Anglois, qui ne daignoient pas entrer en con-versation avec eux.

C'est ici que se termine tout ce qui nous reste des papiers de Sir Thomas Rowe : le surplus a été perdu : mais il paroît qu'il étoit peu important. Purchass qui vraisemblablement les avoit vus complets, assure qu'ils ne contenoient rien de curieux outre ce que nous avons rapporté, & qu'il y avoit seulement quelques observa-tions relatives au commerce.

An. 1618.

CHAPITRE XI.

'rande étendue de l'Empire du Mogol : Magnificence des ruines de Cytor : Grande dépense pour l'entretien des bêtes fauves de l'Empereur : Loix singulieres par rapport aux successions : Origine du nom de Mogol : Cérémonies de différentes religions : Caractere d'Ezbar-Scha : Il protege les Jésuites : Sa mort prématurée.

Description de l'Empire du Mogol.

LEs Etats du Mogol, dans le temps où Sir Thomas Rowe alla en ambassade, étoient plus rands que l'Empire des Perses, & resque aussi étendus que celui des 'urcs. Ils contenoient trente-six rands royaumes, dont celui de Cyor étoit un des plus remarquables : enceinte de la Capitale située sur ne hauteur est de dix milles de tour : lle n'avoit plus d'habitants ; mais n voyoit par des restes pompeux u'elle avoit été d'une grande magniicence. On y remarquoit les ruines le plus de cent mille maisons, d'un

Rowe, Chap. XI.

An. 1618.

très beau palais, & de plus de ce
temples, dont la plus grande part
étoit construite en pierres de tail
& très bien ornés, comme on e
pouvoit juger par des pilliers d'un
belle architecture, qui étoient de
meurés debout. Ce royaume est situ
au Nord-est de Guzarate, & au Nord
ouest de Candy : le Souverain qu
se disoit descendu de Porus, vainc
par Alexandre-le-Grand, fut soumi
par Ezbar-Scha, pere du Mogol, qu
occupoit le trône de l'Indoustan
du temps de l'ambassade de Rowe.

Agra, ville principale & résidence du Grand-Mogol est dit-on située à mille milles des plus proches frontieres; la plus grande étendue du Nord-est au Sud-ouest, c'est-à-dire, depuis Harduar jusqu'à Duarsa, est de quinze cents milles, & du Nord au Sud de plus de quatorze cents milles. Depuis Agra jusqu'à Cahor, qui en est éloigné de sept cents milles, on suit une grande route plantée de très beaux arbres.

Ses revenus.

Les revenus du Mogol doivent monter à des sommes étonnantes, puisqu'on dit que la seule dépense pour l'entretien de ses Elephants &

e ses Lions étoit alors de dix mille
vres sterlings. Il est en général hé-
tier de tous ses sujets, marchands
u autres, & s'approprie tout ce qui
ii convient, en se chargeant de
entretien de leurs femmes & de leurs
nfants. On gagne son amitié & on
entretient par des présents, & ceux
ui en font le plus ou qui en don-
ent de plus riches sont certains d'en
tre le mieux récompensés. Il dispose
es terres & des gouvernements à sa
olonté, & dans sa cour, comme
n beaucoup d'autres, les flatteurs
ont préférés aux gens de mérite.

Les Gouverneurs sont absolus, &
iennent entre leurs mains la vie
& la fortune de ceux qui leur sont
soumis. Les bâtiments dans tout l'Em-
pire sont très bas & n'ont que des
murs de terre, excepté les maisons
de l'Empereur qui sont belles, uni-
formes, & construites en pierre. Cette
médiocrité vient de ce que personne
ne peut être regardé comme possé-
dant du bien en propriété, & parce
qu'un favori, dont les possessions rap-
portent plus de revenu qu'un Electo-
rat d'Allemagne, laissera un fils qui
ne posséde qu'à peine ce qui est né-

ROWE, Chap. XI. An. 1618.

ceſſaire pour entrer dans le mond
Il arrive de-là que beaucoup d
Grands préferent de demeurer dan
des tentes, qui ſont non-ſeulemen
commodes, mais qu'on peut auſ
rendre d'une grande magnificence.

Loix & religion de l'Indouſtan.

Il n'y a dans tout l'Indouſtan n
regiſtres publics, ni loix écrites, &
tout ſe décide par le jugement abſo
lu du Souverain ou des Gouver-
neurs. On y profeſſe différentes reli-
gions, & chacune eſt partagée en
diverſes ſectes. On trouve en quel-
ques endroits un petit nombre de
Chrétiens, qui méritent à peine d'en
porter le nom : il y a des Banianes
qui ſont Pythagoriciens, & croyent
à la métempſicoſe, ou tranſmigration
des ames; auſſi craignent-ils de don-
ner la mort à aucun animal, & ils ſe
feroient un grand ſcrupule de tuer
une puce, crainte de détruire un
pere ou un couſin. Entre pluſieurs
ſortes d'idolâtres, on diſtingue les
adorateurs du feu, dont les femmes
montent gaiement ſur les buchers
funéraires, pour être conſommées
par les mêmes flammes qui réduiſent
en cendres les corps de leurs maris

éſunts. Le plus grand nombre eſt
es ſectateurs d'Ali, & ſi Johanguir-
cha avoit quelque religion, ce qui
ſt très douteux, il n'en ſuivoit pas
'autre que cette derniere.

ROWE, Chap. XI.

An. 1618.

Origine du nom de Mogol.

La doctrine de Mahomet fut in-
roduite par le fils de Tamerlan; il
e fit pas de loix pour contraindre
l'embraſſer: mais il ſe contenta de
 recommander à ſes ſujets, leur
iſſant au ſurplus la liberté de l'a-
opter ou de la rejetter. C'eſt de la
irconciſion, introduite par les Ma-
ométans, qu'eſt venu le nom de
Iogols, qui ſignifie chef de circoncis,
arce que cette cérémonie eſt enjoin-
e par les loix de Mahomet. Avant
e temps dont nous parlons, les peu-
les étoient payens de diverſes ſectes,
c ils n'avoient pas de croyance fixe.
Depuis ils ont encore été partagés;
es uns ſuivent l'Alcoran de Maho-
net, & les autres la ſecte d'Ali: mais
l n'y a pas de différence eſſentielle
entre les deux. Pluſieurs Docteurs
lu Mahométiſme ont auſſi formé des
branches différentes d'une même re-
igion, & ils ont tous leurs moſquées
ou temples pour le culte public, leurs
prêtres, leurs religieux, leurs for-

ROWE, Chap. XI.

An. 1618.

mes de prieres & leurs cérémoni
particulieres. Leurs pénitents so
très séveres dans les austerités vo
lontaires qu'ils pratiquent, comm
on le voit aussi chez beaucoup d'ido
lâtres dans toutes les parties des In
des orientales.

Quelques-uns de ces idolâtres o
payens, dont l'énumération des prin
cipes deviendroit ennuyeuse, ado
rent les bêtes, d'autres le feu, d'au
tres des créatures de diverses especes
ils boivent du vin, & mangent d
la chair des animaux, sans en ex-
cepter le porc, ce que ne font pa
les Mahométans. D'autres ne man-
gent que les chairs qu'ils estimen
sacrées; quelques-uns ne se nourris-
sent de rien qui soit en vie, & ne
voudroient pas boire avec ceux qui
suivent une religion différente. Ces
derniers ont un respect particulier
pour le fleuve du Gange, & il n'y
a pas d'année que quarante ou cin-
quante mille d'entr'eux n'aillent y
faire des oblations d'or ou d'argent.

Ezbar-Scha y introduit le Christianisme.

Quand Ezbar-Scha parvint à la
couronne, le peuple étoit plongé
dans la plus profonde ignorance; les
prêtres Mahométans étoient les seuls
qui

An. 1618.

ui avoient quelque connoiſſance ans la littérature, & elle ſe bornoit de légeres teintures de Mathéma- ques & d'Aſtrologie. Ezbar-Scha, rince qui joignoit à la piété & à la ıſtice un grand deſir de connoître : d'encourager la ſcience & la ver- ı, fut informé de la réputation des liſſionnaires Chrétiens de Goa. Il ıvita de venir à ſa cour le Pere érôme Xavier & deux autres Jéſui- :s qui étoient dans cette miſſion, : leur promit ſa protection. Ils ac- epterent ſes offres, & ſe rendirent ans ſes Etats, où par leurs exem- les, leur ſcience, & la pureté de :urs mœurs, ils firent un grand nom- re de converſions. Ils répandirent e toutes parts les lumieres de l'inſ- uction, qui diſſiperent en peu de :mps les ténébres épaiſſes dont tout : pays étoit couvert.

Xavier, par le commandement xprès du Mogol, écrivit une apo- ɔgie du Chriſtianiſme, & une ré- ıtation du Mahométiſme & de l'ido- ìtrie. Le Monarque en entendit la :cture & l'explication avec le plus rand plaiſir, & il fit ſouvent ſur ivers articles des objections qui

ROWE, Chap. XI.

An. 1618.

marquoient une grande justesse d'es-
prit, une conception vive, & un
profonde pénétration. Non-seulemen
il donna des patentes pour travaille
à la conversion de ses sujets : pou
les instruire dans la religion Catho-
lique, & pour faire bâtir des Eglises
mais il donna de plus des somme
considérables pour leur entretien &
pour celui des prêtres : accorda pu-
bliquement la liberté de conscience
déclara que la profession du Chris-
tianisme n'avoit rien qui lui déplut
ajoutant qu'il n'auroit aucun chagrin
quand il verroit que toute sa cour
& même les Princes du sang roya
seroient de cette religion : enfin il
promit de ne jamais causer aucun
trouble à ceux qui l'auroient em-
brassée.

Ezbar-Scha s'éloigna ensuite de la
religion de Mahomet ; & enfin il
mourut, laissant la réputation d'un
bon Prince, sans être fermement
attaché à aucune religion. Cependant
il fit profession extérieurement du
Mahométisme jusqu'au dernier sou-
pir, contre l'espérance des Mission-
naires.

CHAPITRE XII.

Jehanguir ſuccede au trône de l'Indouſtan : Son portrait : Il paroît diſpoſé à proteger le Chriſtianiſme : Projet ſingulier propoſé aux Jéſuites: Evénement regardé comme un miracle : Adreſſe étonnante d'un ſinge.

Portrait de Jehan-guir.

JEHANGUIR, fils & ſucceſſeur d'Ezbar-Scha, fut un Prince plein de bonté, d'un caractere gai, aſſés gras, & d'un teint olive. Il parloit avec facilité : ne fut jamais circoncis, & pendant que dans ſon empire on cherchoit la vraie religion, il ne fut inſtruit dans aucune, enſorte qu'il fut plutot un Athée ou un Déiſte que toute autre choſe. Cependant il diſoit quelquefois qu'il étoit partiſan de Mahomet, mais il pratiquoit auſſi diverſes cérémonies particulieres au Paganiſme. Il paroiſſoit ainſi s'être formé une eſpece de religion à ſa fantaiſie ; diſoit qu'il étoit plus grand prophéte que Mahomet, & ſe montroit le matin pour recevoir des reſ-

ROWE, Chap. XII. An. 1618.

pects excessifs de quelques-uns de se
sujets qui suivoient tous ses caprice
Il n'aimoit pas ceux qui changeoien
de religion, & ne marquoit de me
pris pour aucune, excepté pour cell
de Mahomet, contre lequel il pre
noit plaisir à entendre des raillerie
Il eut toujours la plus grande véné
ration pour le nom de Jesus-Christ
& ne permit jamais qu'on en parlâ
avec le plus léger manque de res
pect.

Il augmenta & confirma les reve
nus de la nouvelle Eglise Chrétienne
& pendant plus d'un an il passa deux
heures tous les soirs à écouter de
disputes sur sa doctrine, parlant de
temps en temps de façon à faire croi
re qu'il avoit dessein de se convertir
Sous sa protection les Jesuites éta
blirent un collége, où il envoya se
deux jeunes neveux avec quelque
autres pour être instruits dans la foi
Chrétienne & dans les sciences, &
pour apprendre la langue Portugaise.

Ses neveux sont baptisés.

Ils furent baptisés solemnellement
dans l'Eglise d'Agra, avec la plus gran-
de pompe, après qu'on les eut menés
en procession par toute la ville,
montés sur des Elephants. Sa Majesté

ROWE, Chap. XII.

An. 1618.

marquoit la plus grande ſatisfaction de leur progrès, ce qui faiſoit naître divers ſentiments ſur ſes deſſeins. Quelques-uns penſoient que c'étoit par attachement pour une Egliſe, dont il vouloit devenir membre ; d'autres croyoient qu'il permettoit que ces enfants fuſſent ainſi élevés pour les rendre odieux aux Maures, & affermir d'autant plus ſa domination : mais perſonne ne pénétroit dans ſa penſée : auſſi étoit-elle ſi extraordinaire qu'il y avoit de l'impoſſibilité à la déviner.

Ils abandonnent la religion Chrétienne.

Les deux Princes s'adreſſerent un jour aux Jéſuites, & les prierent de leur donner des femmes Portugaiſes, qui étant Chrétiennes les affermiroient dans une religion ſi différente de celle de l'Indouſtan, puiſqu'elle défendoit la pluralité des femmes, & les mariages avec les Infideles. Les Jéſuites ſourirent de cette demande, & leur firent une légere réprimande, quoiqu'ils ne la regardaſſent que comme une folie de jeunes gens, ſans que leurs ſoupçons allaſſent plus loin : mais le lendemain les Princes revinrent trouver les Peres, & leur dirent que ſi le Roi de Portugal ne

Rowe, Chap. XII. An. 1618.

vouloit pas leur donner des femmes entre ses sujettes, ils ne vouloient plus être de sa religion. En même temps ils remirent leurs croix, leurs bréviaires & leur croyance, comme on le vit évidemment par la suite, aux Missionnaires de qui ils les avoient reçus.

Les Jésuites commencerent à ouvrir les yeux, & à penser avec raison qu'il y avoit plus que des idées de jeunesse dans la demande des Princes, puisqu'ils paroissoient s'écarter entiérement du respect qu'ils leur avoient marqué jusqu'alors. Pour le mieux connoître, ils commencerent à les gronder, & enfin ils les engagerent à leur déclarer que ce qu'ils avoient fait étoit par obéissance aux ordres du Grand Mogol. Cependant le Pere Corsi ne voulut pas recevoir les croix & les autres signes de piété de leurs mains, disant qu'ils ne pouvoient accepter ce qui leur étoit remis par des enfants : que le tout leur avoit été donné par le commandement de l'Empereur, & que s'il vouloit qu'ils le rendissent, il falloit qu'il le leur fît savoir par un des Officiers qui sont chargés ordinairement de ses ordres.

Les jeunes gens rendirent compte à leur oncle de ce qui s'étoit passé, & il en fut très irrité: il fit dire aux Jésuites de venir à l'appartement de ses femmes où il étoit alors. Quand il sut qu'ils étoient à la porte, il envoya une dame leur déclarer que ses neveux avoient agi par ses ordres; que son intention étoit qu'ils retournassent à leur premiere religion, & que le collége n'eût plus lieu. Les Jésuites furent obligés de se soumettre à ce commandement imprévu, & les jeunes gens abandonnerent la religion Chrétienne sans avoir conservé pour elle aucun attachement, & sans qu'il fût demeuré en eux la plus légere impression de la foi qu'ils avoient embrassée. On jugea par cette conduite, & l'on fut ensuite bien convaincu, que le Mogol avoit voulu seulement augmenter son sérail de quelques femmes Portugaises, & l'on me dispensera de dire quel rôle il vouloit faire faire aux Jésuites en feignant d'avoir dessein d'embrasser leur religion. Depuis ce temps, Jehanguir-Scha ne se donna plus aucuns soins pour établir, ni pour encourager la religion Chrétienne.

ROWE, Chap. XII.

An. 1618.

Evénement qu'on regarde comme un miracle.

Quelque temps après cet incident la maison & l'Eglise des Jésuites ayan été consumées par le feu, on trou va dans les décombres un Crucifix qui n'avoit reçu aucun dommage On publia cet événement comme un miracle; l'Empereur en fut informé il fit venir un des Jésuites qui lui en certifia la vérité, & qui eut avec lui une longue conférence. Le Mogol entre autres questions lui demanda s'il vouloit le convertir à la religion Chrétienne; le Pere lui répondit qu'il en auroit la plus grande joie, & l'Empereur répliqua: » J'ai beaucoup en- » tendu parler de vos miracles, & » des merveilles qui ont été opérées » par le nom de votre prophéte; » Je veux faire un bon marché avec » vous: Jettez devant moi un Cruci- » fix dans le feu, & faites avec votre » prophéte quelle convention vous » voudrez pour qu'il soit conservé: » Je vous donne ma parole que s'il » sort du feu sans être consumé, je » me ferai aussi-tôt Chrétien. » Le Jésuite ne crut pas devoir accepter cette condition, & il dit à l'Empereur que Dieu ne s'étoit pas engagé d'obéir à la voix de sa créature: que

c'étoit un crime de le tenter, & que les miracles s'opéroient ſuivant ſa Divine volonté : mais que ſi l'Empereur vouloit, il offroit de ſe jetter lui-même dans le feu pour témoignage de ſa foi, ce que le Grand Mogol ne voulut pas permettre.

Diſpute de religion entre Jehanguir & ſon fils.

Le Prince Corone préſent à cette diſpute, étoit un zélé Mahométan, & ennemi de tous les Chrétiens en général. Il ſoutint que l'épreuve propoſée pour convaincre de la vérité de la religion Chrétienne étoit juſte, & que le Jéſuite devoit être obligé de prendre le turban ſi le Crucifix brûloit. Il rapporta pluſieurs hiſtoires des miracles opérés en des occaſions moins importantes que celle de la converſion d'un ſi puiſſant Monarque, & mêla dans ſon diſcours des termes injurieux contre le Divin Sauveur du monde. Jehanguir en fut irrité : fit une comparaiſon de pluſieurs des actions du Légiſlateur des Chrétiens, avec celles des prétendus ſaints du Mahométiſme : & prouva que la préférence devoit être donnée au Dieu que nous adorons, quoiqu'il ne lui accordât que la qualité d'un très grand prophéte. Il dit qu'au-

cun des miracles qu'on prétendoi avoir été opérés par Mahomet, ou par les plus illustres de ses sectateurs n'étoit comparable à celui de rappeller un mort à la vie, comme Jesus-Christ l'avoit fait sur le Lazare. mais le Prince répondit que donner la vue à un homme aveugle de naissance étoit un grand prodige. Un des courtisans décida la question en disant, que le Prince & l'Empereur son pere jugeoient également avec justesse : que le plus grand miracle étoit certainement de donner la vie à un mort; mais qu'un œil naturellement aveugle étoit un corps mort, puisque la vue est la vie de l'œil : qu'ainsi celui qui donnoit la vue à un œil aveugle de sa nature animoit réellement un mort, d'où il conclut que celui qui avoit ressuscité le mort n'avoit pas fait un plus grand prodige que celui qui avoit donné la vue à l'aveugle. Cette décision termina la contestation du pere & du fils, & l'on cessa de disputer.

Avant de terminer ce que nous avons à dire sur l'Indoustan, nous allons rapporter une histoire dont la vérité est fortement attestée : ce-

pendant nous ne prétendons pas la garantir, mais nous laiſſons au Lecteur la liberté d'en porter ſon jugement.

Rowe, Chap. XII.

An. 1618.

Adreſſe d'un Charlatan.

Il y a peu d'endroits où l'on trouve autant de Charlatans que dans le Bengale; un homme de ce pays amena à la cour de Jehanguir-Scha un ſinge très curieux, diſant qu'il étoit un excellent devin, qualité que les Indiens en général attribuent à ce ſingulier animal. Sa Majeſté s'amuſa long-temps de ſes tours d'adreſſe, & entr'autres ſoupleſſes, l'anneau de l'Empereur ayant été donné ſecrettement à un des courtiſans, le ſinge le découvrit auſſi-tôt, quoiqu'il y en eût pluſieurs autres de préſents. Enſuite on écrivit en langue Perſanne ſur différents morceaux de papier les noms de douze légiſlateurs; on confondit le nom ſacré du Chriſt avec ceux de Moïſe, de Mahomet, d'Ali, &c. & on les mêla bien enſemble dans un ſac. Il fut ordonné au ſinge de deviner lequel étoit celui qui enſeignoit la vérité, & il tira le nom du légiſlateur des Chrétiens. Cette diſtinction ſurprit d'abord un peu le grand Mogol: mais penſant que

ROWE, Chap. XII. An, 1618.

le maître du singe pouvoit savoir lire la langue Persanne, & qu'il guidoit l'animal par quelque moyen caché, il fit écrire le même nom dans la langue de la Cour, & le singe fit encore le même choix, avec cette circonstance qu'il baisa respectueusement le papier qu'il tira du sac.

Un Officier qui étoit présent, pria l'Empereur de lui permettre de prendre les noms, & qu'il lui promettoit de découvrir la supercherie, parce qu'il étoit pleinement persuadé qu'il y en avoit. Le Grand Mogol lui en ayant donné la permission, il mit seulement onze noms dans le sac, & garda le douzieme dans sa main. Le Singe examina avec un air d'attention tous les papiers, qu'il rejetta également, & le Monarque lui ayant commandé d'en apporter un, il marqua son refus en les déchirant tous en piéces. Ensuite il sauta sur l'Officier, & lui prit la main, où il avoit caché le nom de Jesus-Christ. On prétend que cette avanture se passa en présence de beaucoup de monde: qu'elle rendit le Grand Mogol pensif: qu'il acheta le Singe, & le tint en grande estime.

An. 1618.

Commerce de l'Indoustan.

Les marchandises qu'on vend avec le plus d'avantage dans l'Indoustan, sont les armes à feu, les épées, les couteaux, les tapisseries, les draps d'or ou d'argent, les étoffes brillantes, les soyeries, les vins de liqueur, les riches housses de chevaux, les chiens de chasse de toute espèce, les plumes d'oiseaux, les estampes, les peintures qui ont diverses figures bien éxécutées, les montres, les chaînes de montres, les verres ardents, les lunettes d'approche, les verres à boire, les pierres précieuses bien montées, les cachets bien gravés, les cabinets, toutes sortes de bijoux curieux, les ciselures délicates, & particuliérement les ouvrages de la Chine.

Les naturels du pays sont ingénieux & affables : ils apprennent facilement à imiter ce qu'on leur montre, sont excellents artistes & bons peintres, comme ils le prouverent en imitant si bien les peintures présentées par Thomas Rowe au Grand Mogol, ainsi qu'en faisant de très bons carosses sur le modèle de celui que cet Ambassadeur avoit fait apporter d'Angleterre. Suivant le sen-

Rowe, Chap. XII

An. 1618.

timent de ce Ministre, les affaires se feroient beaucoup mieux par un agent particulier, né dans le pays, connu à la Cour, bien instruit du commerce, auquel on donneroit mille roupies par an, que par dix Ambassadeurs.

Lettre du Mogol au Roi Jacques I.

Quand Sir Thomas Rowe fut prêt à partir pour l'Angleterre, le Grand Mogol le chargea d'une lettre adressée au Roi Jacques Premier. L'intitulé en est assés singulier pour mériter de trouver ici sa place :

» Au Roi descendu légitimement » de ses Ancêtres, habile dans l'art » militaire, & revêtu de l'honneur » & de la justice. Au Chef qui mé» rite tout commandement, pour sa » force & sa persévérance dans la » Religion, enseignée par le Grand » Prophéte Christ: au Roi Jacques, » dont l'amitié à fait sur mes pen» sées, une impression qui ne sera » jamais détruite. Comme l'odeur » de l'ambre, ou comme un jardin » rempli de fleurs, dont la beauté » & l'odeur va toujours en augmen» tant ; ainsi mon amitié envers vous » s'accroîtra & augmentera tou» jours, &c. »

Cette lettre contenoit des assu-ances d'amitié pour les Sujets d'Angleterre, & des promesses de pro-éger les Marchands qui viendroient le ce Royaume. Quand elle fut finie, e Grand Mogol fut très embarassé à choisir l'endroit où il placeroit le sceau, de façon à ne se pas avilir, & à ne pas offenser le Monarque auquel elle étoit adressée. Il pensoit que s'il le mettoit au bas, ce seroit s'abaisser lui-même, & que s'il le mettoit au commencement, le Roi Jacques pourroit le regarder comme un manque d'égards. Après y avoir bien réfléchi, l'Empereur se détermina à donner la lettre ouverte à l'Ambassadeur, & à lui donner en même-temps le sceau, qui étoit d'argent, & portoit pour gravure la Généalogie de Tamerlan, dont il étoit le neuvieme descendant. Il lui dit de donner l'un & l'autre à son Souverain, afin qu'il mit lui-même le sceau à l'endroit de la lettre qu'il croiroit le plus convenable.

On peut juger du peu de dépense qu'on fait en ce pays par le recit de M. Thomas Coriat : il assure qu'il ne dépensa que trois livres sterling

ROWE, Chap. XII. An. 1618.

en dix mois, qu'il employa à voya-
ger à pied d'Alep à Ardſmère, o
le Mogol réſidoit alors, & ſur ce
trois livres il dit, que quelques Chré-
tiens Arméniens le frauderent de di
ſchellings, enſorte que ſa dépenſ
réelle ne fut que de cinquante ſchel-
lings, & qu'en quelques endroits i
fut très bien traité pour un ſol d'An-
gleterre par jour, c'eſt-à-dire pou
deux ſols de notre monnoye.





DESCRIPTION
DE L'EMPIRE DU JAPON

Et des mœurs des Habitants, extrait du nouveau système de Géographie de M. Fenning & Collyer.

CHAPITRE PREMIER.

De la situation, & de l'étendue du Japon. Rocs & Gouffres sur les côtes: Des Volcans: Des Bains-chauds, & des fréquents Tremblements de terre dans ce pays.

Introduction.

Après avoir rapporté l'Ambassade de Sir Thomas Rowe au Mogol, l'ordre des matieres & celui de la Chronologie auroient exigé que l'Auteur Anglois, dont je donne la Traduction, eût parlé des Ambassades des Hollandois à la Chine & au Japon. Les relations en sont également

Description du Japon. Chap. I.

intéressantes, & auroient fait co
noître à fond, en les dépouillant
leur prolixité, les productions
pays, & les mœurs des habitan
Si les bornes que je me suis prescr
tes dans le petit nombre de Suppl
ments que je joints à ma Traductio
ne m'avoient arrêté, je me sero
étendu, avec une égale satisfaction
sur l'un & sur l'autre : mais comm
on trouvera une description assez de
taillée de la Chine dans l'Extrait d
voyage de Gemelli, je me suis con
tenté de donner un simple coup d'œi
sur le Japon, tiré de la nouvell
Géographie Angloise, ouvrage nou
veau qui mérite d'être bien accueilli
tant par l'exactitude qui y regne, qu
parce qu'il est exempt de la séché-
resse presque inséparable des traités
Géographiques. J'ai retranché à re-
gret une partie de cette description
intéressante ; mais j'espere que le
Public en sera dédommagé par la
Traduction entiere de cette Géogra-
phie, quand j'aurai satisfait à d'au-
tres engagements.

Situation & division du Japon.

Le riche Empire du Japon est nom-
mé par les naturels Niphon, qui si-
gnifie la fondation du soleil : les Chi-

ois lui donnent le nom de Zippon
u Siphon. Les isles qui le compo-
ent sont situées dans l'Océan pacifi-
ue à l'Est de la Chine, entre le
rente & unieme & le quarante-
leuxieme degré de latitude septen-
rionale, & s'étendent depuis le cent
inquante-septieme degré de longitu-
le jusqu'au cent soixante & quinzie-
ne : le soleil se leve dans cet Em-
ire environ neuf heures avant qu'il
aroisse sur notre horison.

Niphon la plus grande des isles du Japon s'étend du Sud à l'Ouest, & tourne ensuite vers le Nord. Elle a environ neuf cents mille de longueur, & en quelques endroits près de trois cents soixante de largeur; deux autres isles beaucoup moins étendues l'accompagnent, & n'en sont séparées que par de petits détroits. La seconde en grandeur se nomme Saikof, ou Pays-Occidental : elle a environ cinq cents quatre-vingt-douze mille de tour. La troisieme nommée Sikokf, ou Pays-des-quatre, parce qu'elle est partagée en quatre Provinces, est presque quarrée, & située entre les deux autres, au Sud-Ouest de la premiere. Ces trois isles sont environ-

Description du Japon. Chap. I.

nées d'un très grand nombre d'au-tres, dont quelques-unes sont pet-tes, stériles & remplies de rochers mais il y en a beaucoup de grandes riches & fertiles, gouvernées pa de petits Princes.

Toutes ces isles, en y joignan les deux qui ont été conquises sur l Royaume de Corée, sont partagée en soixante & huit Provinces : on le subdivise en six cents-quatre districts qui s'étendent encore sur quelque autres isles beaucoup plus éloignées Ces dernieres paroissent ne pas fair partie du Japon ; cependant elles son soumises à l'Empereur, ou viven sous sa protection.

Bornes naturelles du Japon.

Les frontieres de cet Empire son défendues par des côtes pleines d montagnes & de rochers, & par une mer très sujette aux tempêtes. Il y a tant de bas fonds qu'il ne peut y aborder que de petits bâtiments, même avec beaucoup de danger, parce qu'on ne connoît pas la profondeur de l'eau dans la plus grande partie des golphes & des ports ; & que dans ceux qui sont même connus par les Pilotes du pays, les vaisseaux un peu considérables ne peuvent y être en

ſureté. Il ſemble que la nature a deſtiné ces Iſles à former un petit monde ſéparé & indépendant du reſte de l'univers, d'autant plus qu'elles produiſent tout ce qui eſt néceſſaire pour rendre la vie des habitants commode, & même délicieuſe, ſans qu'ils ayent beſoin du ſecours des autres nations.

Gouffres ſur les côtes.

Les côtes du Japon ſont encore défendues par deux gouffres très dangereux, l'un auprès de Simbara, & l'autre ſur la côte de Kijnokuni. Le premier dans le temps de la haute mer eſt au niveau du reſte des eaux; mais auſſi-tôt qu'elle commence à baiſſer, il ſe forme un tournant d'une violence prodigieuſe, qu'on prétend qui s'enfonce juſqu'à la profondeur de ſeize braſſes. Il engloutit les chaloupes, les vaiſſeaux, les barques, & tout ce qui a le malheur de ſe trouver dans l'étendue de mer qu'il contient, les briſe en pieces contre les rochers, & les rejette quelquefois à pluſieurs milles de diſtance. Le ſecond gouffre tourne avec un bruit épouvantable autour d'une petite iſle de roches, que la violence de ce mouvement entretient dans un trem-

Description du Japon. Chap. I.

blement perpétuel ; mais quoique dernier paroiſſe affreux, il eſt be coup moins dangereux que l'aut parce qu'on entend le bruit à grande diſtance, & qu'on le p éviter aiſément.

Les Trombes ſont très fréquen dans les mers du Japon, particul rement vers les côtes. Les ignora Japonois croyent que ce ſont des peces de dragons d'eau avec une lo gue queue du même élement, qui s'e volent dans les airs par un mouv ment rapide, auſſi leur donnent- le nom de Dragons-jailliſſants.

Des Volcans.

Le Japon eſt remarquable par grand nombre de montagnes br lantes : on voit près de Sirando u petite iſle ou rocher qui a brûlé tremblé pendant pluſieurs ſiecles ; u autre iſle vis-à-vis de Satzuma form auſſi depuis pluſieurs centaines d'a nées un volcan, qui brûle, & s'a rête par intervalles. Au ſommet d'un montagne dans la Province de Sigo eſt une caverne, qui vomiſſoit autre fois des flammes ; mais elles ont ceſſé vraiſemblablement faute de matiere conbuſtibles. Dans la même Provin- ce, près d'un temple conſacré au

)ieu jaloux d'Aſo, il ſort un feu
erpétuel du ſommet d'une monta-
ne. Dans celle de Sikuſen eſt une
utre montagne ardente, où l'on avoit
reuſé anciennement une carriere de
harbon : le feu y prit par haſard, ou
ar le peu de ſoin des ouvriers ; & de-
uis elle n'a ceſſé de brûler. On voit
le temps en temps une fumée noire,
ccompagnée d'une odeur infecte,
'élever du ſommet d'une fameuſe
nontagne, nommée Feri, dans la
rovince de Seruga. On prétend
u'elle eſt preſque auſſi haute que
e Pic de Ténériffe ; mais pour la
eauté & pour la forme, elle n'a
oint d'égale au monde : le ſommet
ſt couvert d'une neige éternelle. Près
le Simabara, eſt une autre monta-
ne fort étendue, mais peu élevée,
qu'on appelle Unſen ; le ſommet en
eſt ſtérile & couleur de ſouffre : il
en ſort ſouvent une fumée qu'on re-
marque à pluſieurs milles de diſtance :
le terrein en pluſieurs endroits eſt
d'une chaleur brûlante, & ſi léger &
ſpongieux, qu'excepté quelques par-
ties où il croît des arbres, on ne
peut y marcher ſans une frayeur con-
tinuelle, cauſée par le bruit & les

Description du Japon. Chap. I.

craquements qu'on entend ſous ſ
pieds. L'odeur du ſouffre y eſt ſi fort
qu'à l'eſpace de pluſieurs milles, c
ne voit aucun oiſeau : quand il
tombe de la pluie, elle fait un eff
ſemblable à celui d'une chaudier
bouillante ſur un feu très ardent.

Bains chauds.

On trouve ſur cette montagne &
aux environs pluſieurs ſources fraî
ches, & des bains chauds, qu'o
prétend très efficaces pour la guéri
ſon des maladies, qui ſont les ſuite
de la débauche. Il y en a un gran
nombre d'autres en différentes par
ties de l'Empire, dont on fait u
grand uſage pour diverſes maladie
internes & externes.

Tremblements de terre.

La même cauſe qui produit tan
de volcans au Japon, eſt probable
ment celle qui rend ce pays plus ſuje
aux tremblements de terre, qu'au-
cune autre partie du monde : l'un &
l'autre étant occaſionnés par la quan-
tité prodigieuſe de ſouffre & de nitre
répandus dans les entrailles de la terre.
Ces tremblements ſont ſi fréquents
au Japon, que les habitants ne les
craignent pas plus, que nous ne re-
doutons le tonnere & les éclairs en
Europe. Ils croyent qu'ils ſont cau-
ſés

ſés par un grand veau marin qui ſe gliſſe ſous terre : cependant les chocs en ſont quelquefois ſi violents, & ils durent ſi long-temps, que des villes entieres en ſont renverſées, & que des milliers d'habitants ſont enſévelis ſous les ruines. Il y en eut un particulierement en 1703, accompagné d'un feu très vif qui ſortit en même temps, & conſomma la plus grande partie de Jedo, avec le Palais du Roi, & deux cents mille habitants. Cependant quelques endroits ne ſont jamais expoſés à cette calamité : pluſieurs Japonois croyent qu'ils ont leurs fondements ſur le centre immobile de la terre ; mais d'autres attribuent ce privilege à la ſainteté des lieux, & à la puiſſante protection de leurs dieux tutélaires.



Description du Japon.

Chap. II.

CHAPITRE II.

Description générale du climat, du terroir, des productions, & des rivieres du Japon : Des minéraux & des pierres précieuses : des arbres, des arbrisseaux, des plantes, des fleurs & des différentes especes de bled.

Température du Japon.

LE Japon est sous un climat très sain, & jouit de tous les avantages des pays tempérés. Cependant le temps y est sujet à de fréquentes variations, des neiges & de la gelée assez vive en Hiver, des tonnerres furieux en Eté. Il y tombe souvent des pluies, particulierement en Juin & Juillet; mais elles n'y sont pas régulieres comme dans les Indes Orientales.

Productions du pays.

Quoique le pays soit naturellement montagneux & stérile, l'industrie des habitants lui fait produire tout ce qui leur est nécessaire, & ils ont de plus beaucoup de poisson de mer & d'eau douce. Les endroits même les moins cultivés produisent des plantes, des arbres, & des fruits, qui en général sont

d'un goût excellent par la culture & les ſoins des Japonois. Les avantages qu'ils retirent de cette activité, ſont une preuve bien évidente qu'il n'y a preſque aucune hauteur ſi eſcarpée qu'elle ſoit, ni aucun terrein ſi ſtérile qu'il paroiſſe, qui ne puiſſe dédommager le cultivateur de ſes peines. Le nombre preſque infini de petites iſles ſéparées par d'étroits canaux, ſont à l'égard de tout l'Empire, ce que les divers pays de la terre ſont par rapport à la totalité du globe. La différence de terroir & de ſituation occaſionne une variété preſque infinie dans les productions : dans quelques-unes on trouve de l'or, en d'autres de l'argent ; les unes donnent du cuivre, d'autres de l'étain, d'autres du plomb, d'autres du fer. Une des montagnes brûlantes fournit du ſouffre en abondance, qu'on trouve auſſi en fouillant en divers endroits ; une autre produit la terre blanche, dont on fait les ouvrages de porcelaine. Le bois propre à bâtir, le charbon de pierre, les bœufs, les chevaux, le riz, les chataignes, les figues & d'autres fruits ſe trouvent dans autant de diverſes Provinces.

Description du Japon. Chap. II.

Les côtes de l'une sont fameuses par les coquillages ; celles d'une autre sont remarquables par les herbes & les plantes marines. On trouve des perles dans le golphe d'Omura, de l'ambre gris sur les bords des isles de Riuku ; on tire de plusieurs Provinces du crystal & des pierres précieuses. Enfin les Japonois n'ont pas besoin de faire venir de plantes médicinales du pays étranger, & même quelques-unes de leurs vallées & de leurs montagnes fournissent des plantes & des arbres qu'on ne pourroit trouver ailleurs, qu'en parcourant diverses contrées.

Des Rivieres.

Il y a plusieurs lacs & différentes rivieres extrêmement rapides, tant à cause de la hauteur des montagnes d'où elles tombent, que par rapport aux pluies abondantes qui les grossissent, ce qui empêche qu'on puisse y construire des ponts. Celle d'Ujin, entr'autres, est si forte que dans les plus basses eaux, il faut cinq hommes qui en connoissent bien le lit pour passer un cheval d'un bord à l'autre, & le garantir des pierres que cette riviere entraîne. Il y a des gens dont l'unique métier est de passer à

gué les voyageurs, & ils en répondent ſur leurs vies par les loix du pays.

Deſcription du Japon. Chap. II.

L'Empereur ſe reſerve la ſuprême juriſdiction ſur toutes les mines du Japon, & il prend les deux tiers de leur produit, tant de celles d'or que des autres métaux : l'autre tiers appartient au Seigneur du terrein, qui demeure ordinairement ſur les lieux, & par ſon induſtrie rend ſa part à peu près égale à celle du Souverain. La plus riche de toutes, & celle qui produit l'or le plus fin eſt dans l'iſle de Niphon. Il y en a une autre dans la Province de Tsikungo qu'on a été obligé d'abandonner à cauſe de l'abondance d'eau qui la rempliſſoit. Cependant on obſerva qu'en coupant le roc au-deſſous de la mine, qui eſt ſur une montagne, on pourroit donner un écoulement ſuffiſant, & les laborieux Japonois ne tarderent pas à ſe mettre à l'ouvrage. Dans le temps où ils commençoient à y travailler il ſurvint un violent orage, accompagné de tonnerre, & quoique ce phœnomène ſoit très ordinaire dans ce pays, il ſuffit pour les y faire renoncer, s'i-

Description du Japon. Chap. II.

maginant par une superstition ridi
cule que le Dieu protecteur de l:
mine étoit offensé de ce qu'ils vou-
loient creuser ainsi dans les entrail-
les de la terre.

Les mines les plus abondante:
sont celles de cuivre, & l'on en ra-
fine le métal à Saccai l'une des cinq
principales villes de l'Empire. En pu-
rifiant le cuivre on en sépare aussi
beaucoup d'or qui y est joint. L'argent
est aussi très fin au Japon, & l'é-
taim est plus beau qu'en aucun au-
tre pays du monde. Comme le cui-
vre y est moins cher que le fer, on
en fait communement des gonds
de porte, des hameçons & divers
ustensiles qui sont de fer dans les
autres pays. On ne se sert jamais de
cuivre pour les vases où l'on cuit les
vivres, & on les fait tous de fer pré-
paré, usage qui devroit être prati-
qué dans tous les pays bien policés.
Le charbon de pierre y est très com-
mun dans les Provinces Septentrio-
nales.

Des pierres précieuses.

Dans une montagne de la Pro-
vince d'Osju on trouve de très belles
agathes assez semblables à des saphirs,
des cornalines & du jaspe. Les Ja-

ponois faifoient autrefois peu de cas des perles qui font affez communes vers l'ifle de Saikokf, mais depuis qu'ils ont vu que les Chinois les achetoient très cher, ils les ont recherchées avec plus de foin. Ils ont auffi une efpéce de naphte de couleur rouge, qu'ils brûlent dans les lampes où elle tient lieu d'huile, & l'on trouve fouvent de l'ambre-gris fur les côtes, particuliérement dans les inteftins des veaux marins qu'on y darde.

Des arbres & des arbriffeaux.

Les plantes marines, les champignons, les éventails de mer, le corail & les coquillages de toutes efpéces font en quantité dans les mers du Japon, & auffi beaux que ceux de l'ifle d'Amboyne, mais les naturels n'en font aucun cas. L'arbre du vernis produit un fuc laiteux d'où vient la plus belle lacque qu'on trouve dans tout l'univers : elle y eft fi eftimée que fur la table de l'Empereur on en préfére les vafes à ceux d'or & d'argent. Les mûriers y font très communs, & font fubfifter un grand nombre de Villes & de villages par le produit qu'ils tirent des manufactures de foye. Le Kadri, ou

arbre à papier eſt de l'eſpéce des mûriers : nous en parlerons plus au long au Chapître où nous traiterons des manufactures. Le ſancio eſt orné de pointes, l'écorce & les coſſes tiennent lieu de poivre & de gimgembre. L'arbre dont on tire le camphre porte des bayes noires & pourpre : on en fait infuſer la racine & le bois coupé en petits morçeaux pour avoir le camphre, qui eſt de beaucoup inférieur à celui de Borneo, qu'on tire par des inciſions faites à l'arbre.

Du Thé.

Quoique le thé ſoit l'arbriſſeau le plus eſtimé du Japon, il n'occupe d'autre place que les bordures des champs de riz & les terreins qui ne peuvent produire autre choſe. On en plante les graines à quelque diſtance les unes des autres & les cultivateurs ſoigneux mettent au pied de la fiente humaine mêlée avec de la terre pour fumier. Les feuilles ſont propres à être cueillies après trois ans, & à ſept ans cet arbriſſeau eſt de la hauteur d'un homme, mais il ne s'éleve jamais plus haut.

Des fruits.

Les pêches, les abricots & les prunes, dont il y a de deux eſpéces,

pourpre & blanche différentes des notres ſont très communes au Japon, mais on y plante peu de vignes, parce que le raiſin n'y parvient pas à une maturité complette. On n'y eſtime les ceriſiers que pour les fleurs, dont on orne les temples, & qui plaiſent dans les jardins ; il y a des citrons, des oranges, & des limons de la forme des pêches : il y en a une autre eſpéce qui ne ſont pas plus gros qu'une muſcade, & dont le goût eſt très aigre : ils croiſſent ſur un arbriſſeau & l'on s'en ſert beaucoup pour la cuiſine. Les figues ſont de trois ſortes, dont celle d'Europe eſt la plus rare : il n'y a pas de pommiers, mais ſeulement des poires d'hyver : on y trouve beaucoup de marons plus gros & meilleurs que les nôtres. Les noix viennent particuliérement dans les Provinces Septentrionales, & l'on en tire une huile qui reſſemble beaucoup à l'huile d'amendes douces. Une autre eſpéce de noix qu'on nomme ginan donne auſſi de l'huile excellente.

Il y a deux ſortes de chênes qui ſont très différents des nôtres,

Description du Japon Chap. II.

les cyprès & les sapins sont très communs dans les forêts : on en plante le long des routes, & dans les endroits où il ne peut venir autre chose, mais pour en conserver l'espéce, on ne peut en abattre que par la permission du Magistrat, & il faut en planter d'autres à la place. Le finoki & le fungi sont deux espéces de cyprès, dont le bois ne s'imbibe jamais d'eau, & il est défendu par l'Empereur d'en couper sous quelque prétexte que ce soit. Le bois de fer est ainsi nommé à cause de sa dureté : de deux sortes d'érable l'un devient de couleur de pourpre au printems & l'autre en automne ; c'est aussi la couleur du fasi dans cette derniere saison.

Des plantes & des fleurs.

Il n'y a peut-être pas de pays au monde où l'on voye autant de belles plantes & de belles fleurs qu'au Japon; & la nature les y a répandues avec profusion dans les campagnes, sur les hauteurs, & dans les forêts. Celles qu'on transplante dans les jardins acquierent de nouvelles beautés par la culture. Les principales sont le tsubacki, gros arbrisseau dont les fleurs ressemblent à nos roses : Le

ſatsuki qui a des fleurs pareilles au lis, mais couleur de pourpre, & une autre eſpéce couleur de chair: le ſakanandſio dont les fleurs ſont plus grandes & de même forme. Nos lis, nos matricaires, nos giroflées, nos narciſſes, & pluſieurs autres fleurs de l'Europe y ſont très communes: mais ce qu'elles gagnent ſur les nôtres par la beauté & par la vivacité des couleurs, elles le perdent en groſſeur & en odeur. On doit faire la même remarque ſur les fruits, dont le goût eſt beaucoup moins agréable que celui des mêmes eſpéces qu'on trouve à la Chine ou aux Indes.

Des grains.

Les principales productions de la campagne, qui ſervent particuliérement à la nourriture de l'homme, ſont celles que les Japonois nomment les cinq fruits; le riz qui eſt très blanc, très nourriſſant, & dont ils font auſſi une eſpéce de bierre: l'orge qui ſert à nourrir les troupeaux & à faire des gateaux. Le froment qui eſt à très bas prix. Les féves, groſſes comme les pois de Turquie & le ſobean qui reſſemble beaucoup à nos lentilles. Ils ont auſſi

Description du Japon. Chap. II.

du bled d'Inde, du millet, de toutes sortes de pois & beaucoup d'autres légumes.

Les navets y sont d'une grosseur excessive, & ils les mangent cruds & cuits. Les raves, les carottes, les gourdes, les melons, les concombres y viennent en abondance avec plusieurs sortes de laitues; mais outre ce qui doit son accroissement à la culture, les endroits les moins cultivés, les montagnes & les côtes produisent naturellement des racines, des fleurs & des fruits, qui méritent non seulement de nourrir le commun peuple, mais encore de paroître sur la table des Grands.

CHAPITRE III.

Des bêtes à quatre pieds, des Oiseaux, des Insectes & des Reptiles.

Des quadrupedes.

IL y a peu d'animaux à quatre pieds au Japon en comparaison de l'étendue de cet Empire. Les bêtes sauvages n'y trouvent pas de lieux déserts pour multiplier, & les ani-

Description du Japon. Chap. III.

maux domeſtiques n'y ſont élevés que pour l'agriculture & le tirage, tant parce que la doctrine de la tranſmigration des ames empêche les habitants de s'en nourrir, que parce qu'ils préferent d'appliquer le produit des terres à l'entretien des hommes plutôt qu'aux pâturages.

Les chevaux ſont petits, mais il y en a qui valent ceux de Perſe : quoiqu'il y ait des bœufs & des vaches, les habitants ignorent l'uſage du lait, du beurre & du fromage. Les buffles ſont très gros, avec une boſſe comme les chameaux, & ils ſervent aux voitures dans les Villes. Ils n'ont ni élephants, ni chameaux, ni ânes, ni mulets, ni brébis, ni chévres, & très peu de porcs, qui leurs ont été apportés de la Chine. Il y a beaucoup de chiens, mais d'une eſpéce commune ; il n'en eſt pas de même des chats : on en voit d'argentés d'une grande beauté avec des taches jaunes & noires & la queue très courte : ils ſont l'amuſement des dames.

Des bêtes ſauvages.

On ne trouve au Japon ni lions, ni tigres, ni leopards, les bêtes ſau-

Description du Japon. Chap. III.

vages ſont quelques ſinges aſſez dociles, des ours d'une petite eſpéce, des cerfs, des lievres, & des ſangliers, mais peu nombreux : quelques ſectes en peuvent manger en certain temps de l'année. Les renards qui y ſont communs paſſent pour être animés d'un eſprit malin. L'Itutz qui eſt petit & de couleur rouge, & le Tin qui eſt un peu plus gros vivent ſous les toîts, où ils font la chaſſe aux oiſeaux, mais ils ſont ſi doux qu'on les regarde comme animaux domeſtiques. Il y a beaucoup de ſouris & de rats qu'on apprivoiſe & auxquels on fait faire des tours à Oſacca, ville qui abonde en charlatans & en farceurs.

Des oiſeaux.

Les gens du peuple vendent des poulets & des canards pour ceux qui ſont au-deſſus du ſcrupule, mais dans l'année de la mort de l'Empereur, ou quand il plaît au Monarque, il eſt défendu de tuer ou vendre aucune bête au marché dans tout l'Empire. Les coqs ſont en plus grande vénération que les poules parce qu'ils ſervent à meſurer le temps, & qu'on prétend qu'ils en prédiſent les changements. En général le pays

est si peuplé qu'il n'y a presque point d'oiseaux sauvages. La grue a le privilége particulier de ne pouvoir être tuée sans un ordre exprès de l'Empereur. Il y en a de blanches & de cendrées : les herons y sont blancs, gris & bleus, les derniers aussi gros que des grues. Les oyes sauvages nuisent beaucoup aux campagnes, & cependant il est défendu de les tuer sous peine de mort. Les canards sont d'une grande beauté pour la couleur & pour la forme. Il en est de même des phaysans, dont quelques-uns ont la queue de trois pieds de long aussi éclatante que celle du paon. Il y a aussi des cigognes & des faucons.

Le misago ou bisago est un oiseau vorace qui vit particuliérement de poisson : le foken ne vôle que la nuit & est d'un goût délicieux. Les allouètes chantent beaucoup mieux que celles d'Europe. Les rossignols sont vendus très chers quand ils ont la voix forte : les becassines, les pies, les mouettes, les cormorans, les hirondelles, & les moineaux sont aussi communs que dans nos contrées.

Description du Japon. Chap. III.

Des mouches & des papillons.

Les Japonois ont des abeilles, & par conséquent du miel & de la cire mais en petite quantité : ils ont auſſ des guêpes, des frélons, des couſins des mouches, des ſauterelles, de cerfs-volants, & un grand nombre d'autres inſectes comme en Eu rope. Ceux particuliers au clima ſont les papillons de montagne, entiérement noirs, ou diverſifiés de noir, de blanc & d'autres couleurs : le kamuri, eſpéce de mouche de nuit très belle, groſſe, & marquetée. Le ſebi, de l'eſpéce des eſcarbots, qui paſſe par diverſes transformations, & rend un cri perçant qu'on entend à un mille de diſtance, il y en a de trois ſortes. Les cantharides qui ſont très belles, mais dont ils ignorent l'uſage : des mouches de nuit, longues comme le doigt, avec quatre aîles & d'une ſi grande beauté que les dames les conſervent par curioſité : & pluſieurs autres eſpéces, dont il ſeroit trop long de faire l'énumération.

Des inſectes & des ſerpents.

Les fourmis blanches que les Japonois nomment perceurs ſont très nuiſibles, en ce qu'elles percent les coffres, les ballots, les armoires, &

ſont en peu de temps un très grand dégât aux endroits où elles s'attachent. Les lézards ſont pareils à ceux d'Europe. Il y a peu de ſerpents : la piqûre des verds eſt ſuivie d'une mort prompte, cependant les ſoldats en mangent la chair, parce qu'ils croyent qu'elle les rend courageux. On en trouve d'autres d'une groſſeur & d'une figure monſtrueuſe dans les eaux & ſur les montagnes.

Deſcription du Japon. Chap. III.

CHAPITRE IV.

Deſcription des Japonois : De leurs habillements tant en Ville qu'en voyage : Leurs mariages, leurs funérailles, leur caractere : leur habileté dans les arts & pour les manufactures : Comme ils font le papier, & le ſel : Préparation du thé : Comment ils le boivent.

Figure des Japonois.

LA diverſité entre les habitants des différentes Provinces du Japon eſt ſi grande qu'il ſemble qu'ils ne ſoyent pas de la même nation :

Description du Japon.

Chap. IV.

en général ils ſont de figure très dé ſagréable, petits, de couleur tar née, le nez plat, les paupieres pe tites & épaiſſes; les jambes groſſe & courtes : mais les deſcendants de familles nobles approchent plus d la figure des Européens. Les plu forts, les plus braves, & les plu polis, ſont ceux des Provinces d Satzuma & de Finga : on trouv auſſi beaucoup de politeſſe dans le habitants de l'iſle de Saikokſt, don la figure eſt moins déſagréable qu dans celle de Niphon.

Leur habillement en ville.

Les Japonois s'habillent de ſoye & de coton; ils portent une veſte courte ſur la peau, une longue ro- be, & ont par-deſſus un manteau dans leurs maiſons, mais ils le quit- tent quand ils ſortent, au contraire des autres peuples. Ils ſont raſés à la réſerve d'une couronne, vont or- dinairement tête nue, & portent ou font porter par leurs domeſtiques un paraſol. Les pauvres & les ri- ches ont une épée, ou au moins un poignard au côté & un éventail à la main. La nobleſſe & les ſol- dats ont le privilége de porter deux épées. Les rangs ſont diſtingués par

la couleur & la richesse des étoffes, mais ils portent tous le noir dans les fêtes & les réjouissances, & le blanc dans les temps de deuil. On trouve la même singularité dans plusieurs de leurs usages.

Description du Japon. Chap. IV.

Leur habillement est totalement différent quand ils sont à cheval, ou quand ils voyagent. Ils portent alors un grand chapeau de bamboucs fendus, ou de paille, attaché autour du col avec une bande de soye ou de coton. Ce chapeau est transparent, léger, & très bon contre la pluye : les femmes en portent en tout temps dans les villes & dans les villages. Les voyageurs pour se garantir de la pluye ont un grand manteau doublé de papier huilé, qui couvre l'homme, le bagage & la croupe du cheval. Ils ont de grands caleçons qui leur couvrent les jambes, & qui sont fendus pour recevoir le bout de leurs longues robes, qui autrement leurs seroient très embarassantes tant à pied qu'à cheval. Quelques-uns ont un court manteau par-dessus le caleçon, d'autres au lieu de bas s'envellopent les jambes de larges rubans. Les do-

Celui de la campagne.

Description du Japon.

Chap. IV.

meſtiques ne portent point ordinai rement de culottes : ils attachen leurs robes autour de leurs ceintu res pour être plus agiles, & n'on aucune idée de la pudeur. Les deu ſexes ne vont jamais ſans éventail ceux qu'ils portent dans les voya ges repréſentent ordinairement le chemins, indiquent les diſtances, le auberges, & le prix des proviſions D'autres au lieu d'éventail portent en route le livre de voyage que de pau vres enfants vendent toujours ſu les chemins. Rien n'eſt ſi ridicule que la figure d'un Japonois ainſi trouſſe pour voyager : gros, court, aſſis à cheval les jambes croiſées avec ſon grand chapeau, ſes larges culottes & ſon manteau, il paroît beaucoup plus large qu'il n'eſt haut. Le cavalier ne tient jamais la bride : c'eſt un valet qui marche à côté de la tête du cheval, & qui s'amuſe avec ſes camarades, s'ils ſont pluſieurs, à chanter des chanſons gayes, tant pour ſe déſennuyer que pour animer la monture du maître. Les Grands ſont portés par leurs gens dans une eſpéce de chaiſe, quelque long que ſoit le voyage.

Description du Japon. Chap. IV.

Les mariages sont célébrés devant les Bonzes, ou Prêtres, aux pieds d'une idole : les accordés tiennent chacun un cierge, ou plutôt une lampe à la main, pendant que ce Ministre prononce quelques paroles; ensuite la mariée brûle les babioles qui ont servi à amuser son enfance, & les parents lui font des présents convenables à son nouvel état: on fait quelques prieres à l'idole & on conduit ensuite la mariée chez son mari où l'on passe une semaine dans les divertissements de danse, de musique, & de festins où les liqueurs fortes ne sont pas épargnées.

Des mariages.

Les funérailles se font avec beaucoup de pompe, & l'on y boit amplement, pour écarter l'espéce d'horreur qui suit des chants funèbres, des discours funéraires & des actions des prêtres : qui par des charmes, des passeports, & des billets prétendent écarter les esprits-malins & procurer une place honorable à l'ame du défunt.

Des Funérailles.

Les Japonois sont curieux, & en général très polis entre eux, mais encore plus avec les étrangers. Leur amour ou leur haine, leur estime

Caractere vindicatif des Japonois.

ou leur mépris passe des peres aux enfants jusqu'à la postérité la plus reculée ; & il est rare que l'inimitié réciproque de deux familles cesse autrement que par l'extinction totale de l'une ou de l'autre. On tourne l'éducation des enfants particuliérement à la bravoure, & dès le plus bas âge on appaise leurs cris par des chansons guerrieres : on leur apprend à lire dans les histoires de leurs Héros ; & dans les compagnies la conversation roule presque toujours sur les exploits de leurs ancêtres. Aussi quand on allume des feux la nuit sur le sommet des montagnes, ce qu'on fait dans les dangers imminents, ou quand le Prince a besoin de troupes, le peuple court en foule s'enroller, chacun portant ses armes avec soi. Ils sont animés d'une telle ardeur martiale que dans les combats, ils se précipitent volontairement aux endroits les plus dangereux. Ils combattent de loin avec des fléches & des armes à feu, & de près ils se servent de piques, & de sabres si tranchants & d'une si bonne trempe qu'ils coupent quelque fois un homme par le milieu du corps.

Leur sobriété.

Les Japonois sont industrieux & endurcis à la fatigue : les végétaux & les coquillages sont leur nourriture, & l'eau est leur boisson ordinaire : ils ne portent point de chemises; n'ont pour lit qu'une natte, & pour oreiller qu'une piéce de bois : mais ils entretiennent leurs habits & leurs maisons dans la plus grande propreté.

Il est vraisemblable que les Japonois sont une nation originale, & qu'ils ne tiennent des Chinois que quelques usages dans les sciences & dans les arts, comme les Romains en ont tiré des Grecs. On voit par leurs histoires qu'ils n'ont jamais été conquis : autant le Chinois est avare, fourbe, & trompeur, autant le Japonois est rempli de droiture, de probité & de générosité. Il n'y a peut-être pas de peuple au monde plus attentif à instruire les enfants dans ces vertus sociales, pour lesquelles ils ont un grand nombre d'Academies, dont la principale est celle de Frenajans ou Frenoxama à huit ou dix milles de Méaco.

Leur langue & leur écriture.

La langue Japonoise, qui n'a presque aucune affinité avec la Chinoi-

Description du Japon. Chap. IV.

ſe, eſt très abondante & a beau coup de ſynonimes. Ils écrivent e général de haut en bas, & or différents caracteres qui ne reſſem blent en rien à ceux de la Chine L'écriture différe ſuivant les états & il y en a qui écrivent comm nous de gauche à droite & reviennen enſuite alternativement de droite à gauche.

Culture des terres.

Ces peuples ſont particuliéremen adonnés à l'agriculture, tant parce que le pays eſt exceſſivement peu-plé, que parce qu'ils ne font aucun commerce, & ſont obligés de tirer leur néceſſaire de leurs propres fonds, & de leur induſtrie. Non ſeulement les terreins unis ſont mieux cultivés qu'en aucun autre pays du monde, mais les montagnes même preſque inacceſſibles aux animaux produiſent des grains juſqu'au ſommet. Le plat pays eſt labouré avec les bœufs, & les bras des hommes y ſuppléent ſur les hauteurs : Les excréments même ne leur ſont pas inutiles & ſervent à fumer leurs terres. Le riz qui fait leur principale nourriture eſt ſemé dans les cantons bas, où ils le peuvent arroſer au moyen des

des canots qui amenent l'eau des rivieres. Il y a des inſpecteurs de terres qui ſont deux viſites par an & eſtiment le rapport au temps de la moiſſon, parce que le propriétaire en prend ſix parts ſur dix & le fermier en a quatre pour ſon travail : mais dans les terres de l'Empereur, ce Monarque n'a que quatre parts. Quand il ſe trouve quelque terrein inculte, celui qui le défriche en a ſeul le produit pendant pluſieurs années. Les loix ſur l'agriculture ſont très ſages & il y en a une conformément à laquelle celui qui manque à cultiver ſon champ une année en perd la propriété.

Leur induſtrie dans les arts.

Dans les arts mécaniques ils ne manquent ni de matériaux ni d'induſtrie, & n'empruntent rien de l'étranger. Ils l'emportent ſur toutes les autres nations Orientales pour la beauté des ouvrages, particuliérement en or, en argent, & en cuivre. Leur trempe du fer eſt la meilleure que l'on connoiſſe, & ils reuſſiſſent parfaitement à ſculpter, à graver & à dorer un métal qu'ils nomment Sowaas, compoſé d'or & de cuivre. Ils font des étoffes ſi fines & ſi unies

Description du Japon. Chap. IV.

que les Chinois même ne peuvent les imiter. Le principal amuſement des Grands de l'Etat quand ils ont encouru la diſgrace de l'Empereur, qui les relégue dans des Iſles éloignées eſt de s'appliquer aux manufactures. Leur porcelaine ſurpaſſe de beaucoup celle de la Chine par la blancheur de la terre & par la vivacité des couleurs. Il en eſt de même des vernis. Leur papier qu'ils tirent d'écorces d'arbres eſt très fort & très blanc, il mérite particuliérement qu'on le faſſe connoître.

Fabrique du papier.

Tous les ans, quand les feuilles de l'arbre à papier tombent, on coupe les jeunes branches en morceaux d'environ trois pieds de long; on en fait des faiſceaux qu'on met bouillir dans l'eau juſqu'à ce que l'écorce ſe ſépare du bois. On les fait refroidir à l'air, on les fend ſuivant leur longueur, on ôte l'écorce qu'on fait ſécher, & que l'on conſerve avec ſoin. Enſuite on met tremper cette écorce dans l'eau où elle s'amollit, on la grate pour ſéparer la plus groſſiere de la plus fine, ce qui forme différentes ſortes de papiers. Quand on a bien netoyé ces écor-

ces de tous les nœuds & de toutes les saletés, on les fait bouillir dans une lessive claire, & on les remue continuellement jusqu'à ce qu'elles deviennent si tendres qu'en les touchant légérement elles se separent en petits filets. Alors on les lave à la riviere dans des cribles, en les remuant toujours avec les mains, & elles deviennent enfin comme une substance douce & laineuse, après quoi on les étend sur une table de bois bien polie & on les bat avec des bâtons pour les réduire à une consistance de papier bouilli. On met ces racines ainsi préparées dans un petit tonneau, avec une légere infusion de riz, & de racines d'oreni qui est une substance muqueuse. On remue bien le tout avec un roseau, & l'on forme ensuite les feuilles l'une après l'autre dans des moules de jonc. On les pose sur une table couverte d'une double natte: en mettant entre chaque feuille un roseau qui déborde un peu, pour les lever ensuite plus commodément. On couvre chaque paquet d'une planche mince de la grandeur du papier, sur laquelle on pose d'abord

Description du Japon. Chap. IV.

des poids légers, crainte que les feuilles ne s'attachent les unes aux autres, & on en met de plus forts par dégrés pour en bien exprimer l'eau. Le lendemain on ôte les poids: on acheve de faire sécher le papier au Soleil, on le rogne & on le met en paquets.

De la porcelaine & du sel.

La porcelaine est faite particuliérement dans la province de Fisen où l'on trouve la terre propre à cet usage en plus grande quantité: elle demande tant de soins que la description de ce travail passeroit les bornes que nous nous sommes prescrites.

Dans les Provinces maritimes on fait le sel en versant de l'eau de mer sur un sable très fin, ce qu'on répéte à plusieurs reprises: on le met dans de grands pots percés au fond: on verse encore de l'eau qui filtre au travers du sable, & quand cette eau filtrée est évaporée on trouve au fond le sel très blanc & très fin.

Précautions pour cueillir le thé impérial.

Nous avons déja parlé du Thé dans le Chapitre second: nous remarquerons seulement ici qu'on en recueille les feuilles trois fois par an, mais que la premiere est la seule qui

donne celui qu'on appelle Impérial. On a obſervé que la terre d'Urſi, près de Méaco, eſt celle qui produit le meilleur Thé, auſſi le Pourvoyeur impérial, qui a l'inſpection de la montagne où l'on recueille celui de l'Empereur, le fait cultiver par des gens experts dans cette partie, & l'on apporte les plus grandes précautions pour cueillir & préparer les feuilles. Quelques ſemaines avant qu'on faſſe cette récolte, les hommes qui en ſont chargés évitent de manger du poiſſon, ni rien qui puiſſe leur rendre l'haleine forte, crainte que les feuilles n'en contractent quelque mauvaiſe odeur. On les oblige de ſe baigner deux ou trois fois chaque jour, & ils ne touchent les feuilles qu'avec des gants. On enveloppe celles qui ſont ainſi cueillies dans des ſacs de papier, qu'on renferme dans des vaſes de porcelaines, avec du Thé moins précieux pour les remplir, & l'Inſpecteur l'envoye à la Cour ſous une forte eſcorte. Il n'eſt donc pas étonnant que ce Thé ſoit d'un prix exceſſif, & en effet la livre coute à l'Empereur un oba-

Description du Japon. Chap. IV.

ni, piéce d'or, dont la valeur eſt eſtimée cent onces d'argent.

On prépare les feuilles du Thé en les faiſant ſécher peu à peu, & les roulant comme nous les voyons arriver en Europe, mais il faut que cette préparation ſoit faite le jour même qu'elles ſont cueillies, autrement elles deviennent noires. Les Japonois les conſervent dans des vaſes de terre, qui ont une ouverture étroite, qu'on bouche très éxactement, pour que l'air ne puiſſe avoir aucun paſſage.

Maniere dont le boivent les Japonois.

La maniere de prendre le Thé au Japon, eſt totalement différente de celle des Européens & des Chinois. On réduit les feuilles deſſéchées en une pouſſiere très fine, par le moyen d'un moulin à bras, fait d'une pierre noire tirant ſur le verd. Pour le ſervir en compagnie, on met cette poudre dans une boette, on préſente à chacun une taſſe d'eau bouillante, & avec une petite cueiller, on en met dans la taſſe, autant qu'il en pourroit tenir ſur le bout d'un large couteau. On la remue fortement avec un inſtrument dentelé, juſqu'à ce

qu'il se forme une écume, & on boit ensuite le plus chaud qu'il est possible. Description du Japon. Chap. IV.

Le Thé est d'un si grand usage au Japon, que dans toutes les maisons on en fait le matin une chaudiere de commun, qui sert à appaiser la soif de la famille pendant toute la journée. La maniere de le présenter fait partie de la politesse Japonoise, & de même que nous avons en Europe des Maîtres à danser, ou à faire d'autres exercices, il y en à au Japon qui n'ont d'autre emploi, que celui d'enseigner à faire avec grace les honneurs d'une table à Thé.

CHAPITRE V.

Description des Barques & des Maisons du Japon: Palais de l'Empereur à Jedo: Combien cet Empire est peuplé: Description de Jedo & des villes de Méaco & Osacca.

LES Barques qui servent à transporter les hommes & les marchandises, d'une Isle, ou d'une Pro- Des barques du Japon.

Description du Japon.

Chap. V.

vince à une autre, ſont les plus forts bâtiments qu'il y ait au Japon. Elles ont ordinairement quatorze braſſes de long, & quatre de large, & ſont diſpoſées pour aller à la voile & à la rame. La poupe eſt large & plate, avec une grande ouverture au milieu, par où l'on voit tout l'intérieur, & il eſt défendu d'en conſtruire ſans cette ouverture, pour que les Japonois ne puiſſent s'en ſervir à faire de plus longs cours : elles n'ont qu'une voile, & la hauteur du mât eſt égale à la longueur du bâtiment : les rameurs agiſſent au ſon d'une chanſon, qui ſert à règler leurs mouvements, en même-temps qu'elle les anime. Les barques & les chaloupes, ſont conſtruites de cédre, ou de ſapin, qui eſt très commun dans ce pays. Celles qui ne ſervent que pour les parties de promenades, ſont ordinairement fort ornées.

Des maiſons.

Suivant les Loix de l'Empire, les maiſons des particuliers ne peuvent être élevées de plus de ſix braſſes, & il eſt rare même qu'elles ayent cette hauteur, à moins qu'elles ne ſoient deſtinées à faire des magaſins : elles ont cependant deux étages,

mais le ſecond ſert de grenier, ou de garde-meuble. On fait les maiſons ſi baſſes à cauſe des tremblements de terre, qui renverſeroient des édifices plus majeſtueux. Elles ſont remarquables pour la propreté, & pour les décorations dont elles ſont embellies. Il eſt très rare qu'elles ſoient partagées par des murs de refan, ils ſont ſeulement de légeres cloiſons de papier doré ou coloré, ſoutenu par des tringles de bois, ce qui leur donne la facilité de changer à volonté la diſpoſition de leurs appartements. Les planchers ſont au-deſſus du niveau des rues, & ils y étendent des nattes, ſur leſquelles ils s'aſſoient les jambes croiſées. Les portes, les fenêtres, les poteaux, & les paſſages ſont peints & vernis, mais les plafonts ſont couverts de papier doré ou argenté, orné de fleurs. Les maiſons des Grands ſont partagées en deux parties, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, avec une grande cour, d'où l'on monte dans les appartements, & derriere ſont de beaux jardins, ornés d'allées, de terraſſes, de monticules, & bien garnis de fleurs. C'eſt

Description du Japon. Chap. V.

particuliérement dans les maiſons de Campagne qu'ils font paroître le plus de luxe, par des plafonds de cédre, ornés d'ouvrages en or & en argent, d'un très beau & très riche travail. Le peu de hauteur des bâtiments qui ſont preſque tous de bois, les rend très ſujets aux incendies, mais les gens riches ont ordinairement un appartement iſolé en pierre, où ils ſe ſauvent avec ce qu'ils ontde plus précieux.

Palais de l'Empereur à Jédo.

Le Palais impérial de Jedo, Capitale de l'Empire, qui a été détruit en 1703 par un tremblement de terre, a été rébati depuis avec une magnificence ſurprenante. Il eſt entouré de murs élevés, & de foſſés profonds, avec une large eſplanade entre les deux. Ces murs ont huit ou neuf portes, diſpoſées de façon qu'il faut tourner à droite & à gauche avant d'entrer dans la Cour intérieure : d'une porte à l'autre on trouve une place ſpacieuſe, on monte enſuite aux appartements, entourés de murs fort hauts, & ces places ſont aſſés grandes pour ranger mille hommes en bataille dans chacune. Le Palais Impérial eſt au mi-

lieu, formé de trois corps de bâtiments, qui ont chacun neuf étages, & se terminent en pyramides par de gros dauphins, couverts de plaques d'or. Le nombre des appartements est considérable : ils sont très spacieux, & servent à loger l'Empereur, ses femmes, ses principaux Officiers, & toute sa suite. Les plafonts couverts d'ornements en or & en argent, sont encore embellis de pierres précieuses, & les murs sont couverts de riches tapisseries de soie, brodées en argent, en or, & en perles. Le trône de l'Empereur est d'or massif, enrichi de pierreries d'un prix inestimable. Le plafond de ce trône est orné de très belles figures, & de paysages, où l'or est répandu avec profusion, & soutenu par quatre beaux pilliers très bien dorés. Devant le palais est un magnifique théatre, où l'on représente des piéces pour l'amusement de la famille Impériale. Le tout forme une étendue de cinq milles de tour, qui paroît comme une grande ville, habitée par des Rois & des Princes, chacun faisant ses efforts pour marquer par sa magnificence son respect envers l'Empereur;

les enfants des Princes & des Grands de l'Empire y ſont élevés, & ſervent d'ôtages de la fidelité de leurs Pères. Outre ce palais, l'Empereur en a pluſieurs autres en différentes villes, mais nous ne nous arrêterons pas à en donner la deſcription, nous remettrons auſſi à parler des Temples, en traitant de la Religion du pays.

L'Empire étant exceſſivement peuplé, ainſi que nous l'avons déja dit, doit avoir un grand nombre de villes: elles ſont toutes bien bâties, avec des rues réguliéres, qui ſe coupent à angles droits. Elles n'ont ni murs, ni foſſés, mais ſeulement des portes, qui n'ont guéres plus d'apparence que celles qui ſont à l'extrêmité de chaque rue, & qu'on ferme tous les ſoirs. Dans les villes où il réſide quelque Prince, elles ſont un peu plus ornées, & l'on y monte la garde, mais les autres ſont entiérement ouvertes ſur la campagne.

Deſcription de Jedo.

Jedo, Capitale de l'Empire, eſt ſitué à 35 dégrés, 54 minutes de latitude ſeptentrionale, & à 157 dégrés de longitude, dans une plaine ſpacieuſe au fond d'une baye, où l'eau eſt ſi baſſe que les bâtiments ne

peuvent arriver jusqu'à la ville, & qu'on est obligé de les décharger une lieue au-dessous. On prétend que Jedo a vingt & un milles de longueur, quinze de large, & soixante de tour: il a la forme d'un croissant, suivant celle de la baye. Il n'y a point de murailles, mais en quelques endroits on a élevé des remparts très hauts, plantés d'arbres, plutôt pour empêcher les incendies de s'étendre d'une partie à l'autre de la ville, que pour les défendre contre aucun ennemi. La riviere qui passe au travers, se partage en différentes branches avec des ponts sur chacune, & du principal qu'on appelle le pont de Niphon, l'on compte les distances à tous les autres endroits de l'Empire. Au-dessous du toit de presque toutes les maisons, on a construit un reservoir pour éteindre le feu, aussi-tôt qu'il commence à paroître, mais il étend quelquefois si subitement ses ravages, que l'unique reméde pour en arrêter les progrès, est de couper les maisons avant que l'incendie les ait atteintes. Il y a dans Jedo beaucoup de Temples, de Monasteres, & d'autres bâtiments publics

pour les perſonnes d'un rang diſtingué, avec de grandes cours, & des portes ſuperbes : cette ville fourmille de Marchands & d'Artiſans : le concours prodigieux des Courtiſans, des Bonzes, & des Moines du pays, qui paſſent leur vie dans une molle oiſiveté, y rend les vivres, & toutes les denrées d'un plus haut prix qu'en tout autre endroit de l'Empire.

De Méaco. Kio ou Méaco, réſidence du Dairi ou Empereur Eccléſiaſtique, a environ trois milles de long, & un mille de large. Elle eſt environnée de collines agréables, dont les côteaux ſont couverts de Temples, de Chapelles & d'autres bâtimens religieux. Le Dairi demeure dans la partie Septentrionale, avec ſa famille & ſa Cour : il y occupe un eſpace coupé par douze ou treize rues, & ſéparé du reſte de la ville, par des murailles & des foſſés. A l'Oueſt eſt un fort château, que l'Empereur habite quand il va viſiter le Dairi. C'eſt particuliérement dans cette ville qu'on fait les plus beaux ouvrages de l'Empire ; on y rafine le cuivre, on y fabrique les riches étoffes de ſoye avec des fleurs d'or & d'ar-

gent, on y bat la monnoie, on y imprime les livres, & l'on y travaille aux Cabinets, & à toutes les autres curiosités du Japon.

D'Osacca.

Osacca, située à 34 dégrés, 50 minutes de latitude, est la ville la plus commerçante de tout le Japon, & la plus commode pour le transport des marchandises. On y marque les six heures dans lesquelles les Japonois partagent la nuit par le son des tambours pour la premiere, d'un instrument de cuivre, nommé gumgum pour la seconde, d'une cloche pour la troisieme, & ainsi de suite en recommençant. Quoique cette ville soit très peuplée, tout y est à très bas prix, aussi les Japonois l'appellent le Théatre universel des plaisirs. Il n'y a pas de jour qu'on n'y représente quelque Drame: Il y vient de toutes les parties de l'Empire, des Comédiens, des Farceurs, des Faiseurs de tours, & d'autres Charlatans. Il y a un Château très fort, avec une nombreuse garnison, non-seulement pour en défendre l'accès contre toute invasion étrangére, mais particuliérement pour tenir dans le respect la ville, & toute la Province,

ainsi que pour la garde du trésor de l'Empereur, qu'on y apporte des Provinces Occidentales.

CHAPITRE VI.

Origine prétendue des Japonois : De leurs Loix, & de leur Gouvernement : Ils chassent les Portugais : Puissance & dignité de l'Empereur Séculier : Du Dairi & de sa Cour. Police des Villes : Cérémonie de fouler aux pieds le Crucifix : Forme des serments Japonois.

Origine fabuleuse des Japonois.

RIEN n'offense plus sensiblement l'orgueil des Japonois, que de les faire descendre des Chinois, & ils prétendent être les enfants des Dieux tutelaires de leur pays, sans tirer leur origine d'aucun autre ; leur Histoire, de même que celle de tous les anciens Peuples, est mêlée de tant de fables, que nous ne nous arrêterons pas à la rapporter. Nous remarquerons seulement qu'ils ont deux Empereurs : celui qu'on nomme Séculier, qui gouverne réellement tout l'Empire, & le Dairi ou

Empereur Ecléfiaftique, qui fatisfait de la grandeur de fon origine, qu'il croit tenir des premiers Dieux, croiroit s'abaiffer, s'il s'occupoit des affaires temporelles. Ce dernier eft le plus ancien Monarque, & c'eft fur fon indolence que s'eft établie la puiffance de l'Empereur Séculier, qui n'étoit originairement qu'un Général du Dairi : mais pour fe prêter à la fuperftition des peuples, il lui laiffe toute l'autorité en ce qui concerne le fpirituel.

Origine de l'Empereur féculier : Sévérité des loix du Japon.

Ce nouvel Empire n'a été folidement établi que vers l'an 1583, par un foldat de baffe extraction, mais d'un génie entreprenant, qui parvint à la Couronne, & elle eft depuis demeurée dans fa famille. Il établit de nouvelles Loix, qu'on peut dire qui font tracées avec le fang, puifque les fautes les plus légeres font punies de mort, telles que le menfonge, le jeu, même fans intérêts, la médifance, un coup donné avec une épée, quoiqu'elle ne foit pas tirée du foureau. En plufieurs Provinces les peres de famille, excepté ceux du plus bas état, ont pouvoir fur la vie de leurs femmes, de leurs

enfants, & de leurs domestiques. Dans les grands crimes, tels que de manquer d'obéir aux Ordonnances de l'Empereur, de frauder ses droits & ses revenus, de faire de la fausse monnoie, de mettre le feu à une maison, de voler, de débaucher une femme mariée, d'enlever une fille, de commettre des injustices dans l'administration des affaires publiques, le châtiment n'est pas borné aux seuls criminels, & on l'étend sur leurs peres, leurs freres, leurs enfants, & même sur des parents plus éloignés, suivant l'atrocité du délit. On les fait mourir tous en même-temps, quoiqu'ils soient en différentes Provinces, parce qu'on différe l'éxécution jusqu'à ce que les ordres ayent pu être portés dans les plus éloignées. La peine de mort prononcée contre les parents, est ordinairement bornée aux hommes, mais on vend les femmes pour esclaves, excepté dans les crimes de haute trahison, où les femmes & les filles du coupable sont mises à mort. Pour les vols on crucifie les criminels la tête en bas, & suivant l'atrocité du crime on les laisse plus ou moins long-temps lan-

guir dans ce cruel ſupplice. Dans tous les cas on accorde la grace à celui des parents qui dénonce le criminel, ce qui le fait découvrir promptement, mais la plûpart ſe poignardent eux-mêmes quand ils ſe voyent découverts, pour éviter l'horreur des tortures qu'on leur fait ſouffrir. Les Princes condamnés ont auſſi le privilége de ſe poignarder, ou de s'ouvrir le ventre, pour ne pas périr par la main des éxécuteurs.

Perſécution contre les Chrétiens.

Les Portugais qui avoient découvert le Japon en 1543, y avoient formé des établiſſements conſidérables. La Religion Chrétienne y faiſoit le plus grand progrès, & près du tiers de l'Empire étoit ſoumis à la Foi Catholique: mais Taico craignant que ces étrangers ne ſe rendiſſent enfin maîtres de tout le pays, réſolut de chaſſer tous les Chrétiens du Japon. Il découvrit, ou feignit d'avoir découvert une conſpiration contre l'Etat, & excité par les Prêtres des Idoles, qui voyoient de jour en jour diminuer leur crédit: il forma le projet de les écarter tous de ſon Empire. La mort l'arrêta dans l'éxécution, il fut mis au nombre des

Description du Japon. Chap. VI.

Dieux, & ses successeurs suivirent les mêmes vues. On donna ordre aux Portugais, au Clergé Catholique, & aux Japonois qui avoient contracté des mariages avec eux, de sortir de l'Empire, sous peine d'être crucifiés, & à tous les autres qui avoient embrassé la Foi Chrétienne, d'y renoncer, dans un temps limité, sous peine du même supplice. Les ténébres étoient dissipées, & la raison perfectionnée par les lumiéres de l'Evangile, ne laissoit plus d'entrée aux absurdités de l'Idolatrie: la persécution devint furieuse, & faute d'autres arguments, pour convaincre les nouveaux convertis on employa les épées, les haches, les croix & les flammes. Animés par l'exemple des Missionaires, ils scellerent leur foi par l'effusion de leur sang, & donnerent des preuves si éclatantes de courage & de constance, que leurs barbares ennemis ne purent leur refuser leur admiration. Cette cruelle persécution, plus longue qu'aucune autre, dont l'histoire fasse mention, dura près de quarante ans. Enfin trente-sept milles Chrétiens se retirerent dans le Château de Sima-

bara, non dans le dessein d'attaquer leurs persécuteurs, mais uniquement pour y défendre leur vie : ils y furent assiegés, ce Château fut emporté le 12 d'Avril 1638, & ceux qui restoient périrent tous par le fer ou par le feu ; c'est ainsi que la Religion Chrétienne fut détruite au Japon, après y avoir fleuri depuis qu'elle y avoit été portée par Saint François Xavier.

Puissance des Empereurs séculiers.

Les Empereurs actuels sont aussi despotiques que l'ont jamais été les Dairis. Entre leurs principaux Sujets, vingt & un portent le titre de Rois, six celui de Princes, outre quatre Ducs, dix-sept Comtes, & quarante & un Seigneurs, autant qu'on peut comparer leurs titres avec ceux d'Europe. Les forces toujours subsistantes, en y comprenant les garnisons, sont de cent mille hommes d'Infanterie, & de vingt mille Cavaliers ; mais en temps de guerre, les contingents des Provinces y sont joints, ce qui monte à trois cents soixante & huit mille hommes d'Infanterie, & à trente-huit mille de Cavalerie.

Du Dairi ou Empereur Ecclésiastique.

Quoique le Dairi n'ait d'autre au-

Description du Japon. Chap. VI.

torité que dans les affaires Eccléſiaſtiques, il eſt traité avec plus de reſpect qu'on n'en rend peut-être à l'Empereur. Jamais ſes pieds ne poſent ſur la terre, & il eſt toujours porté ſur les épaules de ſes Officiers. Il eſt dans une ſi grande retraite qu'il ſemble que le ſoleil ne ſoit pas digne de l'éclairer, & que l'air extérieur ne ſoit pas aſſez pur pour le toucher. Il ne porte jamais deux jours les mêmes habits, & on le ſert dans des plats de terre verniſſée qu'on briſe enſuite, parce qu'on croit que ſi quelque profane avoit l'audace d'en faire uſage après lui, ſa bouche enfleroit auſſi-tôt, & le feu s'étendroit juſqu'au fond de ſon goſier. Les titres qu'on lui donne ſont ſi pompeux qu'ils n'appartiennent qu'à la Divinité : tout le monde ſe proſterne devant lui, excepté l'Empereur, tout ce qu'il touche eſt regardé comme ſacré, & il laiſſe croître ſa barbe, ſes cheveux & ſes ongles. Il a douze femmes qu'il tient très renfermées : quand il meurt le premier Miniſtre de la Cour Eccléſiaſtique, proclame pour ſucceſſeur ſon plus proche parent, ſans avoir égard à l'âge

ou au ſexe ; & l'on a vu quelquefois une des femmes, ou une jeune fille ſuccéder à cette dignité ſuprême.

Revenu & cour de cet Empereur.

Si les revenus du Dairi répondoient à l'éminence de ſes titres, l'Empire ſéculier ſeroit en danger d'en être ébranlé ; mais par une ſage précaution, c'eſt l'Empereur qui eſt le maître de ſes revenus, & la plus grande partie de ſes Officiers ſont obligés de gagner leur ſubſiſtance par le travail de leurs mains ; auſſi de vains honneurs ſont peu redoutables. L'habillement de cette Cour eſt entierement différent de celui des Officiers de l'Empereur. Ils ont des caleçons d'une largeur énorme, avec de grandes robes traînantes & des chapeaux, dont la forme ſert à connoître leur rang & leurs emplois. Il en eſt de même des femmes, particulierement les douze du Dairi, qui ſont enveloppées de tant de larges robes de ſoie couvertes de fleurs d'or & d'argent, qu'à peine peuvent-elles faire un pas quand elles ſont dans toute leur parure.

Quand le Daíri jouiſſoit de l'autorité ſuprême, il choiſiſſoit à ſa volonté la ville où il vouloit réſider,

Description du Japon. Chap. VI.

mais depuis que les Empereurs Seculiers ont envahi tout le Gouvernement, il eſt obligé de demeurer à Méaco. Il a une garde nombreuſe, qui dépend de l'Empereur, & qui ſous les apparences du reſpect, le tient dans une eſpece de priſon honorable, toujours prête à s'aſſurer de ſa perſonne, s'il formoit quelque entrepriſe contre le Monarque.

Du Gouvernement.

Il y a deux Gouverneurs dans chaque ville, & trois dans celle de Nangaſacki, dont les femmes & les enfants reſtent en ôtage à la Cour : on les change tous les deux ans. Ils ont ſous eux quatre Magiſtrats, dont l'emploi dure une année, & ils ſont obligés tous les jours de communiquer au Gouverneur toutes les affaires qui paſſent devant eux. Dans celles qui ſont d'une diſcuſſion difficile, ils les remettent à la Cour de juſtice, ou elles ſont décidées par le Gouverneur, avec le conſentement de cette Cour, dont les jugements ſont ſans appel, en matiere civile ; mais pour le criminel, perſonne ne peut être éxécuté ſans un ordre ſigné du Conſeil d'Etat de Jeddo. Nous n'entrerons pas dans le détail des autres emplois,

emplois, ni des différents états : le plus méprisé de tous est celui des Tanneurs, & on les oblige d'être les exécuteurs de toutes les sentences de mort.

Description du Japon. Chap. VI.

Police des rues.

Pour exercer la Police, il y a dans chaque rue un principal Officier nommé Ottona, qui en a plusieurs inférieurs, & tous ensemble entretiennent le plus bel ordre. Ils ont un registre où l'on inscrit les naissances, les mariages, les morts, qui arrivent dans leur rue, ainsi que les noms de tous les habitants, la liste de ceux qui sont en voyage, & tous les changements qui y arrivent. L'Ottona est responsable de tous les désordres qui peuvent arriver dans sa rue ; quand quelqu'un veut changer de logement, il ne peut être admis dans une autre, qu'après avoir présenté requête au chef de la rue, où il choisit son nouveau domicile, & il n'y peut être admis qu'après une information, & avec le consentement de tous les habitants. Chacun à son tour est obligé de monter la garde, & de faire sentinelle la nuit dans sa rue ; s'il arrive quelque trouble on double les sentinelles, & on les fait monter de

Description du Japon.

Chap. VI.

jour : elles ſont ſi reſpectées, que la plus légere inſulte contre elles, eſt punie de mort.

Cérémonie du Crucifix foulé aux pieds.

Il y a une cérémonie très remarquable qu'on ne fait qu'à Nangaſaki, où la religion Chrétienne avoit fait le plus de progrès. Au commencement de l'année tous les habitants foulent aux pieds le Crucifix, & une image de la Sainte Vierge, ou de quelque autre Saint, pour marque qu'ils ont renoncé à la religion Chrétienne. Ceux qui ſont chargés de ce ſoin, vont de maiſon en maiſon par toute la ville, & perſonne n'en eſt exempt : les enfants mêmes, qui ne peuvent marcher, n'en ſont pas diſpenſés, & leurs meres les tiennent ſous les bras, en leur faiſant poſer le pied ſur le Crucifix.

Serment des Japonois.

Tout homme qui fait un ſerment au Japon, invoque la vengeance des Dieux du Ciel, & des Magiſtrats de la terre, ſur lui-même, ſur ſa famille, ſur ſes domeſtiques, ſur ſes amis, & ſur ſes parents, s'il ne remplit pas exactement les articles qu'il jure d'accomplir. Il écrit enſuite les paroles du ſerment, & les articles, qu'il ſcelle de ſon cachet trempé dans

l'encre, après quoi il se pique le doigt, & fait tomber quelques goûtes de sang sur le papier, comme pour donner plus de force au serment.

Description du Japon. Chap. VII.

CHAPITRE VII.

Des religions du Japon, particuliément du Sinto, du Budso, & de la religion des Philosophes.

Religion du Japon.

LA religion des Japonois en général est le Paganisme le plus grossier : mais semblable aux Hollandois il leur est permis de suivre celle qu'ils veulent choisir, pourvu qu'elle n'intéresse en rien le gouvernement, & ne trouble ni la paix, ni la tranquillité du royaume, aussi les religions étrangeres s'y sont introduites avec assez de succès. Entre celles qui sont particuliéres au pays il y en a trois principales qu'on nomme le Sinto, le Budso, & la religion des Philosophes.

Du Sinto.

La religion nommée Sinto doit être regardée comme la premiere,

à cause de son antiquité plutôt que pour le nombre de ceux qui la professent. Ils ont quelques idées obscures & imparfaites de l'immortalité de l'ame & d'un état futur de châtiments & de récompenses : ils n'adorent que les Dieux qui prennent un soin spécial des affaires du monde, & quoiqu'ils reconnoissent un Etre suprême qui habite au plus haut des cieux, & quelques Dieux inférieurs qu'ils placent entre les étoiles, ils ne leur rendent aucun culte, & n'ont aucun jour qui leur soit consacré, parce qu'ils ne pensent pas que des Dieux si éloignés prennent connoissance de ce qui nous concerne. Ils jurent cependant par ces Dieux supérieurs, mais ils n'invoquent & n'adorent que ceux qu'ils croyent avoir le souverain gouvernement de leur pays, la suprême direction des éléments, des productions & des animaux du Japon. Ils croyent que ces Dieux non-seulement peuvent les rendre heureux en cette vie, mais encore que ce sont eux qui à la mort leur procurent des récompenses proportionnées à la conduite qu'ils ont tenue. De cette opinion vient leur profon-

de vénération pour le Dairi qu'ils croyent descendre en droite ligne de la branche aînée de ces Dieux, & qu'ils regardent par cette raison comme l'image vivante de la Divinité, dont aucun mortel n'est digne d'approcher.

Leurs temples ont très peu d'ornements, l'intérieur n'est tendu que de papier blanc, pour marquer la pureté de cœur qu'on doit y apporter : il y a souvent un grand miroir au milieu pour faire souvenir aux hommes que de même qu'ils voyent dans la glace leurs moindres défauts coporels, les Dieux immortels connoissent les taches les plus légères de leurs consciences. Les idoles ne sont pas ordinairement exposées à la vue, mais renfermées dans un sanctuaire devant lequel le peuple se prosterne. Ces temples n'ont pas de Prêtres, & ils sont desservis par des séculiers, qui ignorent souvent l'histoire de leurs Divinités, & les principes de la religion dont ils sont les Ministres. Ils portent par-dessus leurs habits séculiers de grandes robes; ordinairement blanches, ou jaunes, & quel-

quefois d'autres couleurs : se rasent la barbe, mais laissent croître leurs cheveux, & portent un bonnet qui a la forme d'un vaisseau. Il est attaché avec deux cordons de soye, terminés par une frange & plus ou moins longs suivant la dignité de celui qui les porte. Ils ont le privilége de ne jamais se courber plus bas devant quelque personne que ce soit que pour faire toucher cette frange à terre. Ils sont pour le spirituel sous la direction du Dairi, mais pour le temporel tous les Ministres Ecclésiastiques de l'Empire sont soumis à deux Juges nommés par l'Empereur. Ces Ministres sont d'un orgueil excessif, portent deux sabres comme les nobles, & croyent au-dessous de leur dignité de communiquer avec le commun peuple.

Leur croyance.

Les Sintoistes ne croyent point à la transmigration des ames, mais ils ne tuent ni ne mangent les bêtes de service, parce qu'ils croiroient commetre une ingratitude envers elles. Ils croyent que les ames séparées des corps montent dans les champs celestes, situés précisément au-dessous de trente trois cieux où les Dieux habitent; que celles dont

la vie a été pure y sont aussi-tôt admises, & que les autres demeurent errantes jusqu'à ce que leurs crimes soyent expiés, mais ils ne croyent point à aucun lieu de tourment. Ils font consister la pureté dans l'obéissance aux lumiéres de la nature ou de la raison, & aux ordres du Magistrat civil ; & ce peu de préceptes, joint à la sévérité des loix auxquelles ils doivent obéir par principe de conscience suffit pour leur faire suivre une vie réglée, & acquérir les vertus morales.

Un autre point essentiel de leur religion est de s'abstenir de tout ce qui rend l'homme impur, c'est-à-dire du sang, de manger de la chair, de toucher un corps mort, & ils sont exclus plus ou moins long-temps des temples selon la nature de l'impureté. Il leur est ordonné d'observer les Fêtes solemnelles, qui sont en grand nombre : de faire des pélerinages au lieu sacré d'Isje, c'est-à-dire au temple de Tensio-Dai-Sin le plus grand de tous les Dieux du Japon. Enfin de châtier & de mortifier leurs corps, mais ce dernier article est ordinairement le moins observé.

Description du Japon. Chap. VII.

Des pélérinages.

Les dévots Japonois font ce pélérinage tous les ans, & les autres pensent qu'il suffit de le faire une fois en sa vie : ils sont libres d'y aller en chaise, à cheval ou à pied suivant leur fortune, & portent attaché sur eux leur nom & le lieu de leur demeure pour qu'on sache ce qu'ils sont en cas d'accident. Ils croyent que ce pélérinage remet tous les péchés, & les Ministres leur en donnent un acte authentique. Ceux qui vont à pied portent sur leurs épaules une natte qui leur sert de lit, & les pauvres vivent de charités en route.

Le temple d'Isje est situé dans une grande plaine, & n'est autre chose qu'un bâtiment de bois très bas & couvert de chaume pour marquer la simplicité des fondateurs, avec un miroir au milieu, & de la tapisserie de papier. Il est entouré d'environ cent autres temples dediés à des Divinités inférieures, & dont quelques-uns sont si bas qu'un homme peut à peine y demeurer debout ; mais chacun a son Ministre séculier. Près du temple sont des maisons où demeurent ceux qu'on appelle les messagers des Dieux, qui fournissent

des logements aux pélérins. Dans le même canton eſt une Ville remplie d'auberges & habitée par toutes ſortes d'ouvriers, qui tirent leur ſubſiſtance du concours de peuple qui viſite le temple.

Deſcription du Japon. Chap. VII.

Religieux Japonois.

Les Japonois, naturellement ſuperſtitieux ſont auſſi enclins à faire des vœux qu'à aller en pélérinage, & les deux ſexes ont un grand nombre de maiſons religieuſes de différents ordres. Les Jammabocs ſont des eſpéces d'hermites qui prétendent être experts dans la magie, & auxquels la ſimplicité du peuple attribue tout ce qu'on croyoit autrefois des ſorciers en Europe. Ils prétendent auſſi pouvoir tenir des charbons ardents & des fers rouges ſans en être incommodés, à peu-près comme les gens que nous voyons courir les foires & faire des tours d'adreſſe. Les aveugles Buſets & les aveugles Fekies ſont deux ſociétés religieuſes, compoſées de gens de tous états qui ont perdu la vue par accident, ou qui ſont aveugles de naiſſance. La premiere de ces ſociétés doit ſon origine à un jeune fils de l'Empereur Jengino, qui

cessa de voir après avoir pleuré longtemps la mort d'une Princesse qu'il aimoit & dont il étoit également aimé. Le fondateur des aveugles Fekies nommé Kakekigo se creva lui-même les yeux après avoir été pris dans une bataille. Son vainqueur lui fit éprouver tant de bons traitements que pénétré de reconnoissance, il eut recours à ce cruel expédient pour ne plus voir celui, qu'il ne pouvoit regarder sans être animé d'un esprit de vengeance dont il reconnoissoit lui-même l'injustice.

Religion de Budso.

La religion de Budso, ou idolatrie étrangere vient de celle des Bramines Indiens : ses sectateurs adorent sous le nom de Buds & de Siaca le même Dieu que les Indiens nomment Wisthnou. Ils croyent que les ames des hommes & des animaux sont immortelles, & d'une même substance : qu'elles ne différent que suivant l'organisation des corps auxquels elles sont jointes : que lorsqu'un homme meurt, s'il a vêcu dans la pureté, son ame passe dans le séjour des délices, & est éternellement heureuse : mais que s'il a été vicieux

elle eſt tourmentée autant de temps qu'il a vêcu, & paſſe après dans le corps d'une bête, d'où elle revient dans celui d'un homme, & ainſi de ſuite juſqu'à ce qu'elle ait mené une vie exempte de crimes. Ils obſervent cinq préceptes que Siaca a fortement recommandés à ſes Diſciples : De ne rien tuer de ce qui a vie : De ne point voler : De ne point commettre de fornication : D'éviter le menſonge, & toute autre fauſſeté : Et de ne point boire de liqueurs fortes.

Deſcription du Japon. Chap. VII.

Des Bonzes.

Il y a pluſieurs Sectes des adorateurs de Siaca, & les Bonzes qui en ſont les principaux Miniſtres, mènent une vie délicieuſe, ainſi que la plûpart des autres Prêtres Payens. Ils ont des Temples ſuperbement ornés, des Couvents & d'autres édifices d'une beauté ſurprenante, toujours agréablement ſitués, parce qu'ils diſent que les Dieux ſe plaiſent à voir des objets gracieux, opinion très favorable aux plaiſirs de leurs Miniſtres. L'intérieur des Temples eſt orné de colomnes, de laques, & d'images éclatantes. On y voit ordinairement une grande Idole dorée, d'une figure monſtrueuſe, avec des lumie-

Description du Japon. Chap. VII.

res odoriférantes qui brûlent continuellement autour. Celui de Méaco, le plus ſomptueux de tout l'Empire, eſt bâti de belles pierres, & le toît en eſt très élevé. Il eſt ſitué ſur une hauteur, où l'on monte par des eſcaliers de pierre, avec de hauts piliers de même, à dix pas l'un de l'autre ; au ſommet du Temple eſt une grande lanterne, qui fait un très bel effet dans la nuit. Il eſt ſoutenu par beaucoup de piliers, & l'intérieur contient un grand nombre d'Idoles, dont la principale eſt de cuivre doré, aſſiſe ſur un ſiége de quatre-vingt pieds de hauteur. Quinze hommes peuvent tenir dans la tête de ce Coloſſe, dont le pouce à quinze pieds de circonférence, & les autres membres, à proportion. Tout le pays fourmille d'Idoles, non-ſeulement dans les Temples, mais auſſi dans les places publiques, dans les marchés, & juſques ſur les grands chemins.

Religion des Philoſophes.

La religion des Philoſophes eſt très différente des deux autres, & ils n'admettent aucun des Cultes reçus dans le pays. Ils diſent que le bonheur ſuprême conſiſte dans le plaiſir

qu'on goûte à pratiquer exactement la vertu, & que les hommes sont obligés d'être vertueux, parce que la Nature leur a donné la raison, qui doit leur servir de guide, pour faire voir leur supériorité sur les autres Etres qui habitent la terre. Ils ne croient point à la transmigration des ames; mais ils pensent qu'il y a un esprit universel répandu dans toute la Nature, qui anime toutes choses, & qui reçoit dans son sein toutes les ames particuliéres, comme la mer reçoit les rivieres, & ils confondent cet esprit universel avec l'Etre Suprême. Ces Philosophes regardent le suicide comme un moyen honorable d'éviter une mort honteuse, ou de tomber entre les mains de ses ennemis.

Ils se conforment à la Coutume générale du pays, pour célébrer la mémoire de leurs parents, & de leurs amis défunts, en mettant sur une table toutes sortes de mets en leur honneur, crus & cuits. Ils font aussi des repas d'anniversaire, où la famille du défunt est invitée; chacun y vient avec les habits les plus somptueux: on se prépare à y assister, en se bai-

Description du Japon. Chap. VII.

gnant trois jours de suite, en s'abstenant du mariage, & de tout ce qui peut faire contracter quelque impureté.

Les Philosophes ne célébrent aucune autre fête, & ne rendent aucun Culte aux Dieux du pays. Comme on les a soupçonnés de favoriser la religion Chrétienne, ils sont obligés, pour se garantir de ce soupçon, d'avoir dans leurs maisons une Idole, ou au moins le nom d'une des divinités du pays, dans une place honorable, avec un pot de fleurs devant : mais dans les Ecoles ils ont le portrait de Confucius. Cette Secte étoit autrefois très nombreuse : ils cultivoient les arts & les sciences, & les plus sages de la nation adoptoient leurs principes ; mais depuis l'horrible persécution élevée contre les Chrétiens, on craint de lire leurs livres, qui étoient autrefois aussi estimés au Japon, que les écrits de Socrate & de Platon le sont en Europe.

Fin du Tome quatrieme.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce quatrieme Volume.

A

B

C

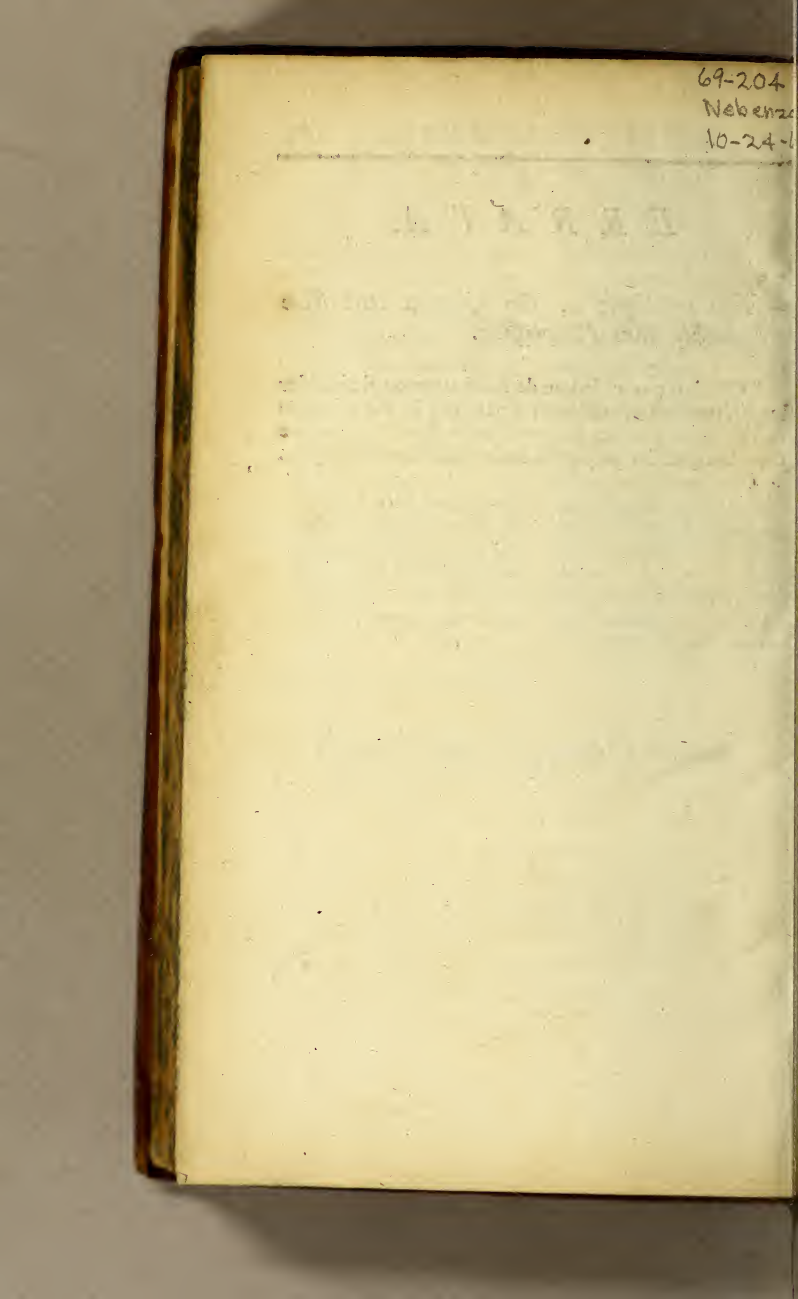
S

Fin de la Table du quatrieme Volume.

E R R A T A.

PAge 17. ligne 2. *On ajoutera cette Note oubliée dans l'Impreſſion.*

* Ce n'eſt pas ici le lieu de combattre ou de juſtifier les prétentions des différentes nations : Je me contente de rendre les penſées de mon Auteur ſans entreprendre d'en attaquer les préjugés, mais auſſi ſans les adopter.


69-204
Nebenz
10-24-

D766
A162c
v. 4

D766
B278a





